

# SOUVENIRS D'UN AUTRE TEMPS

Récit de JACOT

*Son activité dans la résistance*  
*Sa vie en déportation*

# SOUVENIRS D'UN AUTRE TEMPS

Récit de JACOT

*Son activité dans la résistance*  
*Sa vie en déportation*

Pour inspecteur B. Gauthier d'aujourd'hui,  
ce livre sur une époque qui s'est écoulée,  
et qui ne s'est pas effacée de nos mémoires.  
En souvenir aussi des temps...

Affectueux

Y. G. G.

(L.S. COORITUS)

19. 12. 56

Les "Reliques d'Art" n° 1 Imprimerie  
à la Marine Nationale, savaient que  
ce travail religieux était destiné  
à la Meise du Commissaire en chef  
COURVILLE qui participait  
à la Résistance en  
France et en Belgique  
Paris Mars 87 J.S.G.



Général DE GAULLE

- A Lucienne MAUCHAIN, des Forces Françaises Libres, qui repose au fond de l'Atlantique, victime de son courage, de son dévouement, de son amour.

- A Guillermo LEMOS-BIOY, qui a vu la victoire après y avoir ardemment contribué, mais qui nous a quittés maintenant.

- A Fanny et Max PETIT, en souvenir des jours anciens de 1942, où l'on croyait encore à quelque chose et où notre amitié est née.

- A ALEX, à DUTERTRE, à OLAF, à Denise et Roger VINAY, mes compagnons d'aventure, ces pages qui retracent des heures communes faites de joies et d'angoisses.

- A mes agents et amis des L.T.A.M.R. avec lesquels j'ai lutté au coude à coude, pour le meilleur et pour le pire.

- A tous ceux que je pourrais oublier, en mémoire d'un temps pas comme les autres.

Ils étaient de ceux qui, enthousiastes et patients, après chaque défaite, préparaient le triomphe impossible et certain. Aussi bien leur fallait-il vaincre. Ces hommes de rien n'attendaient point de merci de leurs ennemis. Ils n'avaient de choix qu'entre la victoire et la mort. De là leur ardeur et leur sérénité.

Anatole FRANCE (Les Dieux ont soif).

Le souvenir, c'est la présence invisible.

Victor HUGO (Tas de Pierres).

Les évènements m'ont apporté une certaine vision des choses. Ne pas en transcrire fidèlement les développements, quels qu'ils aient été, aurait été malhonnête de ma part. Ce témoignage rédigé sans haine, peut avoir en exergue la phrase gravée sur le mur de la Crypte des Déportés à Paris : " Pardonne, mais n'oublie pas."

Avant de terminer ces lignes, je veux dire combien je suis reconnaissant à celles qui ont bien voulu me relire et m'aider de leurs conseils, Madeleine LAURENT, déportée à Ravensbrück, et particulièrement, Madame SANCHIDRIAN<sup>+</sup>, veuve de notre camarade du camp d'Ellrich, Georges SANCHIDRIAN, mort en déportation. Grâce à leur dévouement et à leur patience, la forme de cet ouvrage a été améliorée. Qu'elles en soient affectueusement remerciées.

Et maintenant, je livre mes "Souvenirs" au lecteur. Il saura que j'ai toujours désiré les rédiger et que ces pages sont l'aboutissement lointain d'une promesse faite à Ellrich.

Jacot

+ Madame SANCHIDRIAN est malheureusement décédée au début d'octobre 1973.



COURTAUD Olivier  
*Pseudo "JACOT"*

Entré au Réseau le 28 Mai 1942  
Arreté le 25 Juin 1943  
Déporté : rentré le 5 Juin 1943



## Chapitre I

## - En route pour Londres

Atteindre son idéal, c'est  
le dépasser du même coup.  
NIEZCHE (Par delà le Bien  
et le Mal)

Une fin d'après-midi pluvieuse dans les docks de Buenos Aires. C'est l'été ici, nous sommes en janvier, un été sale, humide, poissant. Un navire de fort tonnage est là, le "Matara", prêt à emmener son chargement vers une grande aventure. Une quarantaine de Polonais embarquent, ils ont été mobilisés par leur gouvernement libre de Londres. Nous sommes deux Français, Guillermo Lemos-Bioy et moi. Sa famille, des amis sont venus nous accompagner avant notre départ pour l'Angleterre. Je suis triste en moi-même, malgré mon enthousiasme apparent. Cette ville que je laisse, moi seul sais combien elle est chère à mon cœur et, encore à cet instant, je n'ai pas évalué à sa juste valeur tout ce qui m'attache à cette terre argentine qui me fut si hospitalière.

Mais que faisais-je exactement cet après-midi de janvier 1942 sur ces quais assez sinistres, accompagné de quelques bons camarades ?

reportons-nous par la pensée aux heures sombres des années 1940 et 1941. J'étais alors en Argentine, radio-navigant à la compagnie Air France. Chaque jour, nous écoutions les radios locales; parfois le soir, la B.B.C. et les nouvelles recueillies nous faisaient mal. Mais les voix qui nous parvenaient par moments, et de si loin, celles de de Gaulle, de Maurice Schumann, de Pierre Bourdan, etc., ne pouvaient nous laisser indifférents.

Un jour je n'y tins plus : je décidai de partir. Je contactai le Comité de Gaulle d'Argentine qui fut, je me plais à le rappeler, le plus brillant et le plus efficace de tous ceux que l'appel du Général avait suscités à l'étranger. Après quelques semaines de démarches, je réussis à m'engager dans les Forces Françaises Libres par l'intermé-

Maître d'Albert et Prosper Guérin, les deux animateurs du Comité.

Il faut tout de même noter, et il est amusant de le faire, que quelque temps auparavant, ne connaissant pas encore le Comité F.F.L., j'avais essayé de m'engager chez les Anglais. Ceux-ci m'avaient jugé inapte lors de l'examen médical qu'ils m'avaient fait subir. Pour le navigant de métier que j'étais, cela ne manquait pas de saveur. Grâce à cet échec, je pus me diriger vers une autre voie et je ne l'ai jamais regretté.

Je partais donc pour accomplir ce que je considérais comme mon devoir, c'est-à-dire, combattre l'ennemi qui avait envahi la France, qui l'avait asservie, qui l'avait déshonorée. Mais avec un sentiment plus large et encore plus profond, je partais pour défendre la liberté qui représentait pour moi l'Idéal sous toutes<sup>ses</sup> formes. Et quoique ma patrie parût si lointaine, j'avais mis pas mal d'acharnement à vouloir la rejoindre. Déjà au temps de "la drôle de guerre", j'avais demandé à rallier la Métropole pour prendre ma place au combat. Mon patron local de l'époque, Gabriel Thomas, n'avait pas donné suite à ma requête, car j'étais - me dit-il - mobilisé sur place, à la disposition de l'ambassade de France. Curieuse mobilisation, pendant laquelle l'ambassadeur ne s'occupa jamais de ses recrues. D'ailleurs, nous étions en plein paradoxe. Gabriel Thomas, ancien pilote, ancien "as" de 14-18, brave homme au demeurant, était tellement obnubilé par la puissance allemande, qu'il me dissuada tant qu'il put de m'engager aux F.F.L., en insistant sur le fait que les Nazis étaient si forts qu'ils ne pouvaient perdre la guerre et que c'était folie de ma part de quitter l'Argentine pour un sort plus qu'incertain. Je crois qu'il était sincère. Il a payé de sa situation son erreur de jugement.

Maintenant, j'étais sur ce bateau qui, larguant ses amarres, s'éloignait lentement du quai. Les mouchoirs s'agitaient, les regards se cherchaient pour un ultime adieu, le cœur se serrait et déjà nous glissions silencieusement sur les eaux bourbeuses du Rio de la Plata. Les derniers "rascacielos" (gratte-ciel) s'estompaient et je pensais : "Adios, mi Buenos Aires querido ! Te reverrai-je ?"

Je me retrouvai seul, accoudé à la rambarde du navire, voguant vers mon nouveau destin encore bien imprécis. La nuit tombait, il fallait aller dîner. Mais dînai-je

Ce soir-là, je ne le crois pas. Brisé par les émotions de la journée, je regagnai, sans nul doute, ma cabine de bonne heure et, après avoir mis un peu d'ordre dans mes affaires, je me couchai. La fatigue eut raison de moi, je finis par m'endormir.

Lorsque je me réveillai, le bateau était sagement amarré, nous étions à Montevideo. Montevideo ? Je retrouvais la belle capitale uruguayenne que j'avais quittée naguère. Vers la fin de 1941, j'étais venu avec le pilote Antoine et le mécanicien Pichard, présenter aux Uruguayens le Potez 62 que la société d'aviation nationale, la P.L.U.N.A. venait d'acheter à Air France. Trois semaines dans un pays nettement dévoué à la cause alliée, passées en compagnie des aviateurs locaux, camarades charmants, alliant en eux la fougue et la nonchalance, ce qui est la caractéristique de beaucoup de natifs d'Amérique du Sud. Nous parcourûmes alors les lignes intérieures, recevant partout un accueil enthousiaste, derniers souvenirs pacifiques de l'aviation, derniers vols pour notre compagnie où je venais de passer douze ans de ma vie, sillonnant tous les ciels de Paris à Santiago du Chili.

Je rencontrais donc à nouveau, avec le soleil, l'ambiance qu'offre cette perle de l'Atlantique Sud. Une longue succession de plages assure à la grande cité une vogue méritée qui attire vers elle tous les Argentins, lesquels ne possédaient à l'époque, hormis Mar del Plata, aucune station balnéaire.

Nous devions rester plusieurs jours à Montevideo et je m'aperçus tout de suite qu'avec le peu de vêtements emportés, je n'étais guère présentable. Nous avions quelques réceptions à affronter et j'étais tout juste décent. J'achetai un pantalon de flanelle ridiculement long. Je me décidai alors à télégraphier à mon amie Lucienne de m'envoyer mon costume tropical et elle me répondit qu'elle me l'apporterait elle-même. Je louai une chambre dans la pension française où j'étais descendu l'année précédente. Nous passâmes ensemble deux journées énouvantes; malheureusement, je dus satisfaire à certaines obligations, réceptions et cocktails, organisés par le Comité de Gaulle d'Uruguay, auxquelles je crus ne pas pouvoir me dérober, ce qui coupa désagréablement notre intimité. Même l'expérience ne vous apprend pas qu'il est des heures dans la vie qu'il faut savoir consacrer, sans restrictions, à ceux que l'on aime et que l'on quitte. Pendant les

erres, les séparations sont trop souvent définitives; on ne devrait jamais gaspiller les mières minutes qu'un être adoré vous donne. C'est une faute que je ne me suis pas core pardonné.

Après une suprême étreinte, j'accompagnai Lucienne à l'embarcadère du ferry-boat i allait la ramener à Buenos Aires. Montée à bord, elle me fit au revoir avec son uchoir, le visage ravagé, secouée par les larmes. Aussi longtemps que je l'aperçus, lui répondis, puis vint un moment où elle ne fut qu'un vague point blanc. Je quittai port, tout l'être envahi par une tristesse indicible et pourtant je n'avais aucun essentiment, mais en dépit de ma foi dans la victoire, le retour me paraissait bien intain.

Je regagnai le bord un peu plus tard. Nous avons accueilli un troisième volon- dire venu d'Argentine par avion. C'était un autochtone de l'intérieur, jeune garçon une vingtaine d'années, au teint pâle, à l'air mou. Il ne présentait rien de remar- table. Il se nommait Bollati. J'avoue que dès le début, il ne força point ma sympathie, ors que Lemos m'était apparu immédiatement comme le camarade idéal pour la traversée e nous entreprenions. Mais mon sens critique était au repos et j'étais disposé à cevoir quiconque allait à Londres avec l'esprit le plus large.

Le 20 janvier nous appareillâmes. Nos amis uruguyaens avaient bien fait les choses. ttements, tabac, vins, friandises nous avaient été distribués et il faut reconnaître e ces colis nous firent plaisir.

Le soir nous donna l'occasion de faire plus ample connaissance avec le compagnon e table qui nous avait été assigné. Par une délicate attention, le commandant nous vait associé à un anglais parlant parfaitement le Français. Notre camarade avait nom, r. King. Il était export-manager de la S.I.D.A.C. (Manufacture de papier transparent). vant habité longtemps la France, il connaissait bien notre pays et l'aimait. La glace ut rapidement rompue. Désormais, il devait nous servir d'interprète avec une bonne râce qui ne se démentit jamais.

Le volontaire argentin, Lorenzo Bollati, ne savait pas un mot de français, ni un ot d'anglais, mais par l'intermédiaire de Lemos et de moi-même qui ne me débrouillai s as trop mal en espagnol, le circuit se trouva fermé et le contact général établi.

vers dix-neuf heures trente, je crois, nous dînions et la digestion nous conduisait sur le "deck". Dès que le soleil était couché, le "black-out" était établi avec interdiction de fumer sur le pont, sauf la pipe munie d'un petit couvercle qui cachait la cendre rougeoyante. Nous allions nous coucher vers vingt-deux heures, remplis d'une saine fatigue.

Jour après jour, nous menions cette vie qui, bien que régulière, n'était pas monotone. Mon goût si vif pour la mer y trouvait son compte et je ne me lassais point de jouir sans cesse de ce spectacle qui s'offrait une fois de plus à mes yeux enchantés, spectacle générateur des sentiments les plus divers. Et lorsque la nuit me surprenait appuyé sur la lisse, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer les heures encore toutes récentes et toutes chaudes de souvenirs.

. . .

Certes, tout mon passé défilait devant moi. Mon enfance, ma jeunesse, la Marine et, surtout l'Aviation. L'Aéropostale, Air-France. Ma carrière de radio-navigant si passionnante. Les diverses étapes d'une vie aventureuse bien remplie jusqu'à l'arrivée dans cette Amérique du Sud si attachante, aux pays jeunes et attirants : le Brésil, l'Argentine et ce Chili que j'atteignais chaque semaine après avoir sauté par dessus la Cordillère des Andes, paysage de magie, le plus beau et le plus infernal qui soit !

Mais mes songeries me ramenaient bien vite à un temps plus rapproché. A une époque qui représentait pour moi une nouvelle existence, à mon retour de France en 1939.

Je me remémorais ma liaison avec Lucienne; notre entrée en ménage; notre petit appartement confortable situé au treizième étage. La déclaration de guerre. Les sirènes hurlant au-dessus de la capitale "criolla" la terrible nouvelle. Et nos âmes remplis de tristesse dans l'appréhension des jours à venir. C'est alors que j'avais désiré revenir en France pour me battre, mais ce n'était pas pour cette fois-là, nous étions maintenus sur place. Ce fut un sursis pour notre amour.

Nos salaires ayant été réduits après l'armistice, nous avons décidé de déménager et nous étions partis nous installer chez une Française qui tenait une pension de famille, Madame Juliette Guyot. Une brave femme qui nous a beaucoup aidés et qui nous

avait pris en affection. C'était d'ailleurs réciproque. Chez elle, nous avons coulé des jours heureux, les derniers ... Lucienne travaillait comme manucure. Moi, je construisais des postes radio dans notre chambre et je faisais des installations à domicile. Cela nous aidait à faire bouillir la marmite.

Pendant quelque temps j'allais aider un Français, nommé Soulier, qui assurait l'entretien d'une lainerie. C'était plus pour m'occuper que par intérêt, car il ne me payait pas, m'assurant juste le repas de midi dans une méchante gargote du quartier industriel où l'atelier était installé. Ce fut lui qui me mit en relations avec les Guérin. Ce fut lui aussi qui pilla sans vergogne toutes les affaires que je lui avais confiées ... vieille histoire qui n' a plus d'importance.

Je parlai à Lucienne de mes projets d'engagement. Quoiqu'il dût lui en coûter, elle n'y mit aucun obstacle, comprenant très bien mes raisons et toute disposée à m'encourager. Et puis nous étions certains de nous retrouver après la guerre. Nous nous l'étions promis. Une fois de plus, nous proposions, le destin a disposé ...

L'engagement signé entre les mains d'Albert Guérin, les choses allèrent vite et c'est ainsi que je naviguais à la mi-janvier 1942 à bord du "Mataroa", destination Glasgow.

Tout cela repassait dans mon esprit comme un film et, à la suite de ces évocations où Lucienne apparaissait à chaque instant, je ne cessais de me demander : "As-tu bien fait de la laisser seule, sans argent ou presque ? À quoi sert cette équipée ? Un bonhomme de plus ou de moins dans la balance des combattants, qu'est-ce que cela représente ?" Et combien d'autres questions ! Cependant, je finissais toujours par penser que j'avais eu raison, que j'avais choisi la seule route valable. L'image de Lucienne avait beau me hanter, je ne doutais pas du bien-fondé de ma décision.

Ainsi tous les soirs, le même combat se livrait en mon être ; mais, je dois l'avouer, plus les jours passaient plus l'attrait de l'inconnu s'emparait de moi, moins je me posais de questions.

Parfois je discutais de tout cela avec Lemos. Un même idéal nous avait rapprochés et nous nous étions liés très rapidement. D'autre part, le pont d'un navire est un des endroits le plus propice aux confidences et nous n'en étions pas avares : nous laissions tant de nous-mêmes derrière nous.

Guillermo Lemos est mort maintenant, mais je ne puis l'évoquer sans une profonde émotion. Nous avions le même âge. Il menait à Buenos Aires une vie paisible et confortable parmi les siens. Rien ne l'obligeait à partir. Et pourtant, en 1940, déjà, il avait essayé de s'engager sans plus de succès que moi. Il y parvint tout de même aux F.F.L. et sa conduite héroïque sur le champ de bataille, où il fut blessé, devait prouver qu'il n'était pas parti sans motif valable; il reçut d'ailleurs les hautes distinctions qu'il méritait. De notre rencontre sur le "Mataroa" naquit une amitié qui ne se démentit point jusqu'à sa disparition. J'aime à le rappeler aujourd'hui. Il a sa place dans ce livre qui est un livre du souvenir.

Nous avons franchi l'équateur le 29 janvier. A mesure que nous nous éloignons du Sud, nous prenons de plus grandes précautions et, pour déjouer les pièges des sous-marins ennemis toujours à redouter, notre bateau, tout en suivant sa route vers la destination prévue, effectuait pendant de longues heures, d'étranges embardées dignes de celles d'un marin cherchant son navire après une bordée sensationnelle et qui, titubant de babord à tribord, réussit à se diriger vers le point voulu.

Le 2 février, nous arrivâmes à Port of Spain, dans l'île de la Trinidad, une des Antilles anglaises. L'ancre fut jetée dans la rade et l'habituel mouvement qui se forme autour d'un bateau au mouillage se présenta à nos yeux, heureux, malgré tout, de se poser sur autre chose que la mer éternelle.

Ai-je besoin de décrire le paysage ? Je ne fais pas ici oeuvre littéraire, je relate seulement un voyage et d'autres témoins plus autorisés ont décrit ces Antilles de rêve qui, en dépit d'une civilisation dévastatrice, restent, pour nos regards d'Européens pas encore rassasiés d'exotisme, attirantes au possible. Même si l'on connaît la misère ou le factice qui y règnent, on ne peut se défendre, devant cette nature luxuriante et généreuse, du désir d'y séjourner pour goûter à tous les fruits qui s'offrent, pour paresser longuement dans des hamacs tendus sous les palmiers qui vous éventent de leurs larges feuilles. Quoique la réalité sait aussi se montrer tout autre. La chaleur accablante, des insectes de toutes sortes vous confinent une partie de la journée chez vous et vos rêves d'évasion peuvent se heurter à la mesquinerie de la vie coloniale souvent déprimante.

Le temps s'écoulait et personne n'étant venu nous voir à bord comme prévu au départ, j'écrivis un mot à l'adresse du Comité de Gaulle que M. Guérin m'avait donnée. Quelques heures passèrent, puis on vint me prévenir que l'on me demandait à la coupée. Un homme entre deux âges attendait. Il se présenta : Adhémar des Gautries, si mes souvenirs sont exacts. Je faillis éclater de rire, le prénom à lui seul était un poème, quant à celui qui le portait, il devait, par la suite, se révéler un être peu passionnant, auquel le rôle de recruteur pour la France Libre conférait peut-être une certaine autorité dans les îles où il prospectait le matériel humain, mais qui fut tout de suite dénué de prestige à mes yeux par la manière mesquine dont il nous reçut. Je crois qu'il n'était qu'un seigneur de petite importance, un factotum sans moyens et qu'il n'y a pas lieu de l'accabler, d'autant que nous-mêmes n'étions que de simples particuliers pour lesquels il n'y avait aucune raison de déplacer le ban et l'arrière-ban des Français habitant les lieux que nous traversions.

Quoiqu'il en soit, M. Adhémar nous servit de cicérone dans une promenade que nous entreprîmes à travers l'île. Nous étions descendus à cinq : Lemes, King, Bollati, le docteur et moi-même. Après une incursion dans la sylve intérieure qui ravit nos regards, en dépit de sa ressemblance avec tous les paysages tropicaux d'Amérique du Sud et même d'ailleurs, nous regagnâmes la ville et, dans la soirée, nous fîmes reçus par le président du Comité de Gaulle de Trinidad. Il se nommait Salvatori. C'était, je m'en souviens, le riche propriétaire d'un comptoir colonial. Il nous accueillit d'un air plutôt protecteur et le ton général de la réception contrastait avec la chaude sympathie rencontrée soit au départ de Buenos Aires, soit au passage à Montevideo. Mais nous ne faisons pas une tournée d'amitié, nous allions vers un pays où l'on réclamait toutes les énergies françaises disponibles et ce n'était pas le moment de ratiociner.

Après un whisky d'honneur, nous allâmes dîner dans un restaurant où M. Adémar nous emmena; que l'on se rassure, là, comme ailleurs, chacun payait son écot, notre guide devant être assez démuné d'argent.

Nous regagnâmes le bord tard dans la nuit, car nous dûmes attendre longtemps la vedette de notre paquebot.



Le 3 février, appareillage pour le nord en continuant à nous frayer notre chemin en solitaire. La formule me plaisait. Je n'étais pas partisan des convois pour les unités d'un certain tonnage et d'une vitesse relativement élevée, or le "Mataroa" était un bâtiment de quelques dix-sept milles tonnes, qui filait ses quinze à seize nœuds; de plus, il était assez armé : onze mitrailleuses anti-aériennes, un canon de D.S.A., un canon semi-lourd contre les sous-marins et un chapelet de grenades anti-sous-marines, ce qui lui conférait des titres de croiseur léger.

Tout autour de nous sur la rade, se profilaient les silhouettes de plusieurs navires attendant la formation d'un convoi. Combien rallieraient l'Angleterre ? Très peu. Les Allemands avaient déclenché une violente offensive sous-marine et chaque jour la liste des torpillages s'allongeait. Nous devions apprendre, par la suite, que tel ou tel qui était au mouillage avec nous, avait disparu, victime d'une torpille qu'il n'avait pu éviter, victime aussi d'une lenteur qui lui était propre ou qu'il devait à la rigidité de la formation dont il faisait partie.

Pendant plusieurs jours, nous traversâmes l'archipel des Antilles. Nous ne voyions pas la terre, mais parfois un hydravion ami nous rappelait que nous étions en guerre et que l'on veillait sur nous. Ces brèves apparitions rompaient la monotonie du voyage. Les journées continuaient à être chaudes, mais les soirées devenaient fraîches. Les heures passaient régulières et nous suivions notre programme quotidien. De nouveaux compagnons de route étaient venus se joindre à nous à l'escale de Port-of-Spain. Quelques militaires et marins regagnant l'Angleterre, quelques fonctionnaires allant en congé. Parmi ces derniers, deux ou trois visages fort sympathiques. Il y avait aussi le pasteur du bord que je ne puis passer sous silence tant il présentait une figure intéressante. Dynamique, moderne, humain, il évoquait une de ces figures d'ecclésiastique protestants que la littérature a si souvent décrites, soit dans des actions de guerre, soit dans des aventures coloniales. En un mot, il était à sa place. Passionné de poker, il n'était jamais le dernier à surenchérir sur le point de l'adversaire. Un bon visage, un sourire franc, des yeux intelligents attiraient invinciblement vers l'homme.

L'après-midi, nous consacrons désormais deux heures ou plus à l'entraînement au poste de combat. La zone abordée étant devenue dangereuse, le commandant avait décidé

qui se révélèrent immédiatement fort sympathiques. Je fus affecté à une écoute anti-sous-marine et les instructions nécessaires me furent données. Bien entendu, on ne me confia pas les secrets des codes, mais je reçus assez de marques de confiance de mes nouveaux collègues pour en être touché.

À quelques jours des Bermudes, par le travers lointain des Açores, le temps qui jusque là avait été immuablement beau, commença à changer et nous nous mîmes à rouler sérieusement. Il y eut des vides à la salle à manger qui s'était bien garnie depuis l'embarquement de plusieurs familles à la dernière escale. Les nouveaux passagers avaient apporté une joyeuse animation. L'élément féminin y était largement représenté et M. King se mit à nous révéler un véritable talent de chanteur qu'il déploya surtout pour enrayer l'ennui des soirées devenues grises et froides. Je passais de charmants instants à deviser avec les uns et les autres quoique ma connaissance de l'anglais fut assez modeste; mais mes interlocuteurs étaient pleins d'indulgence pour moi.

Grand nombre de ces camarades britanniques étaient des pacifistes convaincus qui n'hésitaient pas, pour la défense de leurs îles et la grandeur de l'Empire, à renier temporairement leurs convictions. Adeptes de la discipline librement consentie, la seule valable, ils démontraient la raison de la pérennité de leur nation et l'on avait la certitude que ce pays-là pouvait traverser des hauts et des bas, il ne pouvait périr.

Il se mit à pleuvoir. De grosses vagues embarquaient et c'était parfois un véritable sport pour gagner la passerelle où se trouvait ma cabine de veille. Cela me plaisait. J'évoquais les jours d'antan où naviguant dans les parages des bancs de Terre-Neuve, nous essayions des coups de chien sensationnels à bord du petit chalutier "L'Acadien". Mes compagnons réagissaient à leur manière. Lemos, délicieux ami, qui m'avait dévoilé son coeur sensible et son esprit tourmenté, ne me quittait guère. Il était devenu le favori d'une brave lady que mes idées un peu avancées effrayaient. Bollati s'était depuis longtemps montré sous son véritable jour, mou et sans intérêt; mais pouvait-on le blâmer cet Argentin perdu dans ce milieu de combattants, qu'on envoyait défendre une cause qui n'était pas la sienne? Je crois que l'erreur initiale était de l'avoir engagé. J'ai pensé aussi qu'il avait peut-être eu l'envie de s'offrir un voyage et rien de plus!

Un jour, dans la brume, nous aperçûmes un bâtiment de guerre léger, une corvette,

sans doute et cette brusque apparition dans le mauvais temps, sur cette mer pleine d'embûches, avait quelque chose d'irréel. On eut dit un bateau en péril en train de disparaître dans le creux des vagues. Au vrai, cette corvette effectuait une patrouille de surveillance anti-sous-marine et sa présence était un élément de sécurité.

Le 20 février, nous eûmes un moment d'émotion. Un hydravion vint nous survoler. C'était un ami qui venait nous reconnaître et probablement protéger notre route.

Enfin, après un long voyage sans histoires, nous aperçûmes, le 21 à l'aube, la côte d'Irlande surgir de la brume du matin et, dans l'après-midi, nous remontions les rives de la Clyde sur lesquelles se suivaient sans interruption des chantiers navals. Chaque cale était occupée par un bateau en construction. Cela représentait des centaines de milliers de tonnes qui, un jour, prendraient la relève sur les océans ou remplaceraient les unités disparues. Un gros navire, du type "King George V" était, lui aussi, en train de naître et sa masse imposante ajoutée aux autres plus modestes, donnait en quelque sorte une idée de la puissance britannique. Mais ce qui me frappa, ce qui me choqua plus exactement, c'est qu'en dépit de la gravité de l'heure, nos amis anglais, fidèles à leurs traditions, faisaient, sur presque tous les chantiers, la semaine anglaise, car c'était en effet samedi. Cela me semblait énorme, me paraissait friser l'inconscience et, si le tonnage en puissance me réconfortait, ce que je nommais en moi l'in-souciance de nos alliés ne laissait pas de me rendre rêveur. J'ai dû me tromper.

Sur les deux côtés de la rivière, on voyait de place en place des ballons captifs, des "saucisses" qui permettaient, lors des alertes aériennes, d'opposer, en s'élevant assez haut, une barrière à l'assaut des avions ennemis.

Tard, dans l'après-midi, nous nous amarrâmes à l'un des quais de Glasgow. Le grand voyage était fini. Les radios m'avaient offert un whisky de remerciements; petite cérémonie simple, rapide et très sympathique dans son intimité.

Nous échangeâmes des adieux avec tous ces compagnons d'une traversée, certes sans encombre mais qui, justement, était une belle preuve de l'organisation, du savoir-faire, du courage et de l'audace des marins anglais. C'était un bateau isolé parmi tant d'autres qui arrivait dans un port britannique après avoir parcouru des milliers de milles, au

milieu de dangers certains quoiqu'invisibles. C'était aussi une nouvelle victoire remportée sur les U-Boat et les "raiders". J'étais heureux d'avoir, si modestement, soit-il, participé à cette victoire, à côté de gens dont la cordialité manifeste à mon égard m'avait donné un peu de fierté. Parallèlement, ce n'était pas sans une profonde nostalgie que je quittais le "Mataroa" où je venais de séjourner pendant trente-cinq jours, où je m'étais beaucoup plu et qui avait ravivé mon goût pour la mer. Et puis, je sentais bien qu'il était le dernier lien qui me reliait à l'Argentine, que lorsqu'il disparaîtrait de ma vue, une nouvelle vie commencerait vraiment pour moi.

Nous débarquâmes. Malheureusement, nous n'étions pas des sujets anglais et c'est encadrés par des "Tommys" que les trois volontaires de la France Libre et les quarante Polonais prirent le chemin de la gare, à bord de cars qui nous attendaient. Sur le moment, je fus un peu mortifié, je me sentais prisonnier et, fort du motif qui m'avait incité à venir, je trouvais le procédé peu élégant. J'en compris le sens un peu plus tard.

Installés dans des wagons fort confortables, approvisionnés par nos gardiens qui étaient déjà nos amis, nous roulâmes toute la nuit et nous arrivâmes au matin à Londres. A nouveau des autocars nous attendaient et nous emmenèrent vers un établissement spécial appelé : "Patriotic School". C'était le 22 février 1942.

## Chapitre II

" L' Angleterre est une forteresse qui se défend ... "

Ce n'est pas la révolte en elle-même  
qui est noble, mais ce qu'elle exige.

Albert CAMUS (L'homme révolté).

Patriotic School était une immense bâtisse entourée d'un parc, une ancienne école  
comme son nom l'indiquait.

Au rez-de-chaussée, un hall de grandes proportions servait en partie de réfectoire,  
en partie de salle d'accueil où les "internés" pouvaient, en raison de ses dimensions,  
se promener tout à loisir. Dans une salle du fond, se trouvait une cantine, tandis que  
près de l'entrée principale, un grand couloir menait aux diverses pièces où siégeaient  
des officiers, anglais pour la plupart, chargés d'interroger les arrivants. En haut, il  
y avait les dortoirs et les lavabos. Ce n'était pas luxueux, mais le fait d'avoir, à tout  
moment de la journée, une douche ou une baignoire à sa disposition rendait l'endroit  
confortable dans sa simplicité.

Certes, il ne faut pas le dissimuler, nous étions prisonniers. Il nous était stric-  
tement interdit de communiquer avec l'extérieur et cela pouvait paraître sévère à des  
gens qui venaient se battre pour la liberté. Un court manifeste, signé par le général  
de Gaulle, renseignait les Français sur les raisons pour lesquelles les Anglais agis-  
saient ainsi envers tous les étrangers arrivant sur leur sol et nous incitait à la  
patience. Je ne me souviens plus du texte, seule une phrase m'est restée en mémoire :  
" L'Angleterre est une forteresse qui se défend ... "

Dès mon départ de Buenos Aires j'avais, en quelque sorte, acquis une mentalité  
nouvelle. Je ne savais pas exactement où j'allais, vers quel destin je m'embarquais,  
mais immédiatement en moi-même, j'avais accepté le maximum de discipline compatible  
avec les tâches que je serais sûrement appelé à accomplir. Je n'eus donc aucune diffi-  
culté à subir cet internement qui ne pouvait être que provisoire.

Lemos prit place à côté de moi au dortoir et Bollati aussi; mais ce dernier ne

m'intéressait plus. Il fut rapidement rapatrié en Argentine. C'était la seule solution raisonnable.

Près de nous se tenait un couple de Bretons, le père et le fils. Le premier assez âgé et l'autre très jeune, tous deux d'abord facile. Nous entrâmes vite en contact et j'appris qu'ils avaient fait traverser la Manche à de nombreux Français désireux de rallier les F.F.L. Ils venaient de l'embouchure de la Penzé, à côté de Carantec. Les Anglais, soupçonneux à bon droit, l'expérience devait le prouver dans d'autres cas, les maintenaient à Patriotic School afin de s'assurer de la véracité de leurs dires. Nos amis impatients se conformaient avec quelques difficultés aux règles anglaises et j'étais encore trop nouveau pour leur faire entendre raison : il y avait un mois qu'ils attendaient, je venais d'arriver. D'autres Français étaient là, en très petit nombre d'ailleurs. Un notamment qui avait, je crois, traversé le channel sur une barque, seul avec sa femme, de laquelle il était maintenant séparé, car notre établissement n'était pas mixte, un autre servant pour les femmes. Notre garçon s'impatientait, lui aussi et se faisait pas mal de souci, sa femme attendant un bébé. Or il en avait peu de nouvelles et c'était peine perdue de lui prêcher l'apaisement et la résignation.

Par contre, beaucoup d'étrangers faisaient ressembler inmanquablement notre "prison" à une tour de Babel en miniature. Des Polonais, dont ceux d'Argentine; Un Espagnol fier et silencieux, le regard dédaigneux, avec lequel j'essayais maintes fois de lier conversation sans jamais y parvenir. Une des raisons de son mutisme était, pour lui aussi, cette quarantaine prolongée.

Une multitude de jeunes Norvégiens, pleins de vitalité, se livraient à des parties de poker interminables. Ils avaient fui leur patrie envahie par les moyens les plus divers, allant du voilier collectif à la plus simple barcasse. Ceux-là paraissaient attendre avec moins d'amertume, sinon avec sérénité, la décision de leurs gardiens.

De nombreux repas coupaient la journée. Il me semble en avoir compté cinq, composés des choses les plus hétéroclites et servis à des heures inattendues. J'absorbais le tout en homme habitué par ses voyages à tous les menus et je ne pouvais m'empêcher de sourire devant les mines délicates de certains : ceux-là commençaient un apprentissage. La bibliothèque était pauvre et ne m'a laissé aucun souvenir.

Peu de temps après notre arrivée, on nous distribua quelques shillings et des cigarettes. Ce fut ensuite une séance d'inspection des bagages. Inspection très minutieuse, mais exercée avec quelle courtoisie ! Ce qui m'avait frappé depuis le peu de temps que je séjournais en Angleterre, c'était la politesse, la correction avec laquelle nous étions reçus. Certes, nos amis prenaient leurs précautions, mais s'ils nous interrogeaient en attendant de statuer sur notre cas, aucune brimade ne venait aggraver notre sort. On sentait qu'ils essayaient de pallier certaines nécessités rigoureuses par l'absence de contrainte.

Le deuxième jour, probablement, je fus appelé dans une des petites chambres qui donnaient sur le couloir près de l'entrée. Un jeune et élégant officier, assis derrière une table, me pria aimablement de prendre un siège et m'offrit une cigarette. En dépit de son urbanité, l'interrogatoire qui commençait ne pouvait être pris pour une plaisanterie et l'impression était désagréable qui vous transformait, malgré vous, malgré votre vis-à-vis et tout de même à cause de lui, en prévenu.

Je répondis avec bonne grâce. Je n'avais rien à cacher. Mes intentions étaient pures et si je trouvais parfois certaines questions trop indiscretes, parce que portant sur des sujets très intimes, je n'eus pas, dans l'ensemble, de grosses difficultés à satisfaire mon enquêteur. Lorsque la séance fut terminée, ce dernier me donna sa carte de visite et m'invita à le revoir dès que j'aurais quitté Patriotic School. Il m'indiqua même le nom d'un bar où je pourrais le rencontrer, c'était le Hollywood Bar, près de Picadilly Circus.

L'après-midi du deuxième jour, je fus convoqué pour un autre interrogatoire. L'entretien prit une autre tournure. Il s'agissait là de métier, d'aviation et comme j'avais peu à dire, étant absent de France au moment de la guerre et de l'armistice, je ne fus pas longtemps sur la sellette.

Le matin de la quatrième journée, je fus appelé dans un petit salon douillet, où un confortable feu de bois m'accueillit et me réjouit particulièrement. Ce salon, ce feu me parurent un retour à une situation moins hostile, plus normale.

Un officier anglais d'un certain âge, que je sus depuis être un major (je n'étais pas encore très familiarisé avec les grades britanniques), vint me rejoindre et, après quelques banalités, il m'exposa le motif de notre rencontre.

" Nous manquons - me dit-il en substance - d'opérateurs radio pour nos missions à l'étranger et il est assez rare actuellement d'en trouver un parmi les gens qui rallient les Iles. Nous en formons ici; mais ils n'ont pas l'expérience des professionnels comme vous. Accepteriez-vous de faire partie de nos services ? Je vous donne vingt-quatre heures pour réfléchir, l'affaire est d'importance. Je n'ai pas besoin d'insister outre-mesure sur les dangers que vous encourez si vous êtes intégré dans nos formations, vous devrez aller travailler chez l'ennemi et ce n'est rien moins que votre tête que vous risquerez."

Mon coeur battait étrangement dans ma poitrine. Mon visage était impassible, cela j'en suis sûr, mais en moi-même le choix était fait sans hésitation. Je le dis à mon interlocuteur à peu près en ces termes : " Je puis dès maintenant vous donner mon acceptation, c'est déjà tout réfléchi, mais à une condition, travailler pour la France Libre."

Sans rien connaître des différents services secrets qui pouvaient exister, je me méfiais d'une surprise toujours possible. Venu pour me mettre au service des F.F.L., j'entendais ne travailler pour aucune autre puissance, fut-elle notre plus grande alliée, comme l'Angleterre. Sur le moment, ce fut d'instinct que je posai ma condition, cet instinct-là c'était la sagesse. Le major acquiesça immédiatement à ma requête, mais avant de partir, il insista de nouveau : " Réfléchissez bien à ma proposition, pesez bien toutes les difficultés, tous les dangers qu'elle implique. De plus, j'ai votre parole que ce qui a été dit ici, reste entre nous."

Il eut ma parole et nous nous séparâmes. Je n'étudiai pas son offre plus profondément. Je le répète, mon choix était fait. J'ignorais où j'allais, je n'avais pas la plus petite idée de ce que l'on pourrait me demander. Je pressentais bien qu'il s'agissait de missions en France et de missions périlleuses sans nul doute, mais je ne réalisais pas du tout dans quelles conditions elles pourraient s'accomplir. Ce qui m'importait, c'est que j'allais servir, être utile et autrement qu'en faisant du taxi aérien à travers l'Afrique, ce qui m'avait toujours paru manquer d'efficacité. J'avoue que le sens de mon ralliement à la France Libre était légèrement modifié. En effet, la raison qui m'avait poussé à rejoindre Londres était toujours valable, mais il s'en ajoutait une autre qui resurgissait au fond de mon être : le goût de l'inconnu, le parfum de l'aventure.



D'aucuns penseront que je me suis embarqué bien à la légère dans une telle histoire. Je leur rappellerai ce que j'ai déjà écrit, que j'étais venu en Angleterre avec le désir de combattre pour la Liberté et que j'avais foi en cet idéal. Qu'au surplus, le fait que ce combat comportait de l'action au plus haut degré et des risques, n'était pas pour me déplaire.

Je rentrai dans la salle commune. Lemos me demanda où j'étais passé, je lui répondis que j'avais subi un interrogatoire de plus.

Le lendemain arriva assez vite et, avec lui, le major qui, pour la forme, enregistra mon adhésion ferme et me dit que je n'avais plus qu'à attendre; qu'il viendrait me prendre pour me conduire auprès des officiers de la France Libre qui se chargeraient de moi. Je rassemblai mes affaires, ce qui fut vite fait. Je fis mes adieux à Guillermo Lemos et à lui seul. Je lui dis que je partais vers les services de la France Libre où l'on devait me donner une affectation. Lemos, discret de nature, n'essaya pas d'en savoir davantage. Nous nous fîmes la promesse de nous revoir dès que les circonstances le permettraient. Nous avons tenu notre promesse et j'en suis heureux.

Le samedi 28 février, dans l'après-midi, le major vint me chercher avec une auto particulière. Je ne fus pas long à embarquer mon bagage ! Il me conduisit à Dolphin Square, c'était alors le Quartier Général des services secrets de la France Libre. Je fus présenté à un officier, Maxwell ou Passy, je ne sais plus lequel des deux. Ce qui me fut dit alors n'a pas marqué ma mémoire. J'ai gardé seulement le souvenir d'un manque de cordialité caractérisée : lorsque l'on vient d'être gâté par les Anglais, on devient difficile ...

Après quelques instants d'entretien, on me confia à un officier de marine, l'enseigne de vaisseau Paul Verdier. Assez grand, bien découplé, le visage plutôt énergique, avec un rien d'onctueux dans l'allure, tel m'apparut mon mentor, mon "ange gardien" ainsi que je l'appellerai souvent, car sa fonction consistera effectivement à me protéger de bien des embûches, aussi bien dans le temps présent que dans celui à venir.

Paul Verdier est le Français que j'ai le plus fréquenté à Londres. C'est aussi celui dont j'ai gardé le meilleur souvenir. Peu expansif, méthodique, il me sembla, un peu plus tard, être l'homme le mieux adapté à la fonction qu'il occupait, le "right man". Il était, avec quelques autres officiers, chargé d'organiser complètement des missions

en France; d'y préparer minutieusement un ou plusieurs agents choisis à cet effet. Cette tâche simple en apparence, était en réalité fort complexe. Il s'agissait, aidé parfois d'informations sûres, ou sans aucune aide, d'envoyer sur le continent, en France spécialement, des agents chargés d'instructions précises, soit pour le Renseignement, soit pour l'action. Quand il y avait de l'autre côté un réseau ou une organisation prête à recevoir les envoyés, le travail était moins ardu, mais il arrivait, surtout au début, que l'on parachutât des hommes seuls dans la nature, à eux de se débrouiller ensuite, soit avec des éléments reçus avant le départ, soit avec des éléments qu'ils se chargeaient de trouver.

La préparation à Londres était assez longue en plus de l'élaboration sur le papier de la mission proprement dite. Etablissement d'asiles de repli en France, de phrases de reconnaissance destinées à être émises, le cas échéant, par la B.B.C., d'une couverture en Espagne ou au Portugal. Certains agents ayant quitté la France depuis longtemps, il fallait les réadapter afin qu'une fois arrivés sur le sol natal, ils n'aient point l'air d'étrangers. Il était nécessaire de leur fabriquer des faux papiers. On les mettait en contact avec les Anglais des services spécialisés pour certains stages particuliers : parachutage, atterrissage de nuit, cours d'identification des forces ennemies, etc. L'ange gardien devait encore surveiller le vestiaire de son protégé. Ce dernier, bien souvent, renouvelait entièrement ou en partie sa garde-robe en Angleterre et il fallait enlever les étiquettes, donner un coup de vieux à certains vêtements, à certains objets, en prohiber d'autres trop marquants et régler mille petits détails insignifiants en apparence, mais de grande importance pour un oeil exercé. Il était aussi le conseiller presque intime, dirai-je, du néophyte, tant dans son existence londonienne que pour la vie qui l'attendait de l'autre côté du channel. Enfin, lorsque s'approchait le départ, l'ange gardien était chargé d'offrir quelques repas substantiels à celui qui allait vers l'inconnu.

Verdier, quoique d'aspect rigide de prime abord, savait à l'occasion montrer un visage amène et c'est avec un sourire aimable qu'il accueillit le nouveau débarqué. J'avais certainement bénéficié, de sa part, d'un préjugé favorable, car il fut tout de suite cordial. Cela fut peut-être dû à mon âge, j'avais alors trente-sept ans passés, et à mon air plutôt grave, je le dis sans rire, car j'étais rempli d'un feu sacré et,

si j'ignorais mon avenir, j'étais persuadé que j'allais avoir des choses très sérieuses à faire. Et puis c'était la guerre, je n'avais pas quitté Lucienne et Buenos Aires pour venir m'amuser à Londres.

Le jour même, je signai mon engagement dans les Forces Françaises Libres en deux exemplaires, un à mon propre nom, l'autre au nom de Corot qui fut désormais mon pseudonyme en Angleterre. Verdier signa comme témoin, ainsi que Guy Duboys, autre officier que je devais retrouver en France par la suite. Le colonel Billotte avait signé pour la France Libre.

C'est alors qu'un gros problème se posa : celui du logement. A cette époque, le service secret n'envoyait pas ses agents n'importe où, car on craignait l'espionnage toujours possible et la venue d'un étranger excitait la curiosité. Pris un peu de court, Verdier me dénicha provisoirement une chambre dans un hôtel confortable de Russel Square où je passais une nuit tranquille. A Patriotic School, les matelas étaient des paillasses plus ou moins rembourrées et celui de l'hôtel fut particulièrement apprécié.

Mon ange gardien me trouva rapidement une autre chambre dans une pension de famille, au 69 Cromwell Road. Cet établissement tenu par un Italien naturalisé et marié avec une Anglaise, ressemblait à tous ceux du genre. La clientèle y était assez mélangée. Quelques Britanniques des deux sexes; des Polonais, dont un jeune officier plein de superbe, que l'orgueil national n'abaissait pas à rendre le salut que nous, obscurs Français, osions lui adresser; des "Free French" qui avaient leur table à laquelle une demi douzaine d'agents du service prenaient place quand ils séjournaient dans la capitale.

D'emblée, je fus instruit par Verdier sur la conduite à tenir à Londres. D'abord, pour tout le monde, j'avais disparu de la circulation. Ensuite, je devais m'abstenir de toute fréquentation dangereuse et même éviter le plus possible les collègues rencontrés au E.C.R.A.M. Observer le maximum de discrétion et, dans mon propre logis, ne rien laisser traîner qui put donner matière à soupçon sur mes véritables activités.

J'étais jeune dans la carrière, tout à fait novice même et je ne n'étais jamais passionné auparavant pour aucune histoire, vraie ou imaginée, d'espionnage. Je pris les instructions de Verdier à la lettre. Peut-être en l'écoutant, ai-je introduit dans

mon existence à Londres un rigorisme que l'on n'exigeait pas de moi ? Je crois pouvoir écrire que pendant le temps passé en Angleterre, il n'y eut guère d'agents français en période d'initiation qui vécurent d'une manière aussi effacée. Je ne regrette pas d'avoir été de la sorte. Cette époque-là fut une retraite. Le souvenir de la femme aimée, laissée au loin m'y a aidé et aussi cette grande foi en la victoire liée à la certitude que j'allais y contribuer efficacement, que tout petit maillon de la chaîne, j'aurais une utilité, mais que pour cela il fallait se préparer dignement.

J'ouvre une parenthèse pour rappeler des faits d'une certaine importance. Les interrogatoires subis à Patriotic School étaient, comme je l'ai dit, destinés à sonder le volontaire, à connaître ses antécédents, ses relations, à savoir quelles étaient ses aptitudes. En un mot, on le jugeait avec toutes les précautions d'usage. Mais tous ces renseignements restaient la propriété des Anglais. Là, comme toujours, chaque service secret gardait farouchement pour lui les informations recueillies. Aussi, dès que je fus mis à la disposition de la France Libre, le premier soin du B.C.R.A.M. fut de me confier à divers bureaux qui s'empressèrent de me cuisiner à nouveau et je dus, une autre fois, raconter ma vie.

Je ne me souviens que de deux services. Celui du S.R. Marine où je ne restai pas longtemps et celui de Wybot, patron du C.E. Ce dernier me soumit à un interrogatoire en règle et je me sentis vraiment, pendant les longues heures qu'il dura, l'âme d'un coupable ! Certes, Wybot me donna l'impression d'un homme connaissant son métier à fond, mais le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne débordait pas de bienveillance. Je ne me souviens pas de l'avoir vu sourire, pas plus ce jour-là que ceux où j'eus l'occasion de déjeuner ou dîner à la même table que lui, à la pension. Je trouvais que son comportement oscillait entre celui de l'agent secret professionnel, tel que je l'imaginai, c'est-à-dire, froid, scrutateur, discret et celui d'un Javert modernisé, méprisant, sans humanité.

Lorsque je sortis de son bureau, ce fut avec un sentiment de délivrance (1). Je comparai alors les deux méthodes, la française et l'anglaise. Cette dernière était tout de même plus agréable et je ne crois pas que Wybot ait obtenu de meilleurs résultats que

---

(1) Je devais constater, après la guerre, en consultant mon dossier secret de Londres, que Wybot y avait mis une appréciation pour le moins réservée, pour ne pas dire plus !

ses collègues britanniques.

Ceci dit, je rappellerai également que lors de mes premières visites au BCRAM, je fis la connaissance de quelques officiers dont j'ai perdu le nom, sauf ceux de Mella, Duboys, Hessel et Cuidet. Il est d'ailleurs temps que j'explique ce que signifient les initiales B.C.R.A.M. Il s'agit du service secret de la France Libre et cela veut dire : Bureau Central de Renseignements et d'Action Militaire. Le lieutenant-colonel André Dewavrin, alias Passy, dirigeait ce service, secondé par le commandant Manuel, alias Maxwell.

En définitive, ces premiers jours passés à Londres furent très profitables pour moi. J'avais pu penser qu'une réception chaleureuse me serait réservée. Je m'imaginai que ce que j'avais fait en ralliant l'Angleterre était quelque chose sortant de l'ordinaire. L'accueil pour le moins réticent que je reçus au début me détrompa vite et ce fut excellent. Mon petit orgueil tomba immédiatement. Cette leçon d'humilité me fut très salutaire et me fit comprendre, dès le commencement, que je n'étais guère plus qu'un matricule et qu'il était bon qu'il en fut ainsi. La modestie, ou plutôt la discrétion, voulait que je passe inaperçu et il importait que je sois pénétré rapidement du fait que je n'étais qu'un simple agent parmi beaucoup d'autres.

Etre volontaire, c'est accepter tout ce que l'on vous ordonne, du moment que c'est compatible avec votre conscience. Ce n'est pas monter en épingle une décision librement consentie. Ce n'est pas non plus jouer les héros au petit pied. Cela je ne devais pas l'oublier. Je l'appris tout seul, mais je l'appris bien et la suite de mon séjour sur le sol britannique devait prouver que la leçon avait été retenue.

Cette acceptation absolue de la situation ne m'empêchait pas d'avoir des discussions avec moi-même. Ainsi en février 1942, c'est-à-dire, le jour de mon arrivée à Londres, j'écrivais ce qui suit :

" Je suis parti pour me joindre aux forces de la France Libre. Quelle sera l'issue  
 " de cette décision ? Je l'ignore, mais je veux exposer ici, le plus succinctement  
 " possible, les raisons ou tout au moins considérer les événements qui m'ont amené à  
 " orienter ma vie comme je l'ai fait et à envisager une existence future sous un angle  
 " que je décrirai ultérieurement. Je fais cette relation, non parce que je sens le  
 " besoin de me justifier - je n'ai jamais rendu compte de mes actes qu'à moi-même -

... pour que les rares personnes auxquelles je tiens sachent que les actions que  
... accomplis en ces heures présentes et celles que je suis appelé à accomplir, ne sont  
... pas les simples coups de tête d'un hurluberlu. Je leur devais une explication, la  
... voici.

Finalement, je ne donnais pas de suite à l'exposé projeté. Je n'ai pas jugé utile  
de le reprendre afin de ne pas alourdir ces souvenirs et aussi parce que cela n'inté-  
resse que moi en définitive. Je n'en ai parlé que pour montrer que j'étais en perpé-  
tuelle discussion avec mon être intérieur, à la recherche d'une vérité introuvable ...

Reprenons le cours des choses. Les relations postales étaient difficiles entre  
l'Amérique du Sud et les Iles. Les bateaux étaient assez rares et ils mettaient longtemps  
à rejoindre les ports britanniques, quand ils y parvenaient ... Je mis donc un certain  
temps à recevoir le premier courrier de Lucienne. Par la suite, durant les trois mois de  
mon séjour sur la terre anglaise, quelques lettres me furent remises et surtout des  
télégrammes qui m'apportèrent des nouvelles de la chère abandonnée.

J'aurai, un peu plus loin, l'occasion de reparler du contenu de ces rares lettres.  
Lucienne m'écrivait souvent, mais beaucoup de correspondances manquèrent à l'appel ...  
Je dois à la mémoire de celle qui m'aima tant et que j'ai tant aimée, de rendre ce  
témoignage public en souvenir de son comportement et de sa mort héroïque.

Personnellement, je lui écrivais beaucoup. Je ne pouvais évidemment pas lui expli-  
quer ce que je faisais, la censure n'aurait pas admis ce genre de sujet, mais j'avais  
suffisamment à lui dire en dehors de mes activités pour remplir de nombreuses pages.  
À part les deux ou trois premiers envois, combien d'autres sont arrivés ? Je ne le  
saurai jamais.

## Chapitre III

## Education d'Agent secret.

Mon installation à Cromwell Road s'effectua vite. J'avais une petite chambre, bien suffisante pour moi seul, dotée d'un confort acceptable, y compris le radiateur à gaz fonctionnant avec une pièce de monnaie. Une salle de bains se trouvait sur le palier et servait à toute la pension; il fallait en quelque sorte y retenir sa place.

Une salle à manger au rez-de-chaussée, recevait les hôtes disparates de ce "Family House". Les menus peu variés, étaient convenables pour l'époque. La dépense générale correspondait à peu près à la solde qui m'était allouée. Je ne reviendrai pas sur cette pension où j'ai passé de nombreuses semaines sans histoires.

Je suis resté trois mois en Angleterre. Pendant cette courte période, j'ai dû apprendre beaucoup de choses. J'étais tout feu, tout flamme, ayant l'ardeur d'un garçon de vingt ans. Pour tout dire, j'étais en état de grâce ! Aussi, n'eus-je pas de difficultés à assimiler tout ce que l'on avait à m'enseigner. Les matières étaient les plus diverses, ainsi que je l'ai laissé entendre précédemment : radio clandestine, manœuvre des codes, etc., sans compter l'étude du comportement à observer dans un pays qui, tout en étant ma patrie, m'était devenu étranger du fait de l'occupation.

Je revins voir Verdier. Entre temps, le B.C.R.A.M. avait déménagé et s'était installé dans un grand immeuble situé au coin de Duke Street et Wigmore Street, ce qui permettait une meilleure répartition des services, ceux-ci s'agrandissant rapidement.

Mon "ange gardien" n'était pas seul à s'occuper de mes faits et gestes. Un lieutenant de vaisseau anglais, John Gentry, prenait également un grand intérêt à la vie que je menais à Londres et je crois qu'il m'eût été difficile de faire un écart quelconque, sans qu'il le sût. Il avait une silhouette de vrai conspirateur, un visage

anguleux, des yeux perçants sans cesse en mouvement. Se méfiant de tous et de tout, il déployait un luxe de précautions lors de nos rencontres qui me font encore sourire à distance. Homme très courtois, à l'allure typiquement britannique, il ne riait pas souvent; mais je n'eus que d'excellentes relations avec lui. Je devais d'ailleurs avoir le plaisir de le retrouver, après la guerre, à Paris.

Un autre officier anglais, le major Bertram, professeur de lettres à l'Université d'Oxford, était plus spécialement chargé de diriger les futurs "missionnaires" lors de leurs stages aéronautiques. Je conserve de lui le meilleur souvenir, celui d'un homme charmant et cultivé, adorant la France et s'efforçant de nous rendre le séjour en Angleterre aisé et agréable.

Peu de temps après mon engagement, je fus conduit dans une petite maison de Hans Place. Cette place était occupée, en son centre, par un square comme il y en a des dizaines à Londres où dormait une "saucisse" ainsi que dans la plupart des squares du Royaume-Uni. Ces saucisses, semblables à celles que j'avais vues à Glasgow, étaient destinées à la défense anti-aérienne de la capitale et, le soir venu, elles prenaient leur faction dans le ciel londonien. Tout autour du square, serrées les unes contre les autres, des maisons assez basses, sombres et de même style, conféraient à l'endroit un air assez austère.

Celle qui nous intéresse spécialement, était à la fois une école et un centre de perfectionnement radio. Ce service fonctionnait sous la direction d'un officier radio anglais, le lieutenant Gillie, avec lequel je m'entendis tout de suite. L'ambiance de l'établissement était très plaisante, quoique le milieu fut mélangé. Il y avait là des garçons de tous les âges et de tous les pays; des opérateurs professionnels, des amateurs, des débutants. Nos moniteurs étaient des chevronnés de la marine anglaise avec lesquels des rapports cordiaux s'établirent de prime abord. J'étais parmi les plus vieux et mon passé de marin nous avait rapprochés. Pendant le temps où je fus en Angleterre, j'allais souvent à Hans Place. Au commencement, nous étions tous réunis dans une même salle, jeunes et vieux, apprentis et qualifiés. Par la suite, les anciens et experts en la matière furent relégués dans une petite pièce où ils avaient toute latitude de ne rien faire, étant jugés aptes. Cependant, cette oisiveté était toute relative, car on nous initia rapidement au fonctionnement des "sets" (postes émetteurs -



recepteurs) avec lesquels nous devions travailler dans nos missions. Nous pûmes étudier leur construction, très simple en vérité, et des celles nous furent posées, des pannes proveques, afin de nous entraîner à fond pour leur utilisation pratique. D'autre part, des "sets" identiques étaient installés dans la ville ou la banlieue, dans des "mews" (anciennes écuries) et nous passâmes quelque temps à établir des contacts entre eux pour nous familiariser avec notre futur travail. Parfois je faisais l'office de moniteur pour l'instruction des néophytes parlant le français.

Un jour, dans le vestibule, on me présenta à un Français qui se nommait Guy (Juliette). Notre entretien fut bref et je ne sais plus sur quel point il porta. J'appris par la suite qu'il venait de France et s'occupait des transmissions du réseau que je devais rejoindre quelques semaines plus tard.

Je garde du temps passé dans ce centre une très bonne impression. Une franche camaraderie y régnait. Les stagiaires présents étaient heureux de vivre et l'appréhension de l'inconnu que pouvait représenter une mission ne semblait pas les étreindre le moins du monde. Pourtant, combien y a-t-il de survivants de cette époque-là ?

Je ne me permettais aucune fantaisie pour rompre la monotonie de cette existence régulière. Au centre, comme ailleurs, en dépit de notre gaieté de jeunes collégiens, la discrétion était de rigueur, les allusions au grand départ étaient rares et pour éviter les confidences abusives, lorsque je travaillais à Sans Place, je déjeunais seul, me contentant de crémeries où je mangeais invariablement de la morue frite avec des pommes de terre; une sorte de gelée composait le dessert, le tout arrosé d'une boisson qui avait dû être du thé, mais n'était plus qu'une infâme lavasse.

Les repas à la pension étaient tout de même un peu plus variés et plus copieux. J'étais encore, à cette époque-là, doté d'un solide appétit. L'Argentine, avec son abondance d'alors, m'avait donné de mauvaises habitudes et ces premiers contacts avec une nation en guerre m'obligeaient à réviser sérieusement ma façon de vivre ! Mais décidé à me plier à toutes les contingences, je m'adaptais sans trop de difficultés.

Je dérogeais rarement à ces saines règles. Les gens que je fréquentais n'étaient pas nombreux. Il y eut la jeune soeur d'un anglais de l'ambassade britannique à Buenos Aires, à laquelle je portai une lettre de son frère et qui me reçut d'une façon charmante. Elle se nommait Helen Ferguson. Orpheline, elle habitait un confortable cottage, quelque part vers Golden Hills, dans Hampstead way, me semble-t-il. J'y allais dîner une ou deux fois, elle fit de la musique, s'efforça de me rendre les

beaucoup agréables et y parvint, ce qui était tout de même difficile : elle parlait très peu et mal le français, quant à mon anglais, il a toujours été très rudimentaire. Nous arrivions cependant à nous comprendre. Ensuite les circonstances ne me permirent pas de la revoir. Le peu de temps passé en sa compagnie m'offrit un délassement moral non négligeable.

Il en fut de même, pendant les visites faites à la cousine de Gerard, agent administratif d'Air France à Buenos Aires. Elle habitait Maida Vale et était mariée à un anglais, froid comme il convient, que j'eus le plaisir de dégeler les deux fois où nous nous rencontrâmes. Je leur dois aussi quelques bons moments de détente.

Parmi ces rencontres, les seules personnes que j'approchai furent les Français libres qui habitaient Cromwell Road. Ils étaient beaucoup plus jeunes que moi. Nos rapports, sans être distants, étaient espacés.

Un jour, à Duke Street, je tombai sur Salaska, adjudant pilote de l'ambassade de France en Argentine, lequel, se séparant carrément de Vichy, avait gagné Londres avant moi. Il me demanda ce que je faisais, je lui racontai une histoire quelconque, nous eûmes le pot de l'amitié dans un petit bar connu de lui, où les "Free French" paraissaient être chez eux, puis je me séparai de lui sur une vague promesse de le revoir, promesse que je ne mis pas à exécution.

Une autre fois, je croisai Lemos dans Picadilly. Nous passâmes l'après-midi ensemble, dînant dans une brasserie. A lui aussi, je racontai une histoire. Sa discrétion habituelle fit qu'il n'insista pas devant mes réticences. Je ne devais le revoir qu'après la guerre et apprendre sa brillante conduite dans les F.F.L.

Enfin, j'ai le souvenir d'un petit restaurant dans Soho où l'on mangeait le beef-steak frites. Il fallait traverser la rue quand on voulait une pinte de bière ! J'y fus entraîné une ou deux fois, c'est l'unique précision que je puisse donner.

Pendant tout mon séjour, ce furent mes seules rencontres et les jours passaient plus ou moins monotones. Cependant, chose curieuse, malgré mon immense désir de servir, d'accomplir cette mission à laquelle on me préparait si minutieusement, je n'étais pas impatient. Dans mon esprit, tout était au point dans les services et si on ne me parlait pas de départ, c'était sans doute que je n'étais pas prêt, qu'il y avait d'autres choses à apprendre, d'autres épreuves à subir.

Ma distraction favorite consistait en de grandes promenades dans Londres. Chaque fois que les circonstances le permettaient, je rentrais chez moi à pied en variant les itinéraires, cela représentait quelques kilomètres. J'aimais aussi flâner sur les bords de la Tamise, mais le temps m'était mesuré, je devais souvent écourter mes balades. Ce qui me frappa le plus, ce furent les restes du "blitz". Les nombreux immeubles, surtout vers le quartier Saint-Paul, étaient rasés et j'avais remarqué que beaucoup de temples et d'églises avaient particulièrement souffert. Cependant on n'avait pas l'impression que l'on voyait en général les ruines, car les Anglais avaient enlevé les décombres, installé des palissades autour des endroits sinistrés et, en gens habitués à l'élément liquide, ils avaient placé des bouées de sauvetage à chaque point rendu dangereux par les excavations remplies d'eau de pluie.

Je me souviens encore d'un détail : c'était un soir de brouillard, un vrai "fog" londonien bien épais et jaunâtre. C'était la première fois que je faisais connaissance avec lui et je me rendis compte que tout ce que l'on m'avait dit à son sujet n'était pas exagéré. J'eus beaucoup de mal à retrouver mon chemin après m'être égaré dix fois.

Les séances à Sans Place continuaient. Les visites au centre servaient surtout à combler le vide des heures, à m'éviter de me retrouver seul dans les rues de la ville. Elles étaient irrégulières et entrecoupées de stages, notamment pour l'identification des divers éléments des forces armées allemandes. Séances très intéressantes où étaient passées au crible toutes les unités terrestres, aériennes et de la marine. Le plus petit détail avait son importance et la forme d'un badge ou l'emplacement d'un galon signifiait quelque chose pour les spécialistes. J'appris aussi à reconnaître les silhouettes des véhicules, des chars, des avions ennemis. Des cours nous furent donnés sur la manière la plus propice de recueillir les renseignements de toute nature, de les situer, de les grouper. En principe, nous n'avions pas à interpréter, ce travail étant de la compétence des services spéciaux installés en Angleterre.

J'effectuai également un stage de la plus haute importance, celui du codage et du décodage des messages. Il fut particulièrement poussé, car je devais être apte, non seulement à transmettre ou recevoir ces messages, mais aussi à les chiffrer et à les déchiffrer le plus rapidement possible avec le risque d'erreur minimum. Je m'attachai

(1) SOLDIER'S NAME AND DESCRIPTION AND ATTESTATION.

Army Number 60204  
 Surname (in capital) COZOK  
 Christian Names (in full) Jacques  
 Date of Birth 23 November 1904  
 Parish Bazis  
 Place of Birth In or near the town of  
 In the county of   
 Trade or Fach-street   
 Nationality of Father at birth Frenchman  
 Nationality of Mother at birth   
 Religious Denomination Catholic  
 Approved Society   
 Membership No.   
 Recruited at Sander On   
 For the   
 • Regular Army  
 • ~~Reserve~~ Supplementary Reserve  
 • Army Reserve Section D.  
 • ~~Not~~ out those ineligible.  
 For  years with the Colours and 1 years in the Reserve.  
 Signature of Soldier J. Cozok  
 Date 15 March 1912

DESCRIPTION OF ENLISTMENT.

Height 5 ft 6 in  
 Age 7 years 10 months  
 Eyes Blue  
 Hair Brown  
 Complexion Fair  
 In the year 1912 at Sander  
 Description of 10 months  
 of service



Found fit   
 Enrolled   
 Enlisted   
 Date 15 March 1912  
 Initials of

### ALL RANKS

**\*REMEMBER**—Never discuss military, naval or air matters in public or with any stranger, no matter to what nationality he or his may belong.

The enemy wages information about you, your unit, your destination. He will do his utmost to discover it.

Keep him in the dark. Guard our military secrets as highly dangerous to the country, whereas secrecy leads to success.

**BE ON YOUR GUARD and report any suspicious individual.**

## Soldier's Service Book.

Army Book #1 (Part D)

Soldier's Service Book, Army Book #1 (Part D), will be issued for active service.

Entries in this book should be connected with the making of a Soldier's will or a transfer of the names of relatives) are to be made under the supervision of an Officer.

### Instructions to Soldier.

1. You are held personally responsible for the safe custody of this book.
2. You will always carry this book with you.
3. You must produce this book whenever called upon to do so by a competent military authority, viz., Officer, Warrant Officer, N.C.O. or Military Policeman.
4. You must not alter or make any entry in this book except as regards your next-of-kin on pages 10 and 11 of your Will on page 12 to 20.
5. Should you lose this book you will report the matter to your immediate military superior.
6. On your return to the Army Recreations book will be handed to your Club Room, for preservation, through the O.C. Records, to the next club room on mobilization.
7. You will be permitted to fill this book after exchanges, and you may use work sheets to be sent to the club room.
8. If you are posted abroad the Army Recreations book will be forwarded to you by the O.C. Records.

avec soin à ce travail plutôt fastidieux et bien m'en prit. Par la suite, cela me permit de recomposer des textes très altérés par une mauvaise transmission ou par une réception difficile.

Je dus apprendre par coeur deux poèmes qui constituaient la clé principale et la clé secondaire des cryptogrammes échangés. Des initiales et une phrase connues de moi seul et du service, insérées dans le texte à bon escient pouvaient, en cas de besoin, indiquer à mes correspondants si le message émanait bien de moi. J'avais choisi deux sonnets de Baudelaire, dont le premier était : "Les chats" commençant ainsi : " Les amoureux fervents et les savants austères." On me les fit réciter un bon nombre de fois, car il ne fallait omettre aucun mot, aucune lettre si on ne voulait pas dénaturer le texte. Or on ne pouvait pas emporter dans tous les déplacements le livre du poète et il se trouva que je fus amené fréquemment à me servir de mon code à l'improviste.

Je fus aussi initié à l'emploi de certaines encres, mais je n'eus jamais à me servir de celles-ci.

C'est au cours du mois d'avril 1942 que je rencontrai François Faure, dit "Paco", un D. V. N. M. Il était l'adjoint de Gilbert Renault, dont le pseudonyme le plus connu fut "Rény", chef du réseau pour lequel on allait m'envoyer en France. Nous échangeâmes quelques paroles. L'entretien fut court, mais je pense que Paco savait déjà que j'étais destiné à rejoindre son organisation. Quant à moi, j'ignorais tout.

Il y eut enfin les stages aéronautiques.

Avant de continuer, je dois mentionner qu'afin de passer inaperçu dans certaines occasions, je fus doté d'un uniforme et je reçus l'équipement du militaire en campagne : tattle-dress, casque, béret, godillots, masque à gaz, etc. J'néritai en même temps des galons de sous-lieutenant, grade dont on était gratifié pour vous permettre l'accès des mess d'officiers britanniques et qui répondait aussi au rang de l'aspirant missionnaire. J'eus quelquefois l'obligation de me montrer revêtu de ma tenue, mais le plus souvent j'étais en civil et dois-je l'avouer, je m'y sentais beaucoup plus à l'aise. On me donna également un "pay-book" au nom de "Corot". Ainsi équipé, je fis un pas supplémentaire dans mon rôle de guerrier.

Je reviens à mes stages les plus importants, les plus passionnants aussi, ceux

CD/CM

FRANCE LIBRE

Etat-Major Particulier du  
Général de Gaulle .

B.C.R.A.M.  
S.R.

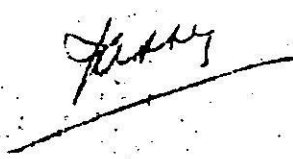
Londres le 25 avril 1942

N° 1734 D/BS AM/2  
I-5

ORDRE DE MISSION

Les Sous- Lieutenants JORDIN; COROT et BAURE  
se rendront à WIMBLOW le dimanche 26 avril 1942 par le train à  
17h. 30 (Euston Station) et rentreront à Londres dès leur  
mission terminée .

Le Lieutenant-Colonel PASSY  
Chef du B.C.R.A.M.



Destinataires :

S/L JORDIN  
S/L COROT  
S/L BAURE  
Archives "R".

51

qui devaient me permettre d'être apte à remplir ma mission, donc de rentrer en France pour me battre à ma manière, je veux parler des stages de parachutage et d'atterrissage. Mon enthousiasme, un peu en sommeil, se réveilla et c'est le coeur joyeux que je me préparai à les effectuer.

Le premier stage, le plus difficile, fut celui du parachutage. J'ai, sous les yeux, mon "Ordre de Mission" que j'ai retrouvé dans ma cantine après la guerre. Il y est dit :  
"Londres, le 20 avril 1942 - Les sous-lieutenants Jordin, Corot et Bauré se rendent à Winslow le dimanche 20 avril 1942, par le train de 17 h.30 (Euston Station) et rentreront à Londres dès leur mission terminée.- Signé : Le Lieutenant-Colonel Passy,  
Chef du B.C.R. No. 10"

Accompagnés du major Bertram, nous partîmes donc au jour et à l'heure fixés. Un diner fut pris dans le train et nous eûmes droit à une bouteille de Bordeaux, vin dont j'avais perdu le goût ? Arrivés le lendemain à une petite station dont j'ai perdu le nom (peut-être Winslow), une auto qui nous attendait nous conduisit dans une propriété privée, dont l'habitation était en partie occupée par les propriétaires et en partie mise à la disposition du service. Une grande salle servait de dortoir. L'ambiance était très confortable et les maîtres du logis, que l'on apercevait quelquefois, possédaient certainement une solide fortune. Cet état de choses reflétait bien l'esprit britannique : tous et tout étaient au service de la Nation quel que fut l'échelon de l'échelle sociale auquel on appartenait. Ces gens-là méritaient la victoire.

Pendant notre séjour, une semaine environ, nous parcourûmes rapidement une partie de la gamme de l'entraînement que les troupes aéroportées exécutent en plusieurs mois : physical training (P.T.), apprentissage de la pratique au sol, sauts réels. Il n'était pas question, bien sûr, de faire de nous des spécialistes accomplis, le temps imparti ne l'eut pas permis et le but eut été dépassé. L'important était que nous fussions capables d'être largues de nuit en territoire occupé et que l'opération réussit parfaitement.

Le P.T. consistait principalement en gymnastique d'assouplissement, en sauts à l'aide du cheval d'arçon pour nous accoutumer au roulé-boulé, en exercice aux agrès et en chute de l'arrière d'un camion en marche pour nous apprendre à bien nous recevoir sur le sol. Après plusieurs heures de ces réjouissances, on n'aspirait plus qu'à une chose :



aller se coucher ! L'âge aidant, je me sentais les côtes douloureuses ! Parallèlement, nous nous initiions aux rudiments du saut lui-même. Munis de harnais accrochés à un haut portique, on nous balançait énergiquement et, à un signal donné, il fallait se libérer du harnachement et se recevoir correctement sur une couche de sable qui amortissait les chocs. Ensuite, on passait dans la carlingue d'un avion transportée au milieu des arbres de la propriété et, au commandement de "Go" on se laissait glisser le long d'une espèce d'entonnoir installé dans le plancher ou on se jetait par la porte. On atterrissait alors sur du sable avec plus ou moins de douceur. Je m'appliquais à réaliser tous ces exercices avec le maximum de précision et, au bout de quelques séances, ma technique fut acceptable. Vint alors le premier saut réel.

Nous fûmes conduits à un terrain d'aviation et après avoir été équipés en véritables parachutistes et écouté les consignes, nous montâmes dans un bombardier. Nous étions nombreux car, outre notre petit groupe, il y avait plusieurs officiers tchèques dont certains devaient avoir dépassé mon âge. Après le décollage, nous atteignîmes rapidement le lieu désigné pour les sauts, immense clairière au milieu des bois.

Le moment prévu pour notre équipe arriva. J'étais calme, je n'avais aucune appréhension, mais le coeur battait tout de même un peu plus fort qu'à l'ordinaire. L'expérience était nouvelle et je savais qu'il y avait une partie d'aléas. Cependant, tout allait très vite et on avait mieux à faire qu'analyser ses sentiments.

Assis autour de l'entonnoir faisant une ouverture béante au milieu du plancher de la cabine, le parachute au dos, nous attendions les commandements fatidiques. Ce fut bientôt mon tour et à "action station", signal préliminaire, où je mis les mains sur le rebord du trou, succéda un "Go" impératif et je glissai le long de la pente, me retrouvant brutalement projeté dans le vide. Avant que j'eus le temps de réfléchir, mon parachute s'était ouvert et je flottais doucement dans les airs, la descente me paraissait lente. Du sol, un officier me clamait des ordres à travers un mégaphone, pour m'inciter à agir de telle ou telle façon sur les suspentes, afin que je me présente en position convenable pour l'arrivée à terre par rapport au vent. J'atterris sans difficulté, debout. Je me débarrassai de mon parachute qui se dégonfla tout de suite ou, selon le jargon du métier, "s'éteignit". Je le pliai ainsi qu'on m'avait appris à le faire. La

manoeuvre ayant été effectuée correctement, je ne reçus aucune critique.

Un deuxième saut eut lieu le lendemain. Le vent s'était levé, la réception fut plus délicate. Je culbutai, fut traîné légèrement au sol, mais, comme on nous l'avait montré, je me mis sur le ventre, débouclai ma ceinture, j'allongeai mes bras en avant et mon parachute toujours gonflé entraîna le harnais dont je fus libéré et il alla s'échapper un peu plus loin. Je le récupérai facilement pour le plier.

Un troisième saut devait être effectué de nuit, du haut d'un ballon captif. Je n'eus pas la possibilité d'accomplir ce nouvel exercice m'étant foulé un pied au "physical training". En raison des résultats obtenus aux deux premiers, j'en fus dispensé et je revins à Londres "bon pour le service".

Il faut mentionner que nous avons profité de notre séjour à Winslow pour faire du tir au pistolet. Notre moniteur, un officier anglo-chilien, pas très loquace, avec lequel j'échangeai quelques mots en espagnol sur son beau pays natal, nous habilita à faire des tirs sur des silhouettes mobiles se déplaçant dans une cave obscure. Nous étions placés dans le noir le plus complet puis, tout d'un coup, sans avertissement, le fond de la pièce s'éclairait et il fallait vider son chargeur sur la cible mouvante en essayant de faire mouche. Les points d'impact de mes balles étaient relativement bien groupés, mais toujours trop bas. Je n'étais pas extrêmement doué, je le reconnais.

Ce stage m'avait appris bien des choses. J'étais en excellente condition physique, content de constater que la vie un peu folle menée avant cette guerre n'avait pas laissé de traces. Cette importante remarque faite, ce qui m'exaltait surtout, c'était la révélation de ce sport tout nouveau pour moi, le parachutage. Il me semblait être un autre homme.

Certes, dans mes voyages en avion, j'avais connu des heures très difficiles et, plus d'une fois, j'étais passé près du coup dur. A l'époque dont je parle, la "Ligne" n'était pas un métier de tout repos et je me rappelle de certains épisodes le long des côtes d'Espagne ou au milieu des pics de la Cordillère des Andes dont on se souvient. Tout cela me paraissait largement dépassé. J'avais sauté deux fois en parachute, éventualité que je n'aurais jamais envisagée auparavant, même dans les pires circonstances. Je me sentais grandi vis-à-vis de moi-même. J'étais sorti de ce qui finissait par être une routine et je savais maintenant, avec une certitude accrue, que j'allais être utile à quelque chose. Il n'y avait nulle gloriole là-dedans, seulement

Le sentiment d'une sorte de victoire sur moi-même. Plus tard, au fil des épreuves, ce sentiment se renouvellera en augmentant de force.

De retour à Londres, une radiographie me permit de savoir que je n'avais aucune fracture du pied et, au bout de quelques temps, tout était rentré dans l'ordre. La vie quotidienne reprit son train d'entraînement par ci, par là; stages rapides à Duke Street. Parfois je restais à la pension pour mettre au net, dans ma tête, tout ce que j'avais appris et que je n'avais pas le droit d'écrire. Je possédais alors une excellente mémoire et je n'avais aucune difficulté à retenir les leçons si diverses que l'on me donnait dans les différents services. Beaucoup ne devaient m'être d'aucune utilité. Pour certaines choses, les Anglais étaient très théoriques, ne se rendant pas toujours compte que la pratique en territoire occupé était toute autre. A ce point de vue, le B.C.R.A. était souvent plus réaliste. Cela tenait en partie au fait qu'il connaissait mieux le terrain et que ses instructeurs réagissaient en Français pour des Français.

Vint le stage d'atterrissage qui eut lieu dans la première quinzaine de mai. Désigné avec Jacques ROBERT, que je devais revoir plus tard et un garçon dont je ne me rappelle plus le nom, un Algérois je crois, nous partîmes, sous la conduite du major Bertram, notre mentor pour ce genre de déplacement, vers un terrain qui doit être Ringway, mais ce n'est pas certain. Là, nous fûmes initiés aux arcanes de l'atterrissage nocturne des avions anglais en territoire ennemi, ainsi qu'à la réception des parachutages. Pour la première éventualité, cela consistait d'une part, à baliser le terrain opérationnel avec trois lampes torches installées au bout de piquets de un mètre cinquante environ et disposées en forme de "L". La base de la lettre représentait l'entrée du terrain et recevait deux lampes rouges orientées vers l'arrivée de l'avion; la fin du terrain indiquée par le sommet de la lettre, était balisée par une lampe blanche pointée verticalement vers le ciel. Bien entendu, ce balisage était implanté sur le sol en fonction de la direction du vent, l'appareil atterrissant vent de face. Il devait passer entre les deux lampes rouges aussi bas que possible pour se poser court, la bande d'atterrissage étant souvent limitée.

Pour la réception des parachutages le processus était le même, sauf que la disposition en "L" était remplacée par une autre en "V" installée au centre du terrain, les lampes rouges étant situées aux extrémités de la lettre et la blanche à la base. Ce

balisage permettait au bombardier de connaître la direction du vent au sol et de larguer ses parachutes à bon escient.

A l'entraînement, le thème de l'exercice fut le suivant : " Un appareil Lysander vient chercher l'homme qui a balisé le terrain et qui est seul ". Il y avait un temps délimité pour l'exécution. Dès que l'on entendait le bruit du moteur, on échangeait des lettres de reconnaissance à l'aide d'une lampe torche supplémentaire et, aussitôt après, on allumait les lampes du balisage. L'avion se posait, on courait à toute vitesse en ramassant les piquets et l'on revenait à la même allure s'embarquer dans l'appareil.

Lorsque ce fut mon tour, j'effectuai correctement la manoeuvre et après un véritable sprint, je regagnai le Lysander. Mes camarades en firent autant de leur côté. J'étais content d'avoir réussi cette opération du premier coup, elle constituait pour moi une avant-première. La réalité était tout de même plus compliquée, je m'en aperçus par la suite.

Je pense que c'est à cette occasion que je fis connaissance des pilotes anglais que je serais susceptible de recevoir en France. Il y avait ce jour-là : Murphy, Lockhart, Mac Cairns, peut-être Verity autant que je m'en souviens. Tous garçons courageux, habiles et charmants. Nous nous retrouvâmes en des circonstances moins paisibles dans certaines balades au clair de lune dont nous reparlerons.

Une fois le stage terminé, nous allâmes visiter Cambridge qui se situait dans les environs. Notre major, qui était professeur à Oxford, nous en fit les honneurs. Je fus séduit par le cadre si reposant, constitué par l'ensemble de l'Université. Tous ces collègues au style vieillot, disparaissaient sous une couche épaisse de vigne vierge, entourés par des pelouses verdoyantes - nous étions au coeur du printemps - où serpentait une claire rivière pleine de charme, me procurèrent une joie extrême, tempérée aussitôt par de tristes évocations. Je pensais en même temps à Londres meurtri, à Coventry détruit. Or, ici, on se trouvait bien loin de la guerre, en cette saison accueillante, au milieu de ces bâtiments, symboles d'une civilisation dont je me sentais très proche, baignant dans un calme qui contrastait avec les fureurs de la réalité. Je ne sais quelles furent les impressions de mes camarades, j'avais la pudeur des miennes, mais je fus soudain rempli d'une immense mélancolie. Ce ne fut qu'un instant fugitif, il

Je n'étais presque interdit de vivre hors du présent ...

Le soir, après dîner, Jacques Robert offrit le champagne, vieille habitude chez lui, puisque dans la vie civile il en vendait. Notre major y fit particulièrement honneur. Pour ce déplacement, nous avions une auto conduite par une charmante anglaise en uniforme qui participa à nos agapes. Le lendemain nous rentrâmes à Londres

Peu à peu, je me dirigeais vers le grand départ et j'avais plus de loisirs, mon "training" étant terminé. Je voyais de moins en moins de monde et mes promenades étaient solitaires. C'était, presque à mon insu, une sorte de retraite avant l'action et je n'éprouvais nullement le besoin de fréquenter mes semblables. Je vivais avec le passé, avec le futur aussi, mais le passé l'emportait à tout coup.

Je l'ai dit, les lettres de Lucienne m'arrivaient difficilement. Cela suffisait à me donner des nouvelles sans apaiser mon chagrin. Parfois un télégramme plus laconique mais plus précis m'apprenait quelque fait important.

Mon amie supportait la séparation avec beaucoup de courage, mais à travers sa correspondance et ses câbles, je pressentais que l'existence était difficile pour elle. Elle n'avait pas de ressources et déjà, avant mon départ, son métier de manucure ne rendait plus.

Elle s'était inscrite à l'hôpital français comme aide-infirmière, puis elle décida de s'engager aux F.F.L., pensant que cette solution, qui correspondait bien à ses sentiments de Française éprise de liberté, lui permettrait, à la fois, de remplir son devoir en servant utilement et de se rapprocher de moi, dont elle ignorait les activités, puisque je n'avais pas le droit d'en parler.

Un dernier câble m'apprit qu'elle devait embarquer fin mai, puis ce fut le silence total. En réalité, elle ne partit qu'au début juillet. J'étais déjà en France et une frontière infranchissable nous séparait désormais.

Après la guerre, au retour des camps, j'appris ce qui s'était passé. Un compagnon de route dont le père était à Air France, m'en ayant fait le récit.

Ce fut l'embarquement sur l'"Avila Star", paquebot anglais; le voyage sans histoire jusqu'à Freetown, en Gold Coast, le départ de cette escale pour rejoindre directement

Angleterre; le torpillage un soir d'été. Tous les canots du paquebot furent sauvés, sauf un, le numéro 6, celui sur lequel Lucienne avait pris place. La mer était grosse et nul doute que l'embarcation chavira, entraînant avec elle son précieux chargement. Ainsi, ma pauvre amie, victime de son amour et du devoir, gît en quelque fosse de l'Atlantique, car je ne veux pas imaginer quelle fut sa fin exacte, probablement atroce précipitée à l'eau par la tempête, peut-être la proie des requins, à moins qu'elle n'ait eu la triste chance d'être rapidement noyée.

Les années ont passé. Grâce à ses photos, à ses lettres et aussi à ma mémoire, elle est toujours présente et ce soir, où j'écris ces lignes, je ne puis m'empêcher de pleurer sur elle qui fut ma compagne des années heureuses et des heures tragiques de 1939 à 1942.

J'ai bien du mal à m'arracher à ce passé si douloureux, mais je dois poursuivre puisque j'ai décidé d'écrire ce livre.

N'ayant plus rien à faire, je me reposai en attendant les ultimes consignes avant le grand saut. Enfin Paul Verdier me donna les instructions qui m'engageaient définitivement dans la voie du secret, règle d'or du service. Il m'annonça que j'étais affecté comme opérateur radio à un grand réseau de renseignement travaillant en zone occupée. Des papiers furent confectionnés avec ma véritable identité, un asile de repli prévu; une filière d'évasion devait éventuellement me conduire au Portugal où, le cas échéant, je passerais pour un Canadien du nom d'Olivier.

On m'emmena dans une usine examiner le chargement que j'allais emporter et qui se trouverait suspendu au-dessus de ma tête pendant la descente. Il était assez important, important mes affaires personnelles et une valise radio, ce qui nécessitait un parachute plus grand que celui qu'empruntait un voyageur sans bagages. On me présenta la jeune anglaise préposée à la préparation du dit parachute. Elle se nommait Peggy et avait un minois charmant. Nos amis, consciencieux à l'extrême, ne négligeaient aucun détail et cela donnait confiance à ceux qui partaient vers un destin dangereux. Je leur en suis reconnaissant.

Au moment de terminer ce chapitre, je ne veux pas oublier un événement dans lequel

Les Anglais me prouvèrent l'estime qu'ils me portaient. Ils avaient construit un émetteur-récepteur, baptisé "Eureka-Rébecca", pour permettre aux avions de trouver facilement le terrain sur lequel ils devaient se poser ou effectuer un parachutage. L'appareil, au complet, était constitué par deux émetteurs-récepteurs, dont un, placé à bord, envoyait un signal radio d'interrogation au récepteur de l'élément situé sur le terrain envisagé. Lorsque les deux postes étaient réglés sur la même fréquence, et que leurs lectures indicatives correspondaient, celui qui était au sol répondait et le pilote n'avait plus qu'à se guider sur l'émission, ce qui l'amenait à l'endroit où il devait passer ou atterrir. Bien sûr j'ai schématisé, le détail nous entraînerait trop loin.

Les Anglais m'invitèrent à une démonstration en vol et je crois qu'il était dans les intentions de leur service secret de nous en attribuer pour nos opérations aériennes si la mise au point s'avérait correcte, car ils me demandèrent de donner mon avis à la fin du vol.

Je partis donc assister à cet essai. Malheureusement, le temps fut très mauvais. Le "set" ne fonctionna pas de façon satisfaisante. Sur le moment, on ne sut pas s'il fallait incriminer le temps ou l'appareil. Pour ma part, je n'entendis plus parler de rien. Par la suite, l'Eureka-Rébecca devait faire une belle carrière.

Ainsi les semaines s'étaient ajoutées aux semaines, les derniers jours de mai approchaient à grands pas et, avec eux, disparaîtrait la lune indispensable à l'opération où je serais lâché sur la France. Dans la troisième décade du mois, je fus invité à me tenir prêt. Verdier m'emmena dîner deux fois avec lui. Dîners très sages, pendant lesquels mon mentor me donna d'ultimes conseils. Nous parlâmes aussi de choses et d'autres qui n'avaient aucun rapport avec le service. C'était une tradition, lorsqu'un agent partait de l'autre côté du channel de lui offrir quelques repas afin de provoquer en lui une détente. Personnellement, je n'étais pas contracté et c'est l'esprit serein que j'allais me lancer dans l'inconnu qui m'attendait en France; mais ce divertif était nécessaire et rendait agréables les dernières heures de loisir avant l'action.

De ce séjour londonien, je n'allais emporter que de bons souvenirs, des images reposantes. Tout avait parfaitement bien marché et je n'avais rencontré, à quelques exceptions près que des visages sympathiques. Tous les gens avec lesquels j'avais été

en contact, s'étaient efforcés de me simplifier la tâche et même de la rendre plaisante. Les Anglais, particulièrement, s'étaient montrés très compréhensifs et, à tant d'années de distance, je me plais à leur rendre un hommage sincère. Je me demande ce que nous serions devenus sans eux ? Nous leur devons une grande partie de notre liberté actuelle. Ne l'oublions pas.

Le temps passé dans le Royaume-Uni aura été une veillée et un recueillement. Veillée d'âmes fervente et grave. Recueillement sur tout ce que je laissais derrière moi. Je ne regrette pas cette vie extrêmement sérieuse que j'ai menée alors. Elle, a été, je l'ai dit, une sorte de retraite avant le combat clandestin, retraite dont je suis sorti fortifié et prêt à accomplir tout ce que l'on attendait de moi.



## Chapitre IV

## Un bond dans la nature

La liberté ne se donne pas, on  
la prend.

T.E. LAWRENCE (Les Sept Piliers  
de la Sagesse.)

Le 25 ou le 26 mai 1942 - ma mémoire est infidèle - je partis en auto avec Gentry qui me conduisit dans une maison située aux alentours du terrain où aurait lieu l'envol. Le départ était prévu pour le soir même, mais le temps mauvais dans la région où je devais être lâché, me contraignit à rester au sol. J'attendis un ou deux jours que les conditions soient meilleures. Enfin le 27 au soir, Gentry revint de Londres et me dit que la météo était favorable. J'étais content. Attendre est toujours une épreuve et j'avais trop désiré cette aventure pour ne pas ressentir une certaine impatience intérieure.

Après un dîner d'adieu dans le confortable home qui m'avait si bien accueilli, nous nous mîmes en route pour le terrain. Esther, notre chauffeur nous y mena avec sa maîtrise habituelle. C'était une grande fille brune, assez sculpturale, au visage énergique mais d'un charme certain et dont les beaux yeux n'étaient pas la moindre élément. Elle aura été ma dernière vision féminine de l'Angleterre, agréable vision s'il en fut...

Dès l'arrivée à l'aérodrome, je m'habillai ou plutôt on m'habilla : combinaison, pièces de caoutchouc mousse anti-choc, casque, pelle, couteau, vivres de secours, etc., mes poches étaient pleines, tout était prévu, les Anglais n'avaient rien oublié. Ils sont des gens étonnants et, à travers toutes les circonstances, ils restent, en dépit de leurs défauts, ce peuple extraordinaire que j'ai eu le privilège de fréquenter en ces tragiques années et d'apprécier. Pour couronner le tout, on m'offrit, selon la coutume, une pilule de cyanure, précaution pour le cas d'un coup dur. On était libre de l'accepter ou de la refuser. Je la refusai, je n'en envisageais pas l'emploi.

Cette séance d'habillage se fit dans une ambiance fort agréable. Deux compagnons de voyage, dont j'ignorais tout, se travestirent comme moi.

Une fois prêts, la nuit n'étant pas encore tombée, c'est dans un crépuscule très clair que nous nous rendâmes sur la piste de départ. Un bombardier nous attendait, ses moteurs en route. Quelques mots furent échangés : " Good bye Esther, good bye Henry ! ", " Good bye Corot ". Je montai dans l'avion et m'acheminai dans un fouillis de colis jusque vers l'avant de la cabine. Un des hommes de l'équipage m'indiqua une place à tribord et accrocha mon parachute. Je m'allongeai bien sagement, mes compagnons s'arrangeant de leur côté.

Les moteurs se mirent à tourner plus vite et bientôt nous glissâmes une ultime fois sur la terre anglaise. Décollage impeccable. Il devait être 22 heures trente environ. Le départ pour mon nouveau destin était chose accomplie, une page tournée. J'étais calme, étrangement calme, le rythme de mon coeur n'avait pas changé; j'étais prêt à l'action.

Le temps passait, je ne voyais rien à l'extérieur, les hublots étant peints. Le vol monotone me semblait long. Mon voisin immédiat m'annonçait je ne sais quoi, on dit des prières! Pourquoi pas ? Quant à moi, je ne pensais à rien. J'avais l'esprit particulièrement tranquille, plutôt vide. Je ne réfléchissais même pas à ce que j'allais faire, à ce qui m'attendait : c'était une sorte de rêve involontaire. Je n'avais pas désiré cette torpeur, elle s'était emparée de moi. Je crois qu'au moment de réaliser ces actes de grande importance, ou bien lorsque l'on prend des décisions capitales, on doit éprouver cette espèce de détachement total où l'on a l'impression d'être spectateur et non acteur.

Un remue-ménage se fit soudain dans la carlingue. Un homme vint vers moi et se fit comprendre qu'il était temps de se préparer. La trappe de parachutage fut ouverte, je m'approchai de l'orifice et je m'assis au bord, les jambes légèrement repliées, le regard fixé sur les lampes qui allaient commander la chute. Sur l'autre côté du trou, était placé le colis que j'emportais, qui se trouverait suspendu dans l'espace entre le parachute et moi: il débordait fortement vers le milieu et cela me laissait peu de place pour passer.

toutes mes facultés étaient tendues vers ces lumières qui, pour moi, symbolisaient, d'une certaine façon, l'aventure. Lampe rouge, lampe verte, je n'eus pas le temps de réfléchir devant la rapidité avec laquelle les deux lueurs apparurent presque simultanément. Je ne pus que glisser le long de l'entonnoir, car je n'avais pas oublié qu'une seconde d'hésitation pouvait entraîner une très grosse erreur dans le point d'impact. Automatiquement, mes mains avaient légèrement repoussé la bordure de l'orifice et je me retrouvai dans le vide, mes bras collés le long du corps. Un réflexe naturel dû à une sensation de bien-être, me fit lever la tête, mon parachute déployait sa vaste corolle. Elle me dominait de toute sa surface, mais je l'entraînais avec mon chargement.

Je descendais calmement dans une belle nuit de mai, accompagné par une lune aveuglante qui éclairait les alentours comme un soleil éclatant. Lune, tu nous étais une aide précieuse et pourtant tu pouvais aussi bien nous trahir ... J'avais saisi les suspentes et regardais la terre où j'apercevais les lumières du balisage. Tout marchait bien, vent nul, je ne dérivais pas. Je distinguais nettement des prés et des bois, puis cela monta brusquement vers moi ... J'éprouvais à nouveau cette sensation de me mouvoir à la fois très lentement et de voir tout ce qui était au-dessous venir à moi avec une rapidité surprenante. A ce moment-là, on pense : "il faut que je me reçoive bien". On essaie de parfaire sa position et ... boum ! on est par terre. Donc le sol approchait sans rémission. Je vis une clôture en fil de fer, je la poussai avec un pied pour ne pas tomber dessus et je me trouvai sur le plancher des vaches - c'était les mots qui courvaient, nous allons le voir - sans prise de contact brutal. Tout mon fourmillement était de l'autre côté de la barrière et cela m'évitait une course inutile après mon parachute qui s'éteignit doucement. Je ne pouvais pas faire un meilleur atterrissage.

Je ne fis en moi-même aucune réflexion, je n'en avais pas le temps, mais tout me parut simple et merveilleux : cela s'était si bien passé !

Un garçon vint vers moi, il se présenta brièvement : "Bob, chef de l'opération". Je crois que nous échangeâmes un signe de reconnaissance, puis il m'expliqua succinctement que, pensant l'opération remise au mois suivant, il avait renvoyé ses équipiers qui attendaient depuis huit jours et qu'il fallait que je l'aide. Il me quitta pour aller surveiller l'apparition des autres parachutes. Je me débarrassai de

harnais et de ma combinaison. Je me sentis tout léger. Je pliai le tout au plus petit format possible.

Bob m'appela. L'avion tournait au-dessus de nous avec un bruit à réveiller toute la province. Je trouvais qu'il manquait de discrétion. Il ne se décidait pas à nous envoyer son contenu. Il repassa encore une fois dans un fracas étourdissant et, dans la nuit claire, nous vîmes soudain des points blancs s'épanouir, des fleurs immenses tombaient vers nous parmi les constellations : nos amis descendaient.

Je ne sais si le vent s'était levé ou si le lâcher avait été défectueux, mais les parachutes et leurs fardeaux s'en allèrent au diable. Je piquai une course à travers les champs, enjambant des barrières de fil de fer plus ou moins barbelés et je me trouvai au milieu d'un troupeau de vaches qui se mirent à meugler en me chargeant vigoureusement. Je n'étais pas très fier, car j'avais distingué une ferme voisine et j'avais peur que ce bruit infernal, mugissements et galopades n'éveillât ses occupants. Et puis, pour tout dire, je n'aime pas les vaches ... Cette aversion remonte à mon enfance, mais ceci est une autre histoire.

Après plusieurs minutes de cross-country en terrain accidenté, il me sembla entendre des gémissements. Je me dirigeai vers le point d'où ils me paraissaient parvenir, avec la crainte de trouver mes camarades blessés. Je les découvris enfin, emberlificotés dans leurs harnais et l'un d'eux, un jeune radio, avait un pied légèrement foulé. Je les aidai à sortir de là. Nous battîmes le rappel des colis et pliâmes les parachutes avec Bob qui nous avait rejoints.

Le matériel devait être transporté à l'asile. Notre guide nous expliqua qu'il était à trois kilomètres de là et que nous n'avions pas une minute à perdre. Le temps avait passé depuis mon arrivée. Fin mai, les nuits sont courtes et les paysans sont nocturnes. Nous étions cinq en tout avec le cousin de Bob, propriétaire de l'asile, qui nous prêta son concours. Le chargement était important. Deux aller et retour s'avéraient nécessaires. Le plus âgé de mes compagnons, dont le pseudo était, "Kec", blessé de l'autre guerre, ne put soutenir ni le train, ni le poids de la charge et il se cacha dans un fourré où nous devions le prendre une fois la tâche terminée. Quant à son radio, "Kec W", il ne nous rendit pas grand service avec son pied endommagé.

Notre trajet passait à travers bois et la marche était dure sur le terrain détrempé par les pluies récentes. Avec nos lourds paquets, nous avançons difficilement.

au deuxième voyage, nous vîmes avec angoisse, poindre le jour. Il restait encore à enterrer les parachutes, les combinaisons, les emballages. Nous n'avions matériellement pas le temps de creuser des trous et nous cachâmes le tout dans une espèce de mare. Il restait également un "container" plein d'explosifs que nous aurions dû camoufler provisoirement jusqu'à ce que les destinataires viennent le chercher. Là, aussi, plus question de l'enterrer. Nous sortîmes les "cellules" d'explosifs de leur enveloppe et les dissimulâmes dans des taillis épais. Quant au "container" vide, nous le balançâmes dans un fossé assez profond, situé en plein bois. Tout cela n'était pas orthodoxe, mais il fallait faire vite, nous n'avions pas le choix. La vie s'éveillait aux environs et nous devions regagner rapidement l'asile.

Pendant le retour nous devions reprendre "Mec", mais il n'y avait plus personne à l'endroit où nous l'avions laissé ! Nous fûmes inquiets. Après une recherche assez longue, nous le découvrîmes caché dans un fourré; il avait craint d'être vu et il avait changé de place. Tout était bien mais nous avions tout de même eu chaud!

Après toutes ces émotions, nous arrivâmes de nouveau à l'asile. J'étais un peu fatigué et, ainsi que mes amis, dans une situation lamentable, les chaussures transpercées par l'humidité de la boue et les bas de pantalon réduits à l'état de chiffons farfelus. Nous nous lavâmes avec plaisir. Ce fut un premier délassement. Je changeai de costume et de souliers. Ensuite nous avalâmes un substantiel casse-croûte qui acheva de nous remettre d'aplomb.

Nous inspectâmes les colis, Bob et moi et il décida d'emporter une valise qui devait appartenir à Brossolette, alors en France, et une autre contenant un poste radio. Je lui fis observer qu'à Londres on m'avait formellement interdit de rallier Paris avec un bagage compromettant. Il me répondit : "Ne t'occupe pas de cela, j'ai l'habitude." Je m'inclinai, c'était lui le chef de l'opération.

Il nous donna des instructions pour le retour. Au petit village où nous étions, nous devions gagner la gare la plus proche en utilisant le car régional dans lequel nous monterions séparément. Puis à cette gare nous attendrions l'heure du train pour Paris dans un bistrot quelconque des alentours et nous voyagerions isolément.

Le car ne passant pas tout de suite, je m'installai dans la salle du café que tenaient les cousins de Bob et qui servait d'arrêt aux cars. Je passai inaperçu, mon

habillement me le permettait : vêtements ordinaires, vieux manteau de cuir (celui de mes vols d'autrefois), béret basque, je n'avais vraiment pas l'air de débarquer de l'Angleterre !

D'un air indifférent j'observais les clients et j'écoutais les conversations. Une voix me retint mon attention. Un des consommateurs disait à son vis-à-vis :

- " As-tu entendu l'avion cette nuit ? Il a fait un vacarme épouvantable, il devait raser les toits ! Il est passé au moins dix fois ! "

Je ne bougeais pas mais je n'en pensais pas moins.

Je n'étais nullement familiarisé avec ma nouvelle position et, au fond, j'étaisabasourdi d'être là, au milieu de tous ces gens qui parlaient français. Je n'avais pas encore vu d'allemand et je ne me rendais pas compte que j'étais dans un pays occupé : l'Occident ! Mon état de Français tombé du ciel, étranger et hors-la-loi, parmi ses propres compatriotes, me donnait une sensation bizarre : celle d'être dans un monde inconnu, semé d'embûches, perdu dans une hostilité générale. En ce premier matin sur la terre française, je réalisais mal ce que je faisais là. Pendant quelques jours, j'allais ainsi vivre dans une sorte de brouillard. Cela d'ailleurs n'était sensible que pour moi et nullement visible de l'extérieur.

Le car arriva. Nanti de ma valise, j'y montai. Le trajet n'était pas très long et se passa sans encombre. Nous arrivâmes à la gare et, toujours séparément, nous prîmes notre billet et nous nous installâmes, chacun de notre côté dans des estaminets voisins. Je subis une attente qui n'en finissait plus, une heure et peut-être davantage à me soifondre en ingurgitant un affreux breuvage, mon premier "ersatz", accompagné d'un alcool douteux.

Après de cette pause forcée, je me dirigeai vers la gare et je rencontrai mon premier allemand. L'homme en vert, était gras et bedonnant, un réserviste certainement. Le choc fut presque nul. Ce soldat, sans armes, semblait plutôt un paisible employé qu'un militaire.

Dans le hall bob qui faisait les cent pas me croisa plusieurs fois, puis il entama la conversation à voix basse :

- " On ne risque rien -dit-il - tout est calme."

Le train tant désiré apparut enfin. Nous montâmes dans le même compartiment, Bob et moi. Nous étions en seconde classe et nous dûmes, ayant pris des troisièmes, payer un supplément. Voyage sans incident qui paraissait se dérouler dans un rêve. Toujours ce grouillard qui m'environnait et semblait déformer la réalité.

Vers midi nous atteignîmes Paris et la gare du Nord. Bob prit la valise de Brossolet et probablement celle qui contenait le poste radio. Je dus prendre la mienne, mais tout cela est très incertain car, en dépit des événements que je vais raconter, je ne retrouvai plus tard avec un poste. Mais ce détail m'échappe complètement, qu'il en soit, Bob me devança un peu à la descente du train. À la hauteur du portillon, un civil, apparemment un ambulancier de la douane, lui demanda ce que contenaient ses bagages. Notre ami entama une discussion, un jeune homme inconnu essaya d'intervenir, j'assistais muet au débat tout en avançant. Soudain le gabelou le pria de le suivre et je me retrouvai seul. Tout cela s'était passé très rapidement. J'étais quelque peu éberlué de cet isolement et je poursuivis mon chemin machinalement, indifférent en apparence. Un garçon s'approcha de moi, le même qui tout à l'heure avait essayé d'aider Bob, mais je n'avais pas bien vu son visage et je ne le reconnus pas. J'étais près de la sortie et il m'interpella discrètement :

- " Vous étiez avec le blond qui vient de se faire arrêter ? "

Réfléchissant, je fis l'ignorant et lui répondis en continuant mon chemin :

- " Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. "

J'étais un peu désespéré, sans idée bien arrêtée. Afin de voir venir, j'allai m'asseoir à la terrasse d'un café, situé juste en face de la gare, et je regardai droit devant moi, dans la vague, en buvant un liquide quelconque. J'essayais de mettre de l'ordre dans ma tête et j'envisageai de me diriger vers mon asile de repli. Quelques instants passèrent et, tout d'un coup, l'inconnu qui m'avait questionné s'était approché de ma table sans que j'y prenne garde et il me fit signe discrètement de venir. Instinctivement, sans savoir pourquoi, je le suivis cette fois. On ne peut même pas dire que je tentais ma chance, j'avais confiance. Bien m'en prit. Il s'agissait du frère de Bob. Il se nommait Pierre, dit "Boulot". Marchant à mes côtés, il me dit : " Cet après-midi, nous irons retrouver des amis. " Puis il m'emmena déjeuner dans un petit restaurant de la rue Saint-Lazare où le cuisinier, Raphaël Touret, était un des nôtres.



Colonel Gilbert RENAULT-DECKER  
*dit ROULIER, dit REMY*



... mêmes ensuite pour notre rendez-vous en empruntant le métro.

... Une foule dense, des uniformes verts, une ambiance indéfinissable pour  
 ... qui était absent depuis des années et qui venait de débarquer de Londres ...  
 ... avait aussi l'étoile jaune sur certaines poitrines ... Je commençais à voir les  
 ... sous un autre angle. Encore tout imprégné des conseils que l'on m'avait donnés,  
 ... certains gêné au milieu de cette masse hétéroclite, près des boches qui ignoraient...  
 ... heureusement, j'étais certain de ne pas trahir mes impressions. Cela se passait en  
 ... et je restai silencieux, près de mon guide.

... nous descendîmes à la station "Rue de la Pompe" et aussitôt Pierre me présenta à  
 deux messieurs qui nous attendaient un peu plus loin. Il raconta ce qui était arrivé  
 à son frère. L'un de nos interlocuteurs était Gilbert Renault, dit "Rémy" et qui s'ap-  
 pe-ait "Morin" à l'époque, à moins que ce ne fut d'un autre nom. L'autre était Max  
 Petit, dit "Perrault", son principal adjoint. Rémy ne fut pas content d'apprendre  
 l'imprudence de Bob au sujet de la valise et il dit à Boulot ce qu'il pensait de la  
 conduite de son frère. Sa colère passée, il me questionna sur mon voyage, mes antécé-  
 dents, ma profession. C'était un homme de mon âge, au front aussi dégarni que le mien,  
 ses yeux bleus exprimant tous les sentiments avec une grande intensité, la parole  
 facile. Perrault était un grand garçon, un peu dégingandé, l'air intelligent et très  
 sympathique. Mes nouveaux chefs me plurent d'emblée et, en mon for intérieur, j'estimai  
 aussitôt que je ferai bon ménage avec eux.

... j'étais fatigué, rompu et je le dis à Rémy qui m'envoya me reposer dans un petit  
 hôtel, aujourd'hui disparu, l'hôtel de Noyan, qui se trouvait à l'angle de la rue de  
 nos et de la place du même nom. Une chambre m'y avait été retenue. En me quittant,  
 ils donna rendez-vous pour le soir à la Porte d'Auteuil.

... je le retrouvai à l'heure prévue. Il était accompagné de plusieurs garçons. Il y  
 avait là, Maurice Rossi, Wackherr, dit "Bouboule", Boulot et peut-être d'autres dont je  
 ne me souviens plus. J'appris que Bob qui s'était sauvé le matin, était quand même  
 venu au rendez-vous qu'il avait fixé à "Mec" en ce même endroit, mais il avait dû être  
 rattrapé et s'était fait arrêter à nouveau, par la Gestapo cette fois. "Mec" ponctuel,  
 avait été pris également et s'était immédiatement donné la mort en avalant la capsule  
 de cyanure qu'il avait sur lui. Bob devait mourir des suites des tortures subies en 1943,

pour le déjeuner du lendemain.

Je me retrouvais seul dans la grande ville que je connaissais si bien et qui me paraissait cependant étrangère. Je l'avais laissée au début de 1939, alors que mes compatriotes, encore dans la fausse euphorie de Munich, fermaient les yeux pour ne pas voir le danger qui s'avavançait à l'Est. ... cette époque-là, malgré la précarité de la situation, la crise économique, l'instabilité gouvernementale, Paris était vivant et en effervescence, la vie y était brillante. Aujourd'hui je retrouvais une cité morne, avec un triste visage, celui d'une ville occupée. Il me fallait apprendre à y tenir ma place comme si je ne l'avais jamais quittée; pour cela il était essentiel de me mettre au courant des règlements en vigueur et d'étudier toutes les possibilités offertes par la capitale pour l'accomplissement de ma mission dans les meilleures conditions. Mais je craignais de faire un faux pas et je préférai m'en remettre à mes nouveaux camarades du soin de m'instruire rapidement et efficacement.

Comme convenu, je déjeunai le 30 avec Rémy dans un restaurant situé vers la rue d'Angoulême. Il m'esquissa, une autre fois, les grandes lignes de ce qu'allait être ma tâche, m'indiquant qu'il me mettrait en contact avec les asiles où j'aurais à émettre et recevoir les messages codés. C'est ce jour-là qu'eut lieu un fait que je tiens à mentionner.

Pour cause de mon arrivée, j'avais dû abandonner mes chaussures au café où nous nous étions reposés, car - je l'ai dit - la boue des bois les avait mises dans un tel état qu'elles étaient inutilisables dans l'immédiat. J'en avais une paire de rechange qui, très étroites, me blessèrent après quelques randonnées dans les rues. Ne pouvant continuer à marcher, je demandai à Rémy s'il n'en avait pas à me prêter. Il me promit de me faire porter par son agent de liaison, "Nimi". Je rencontrai ce dernier l'après-midi et je ne me doutais pas, en faisant sa connaissance, que le soir même, il serait arrêté. Quant aux chaussures, elles furent les bienvenues, elles m'allèrent parfaitement.

Le premier juin me trouvant seul et un peu désespéré par cette ambiance si nouvelle pour moi, je décidai de demander à ma cousine Anne, si elle accepterait de travailler avec moi. Je savais que je pouvais lui faire confiance et que même si elle n'était pas d'accord, ce qui m'eut étonné, elle ne soufflerait mot à quiconque. Je lui envoyai donc

quelques lignes et lui donnai rendez-vous pour le 3 juin à dix-huit heures, au café "Tout va bien" du Boul'Mich., où je la rencontrais quelques fois avant la guerre.

Toujours exacte, elle arriva peu après moi. Nous nous parlâmes comme si nous étions quittés de la veille et, en remontant le boulevard, je lui indiquai succinctement les raisons de ma présence à Paris. Je ne lui cachai pas qu'elle me serait très utile, ayant besoin d'un agent de liaison sûr. Sans faire de phrases, elle accepta avec enthousiasme et me proposa de m'héberger en attendant que je trouve un logis indépendant. Je lui répondis que je profiterai certainement de son offre. Nous dînâmes ensemble et elle me donna quelques tuyaux sur l'existence quotidienne, une espèce de liste orale des choses à faire et de celles à ne pas faire. Puis nous nous quittâmes après avoir mis au point un moyen de nous revoir facilement et sans danger. Je la baptisai du pseudo de "Renée".

Ma cousine en avait profité pour me donner des nouvelles des miens. Ma mère était à Paris et habitait toujours près de la Porte de la Plaine. Mon frère s'était, lui aussi, engagé dans la Résistance dès octobre 1940, sous les ordres de Ripoché, chef de "Ceux de la Libération". En mars 1942, il avait été arrêté et se trouvait à la Santé. Evidemment, il n'était pas question de s'occuper de lui. Quoiqu'il m'en coûtât, je ne pouvais donner signe de vie à personne; ma cousine était une exception. Ma mère ignora donc ma présence dans la capitale. Pour ajouter à la sécurité, je lui fis passer, par l'intermédiaire de "Coco", un agent du Réseau, deux ou trois messages lui disant que j'étais au Canada, que je lui donnais de mes nouvelles par des voies détournées et que j'espérais qu'elle les recevrait. De cette manière, je lui indiquais que, moi aussi, j'étais du côté des Alliés. C'était un peu tiré par les cheveux, mais elle le crut. Elle ne devait apprendre son arrestation et ma déportation qu'en février 1945, par une assistante sociale d'air France.

Le lendemain de mon entrevue avec Renée, Rémy me donna l'ordre d'aller visiter un terrain pour voir si on ne pourrait pas monter une opération de Lysander. Il me mit en contact avec "Rousseau", de son vrai nom, J.-J. Guérin et me donna un bulletin de consigne pour prendre à Meaux une bicyclette déjà enregistrée. Je n'osai pas lui dire que je ne savais pas monter en vélo! La chose était tellement incroyable qu'elle

me semblait une tare et cela en fut une dans la clandestinité.. En moi-même je pensais qu'avec un peu de chance, j'arriverai peut-être à pédaler quelques kilomètres.

Le 5 juin, je retrouvai Rousseau à la gare de l'Est. Nous descendîmes à Meaux et, trois fois munis de nos machines, je lui avouai que je ne savais pas me servir de ces engins-là. Il n'en crut pas ses oreilles. Je lui dis qu'à la sortie de Meaux, je tenterais de me tenir en équilibre sur mes deux roues. Il acquiesça et nous traversâmes la ville en poussant nos vélos. Arriva la campagne, je fis un essai. Je me hissai sur la selle, Rousseau me tint un peu, je fis quelques mètres. Patatras ! Je me retrouvai par terre ! La scène se renouvela dix fois, vingt fois et je commençais à avoir le physique endommagé. Finalement, tant bien que mal, plutôt mal que bien, nous arrivâmes à la propriété où se situait le terrain. Nous parcourûmes le parc très beau, dessiné autour de la maison, elle-même de belle allure. L'emplacement ne répondait pas aux normes que l'on m'avait indiquées en Angleterre et les dimensions se révélaient trop justes; il y avait trop d'arbres, la surface était loin d'être plane. Il pourrait par contre servir à un parachutage.

La visite terminée, nous nous séparâmes. Rousseau rejoignit Meaux, m'ayant indiqué une petite gare où il me serait possible de me rendre à pied et de là regagner Paris. Je voilà à nouveau flanqué de ma maudite bicyclette, sur le chemin du retour. A un moment donné, la route descendant, je m'enhardis et remontai en selle. Hélas ! Trois fois hélas ! J'aurais mieux fait de rester à pied. La descente s'accélérait et, sur une belle ligne droite, j'aperçus au bout un passage à niveau fermé ! Par surcroît de malheur, je n'avais pas de freins ! En un instant, je réalisai que j'allais me casser la figure sur la barrière et je n'hésitai pas; voyant un fossé confortable sur le bord du chemin, je donnai un coup de guidon à droite et plouf ! je me retrouvai les quatre fers en l'air, empêtré dans ma machine. Je me relevai. Mon épaule droite avait porté sur quelque chose de dur et me faisait mal, mais je n'avais pas le temps de m'attendrir sur moi-même, je remis un peu d'ordre dans ma toilette et je repartis vers la gare avec mon vélo aux roues plus ou moins voilées. J'enregistrai mon instrument de torture et je ne voulus plus en entendre parler. J'arrivai le soir à Paris, le visage un peu marqué et surtout le corps endolori. J'allai me coucher immédiatement sans dîner.

... dans mon éducation allait bien me gêner par la suite et me condamner à parcourir un nombre incalculable de kilomètres à pied. Heureusement j'étais bon marcheur. Je me souviens notamment d'une randonnée où m'étant rendu dans un asile sans rencontrer n'y ayant trouvé personne, j'avais dû faire 20 kilomètres au pas accéléré pour rattraper le dernier train en partance pour la capitale.

... lorsque, avec mon air marri et mes écorchures, je retrouvai Rémy, il me demanda ce qui s'était passé. Je lui contai la chose et il partit d'un formidable éclat de rire. Il avait depuis qu'il y avait longtemps que cela ne lui était pas arrivé et qu'au milieu des catastrophes qui l'environnaient, cela lui avait fait du bien.

J'ai parlé de catastrophes. Effectivement, les choses allaient mal pour le Réseau. Depuis mon entrée dans la ronde, une cascade d'arrestations s'était abattue ou allait s'abattre sur la C.N.D., sigle de notre organisation qui s'appelait "Confrérie Notre-Dame". Rémy est très pieux, je dirai même que, par certains côtés, c'est un mystique et il avait tenu à placer son réseau sous la protection de Notre-Dame-des-Victoires et il allait parfois prier. Donc, disais-je, les arrestations venaient en chaîne. Le 10 mai, c'était son jeune agent de liaison, Mimi, qui était arrêté. Le même jour, à Paris, chez lequel j'avais déjeuné le 29, était également pris à son restaurant par la Gestapo. Le 10 juin, ce fut le tour de Champion avec sa femme, puis le 12, les deux enfants de Rémy, Aïsaïe et Isabelle. Et beaucoup d'autres que je ne connaissais pas à cette époque-là, comme Madeleine Laurent et sa soeur, Michelle Faq, dont le mari, Jacques, dit "Bavreau", avait été arrêté le 15 mai précédent, ainsi que François Faure, surnommé "Faq", rencontré à Londres.

... se passait-il donc ? Mon chef me l'expliqua avant son départ. Un de ses agents de liaison, Pierre Cartaud, dit "Capri", avait été arrêté vers la fin de mai et il avait immédiatement donné tout ce qu'il avait pu donner; individu sans vergogne, conduisant les policiers là où ils le désiraient, n'hésitant pas à combler les lacunes de leurs interrogatoires. J'étais inconnu de lui et c'est probablement à cette circonstance que je dus échapper à l'hécatombe. Tout d'un coup, je restai l'unique radio du Réseau.

Je fus peu atteint sentimentalement par ces arrestations. Je débutais, je ne connaissais personne et ces gens dont on s'emparaît, je ne les avais jamais vus ou je n'avais fait que les entrevoir quelques instants. Je n'étais pas insensible car j'étais conscient que nos camarades allaient vivre des heures pénibles; mais j'avais beaucoup

cette éventualité et je m'étais toujours dit que ça faisait partie du jeu que  
 lors, tout en plaignant nos amis malchanceux, j'étais surtout préoccupé  
 au travail qui m'attendait. Je crois que cette façon de ressentir les évène-  
 ments normale pour moi. Je m'étais lancé dans cette aventure avec trop de fougue  
 dès le début par des considérations telles qu'en engendraient ces faits,  
 seraient-ils.

compréhensif autrement. D'abord, il était le chef, le responsable. Et puis, d'un  
 côté, il était atteint dans ses affections par l'arrestation de ses soeurs, de l'autre,  
 ses sentiments pour ses agents qui étaient devenus un peu de sa famille. Il sentait  
 sa femme et ses enfants en danger. Londres, d'ailleurs, l'estimait brûlé et voulait  
 qu'il rallie l'Angleterre avec les siens pour se faire oublier pendant une certaine  
 période. après on verrait.

En dépit de l'importance du drame, l'ennemi n'avait pas démantelé le Réseau, mais  
 avait coupé certaines liaisons et la prudence s'imposait. Heureusement le service  
 d'opérations maritimes, dirigé par "Alex", dont nous reparlerons, était intact et il  
 avait décidé que Rémy partirait par bateau.

Le 11 juin, je le rencontrai à la station "vavin", après une longue attente où  
 j'eus les premières angoisses des rendez-vous clandestins, parfois manqués ...  
 Après avoir contemplé la statue de Balzac sous tous ses angles, je commençais à déses-  
 pérer et je sentais l'inquiétude s'emparer de moi, lorsque je le vis déboucher du métro.  
 Il me dit alors en peu de mots ce qu'il y avait à faire. Ferrault assurerait l'intérim  
 de chef de réseau et l'organisation se mettrait en sommeil. On se contenterait de con-  
 tacts minima avec les responsables des principales agences. Quant à moi, j'irais dès  
 le lendemain effectuer une liaison radio afin de prendre date auprès des Anglais au  
 sujet de l'opération maritime à monter.

Le même soir, nous nous retrouvâmes pour dîner place de Rennes et il me présenta  
 deux agents, Lavocat et Mariette, ainsi qu'à une jeune femme, baptisée "Marc". Elle  
 avait hébergé Rémy chez ses parents à Nantes et lui avait servi d'agent de liaison.  
 Le repas eut lieu dans un restaurant, aujourd'hui disparu, le "Schubert", qui se trou-  
 vait boulevard Montparnasse. Notre patron, sous ses airs autoritaires, était très sen-  
 sible et il avait été très fortement touché par les désastres qui s'étaient accumulés

Il avait besoin d'une diversion et il la chercha dans cette soirée, dans  
 d'une certaine classe où des musiciens nous firent entendre des musiques  
 et espagnoles. Il composa le menu avec soin et choisit les vins en connaisseur.  
 Pour changer les idées, il voulait aussi que nous soyons gais. Je ne me sentais  
 pas. J'étais trop frais emoulu de mon école londonienne pour apprécier ce  
 semblait une imprudence. Les conseils que l'on m'avait prodigués là-bas réson-  
 nent encore à mes oreilles et, en mon for intérieur, j'étais inquiet. Je finirais  
 par m'habituer... Je ne fis pas part de mes impressions à mon chef. Pourquoi mettre  
 une fausse note sans raison apparente, mes compagnons semblant apprécier l'instant :  
 j'avais aussi un certain sens de la discipline et je me considérais un peu en service  
 commandé. Nous nous séparâmes avant le couvre-feu, ayant décidé de nous retrouver le  
 lendemain matin à la gare Saint-Lazare où René me donnerait le message à transmettre.

À l'heure dite, pas de patron ! Il ne me restait plus longtemps pour attraper  
 le train, lorsque je le vis arriver en courant. Il s'était trompé de point de rendez-  
 vous. Il me remit son message et je partis en compagnie d'un agent du Réseau, surnommé  
 "le cocher" qui m'emmena dans une fermette, située près de Bréval, à 20 kilomètres de  
 Chartres. Il me fit passer par des chemins de traverse qu'il connaissait bien, son père  
 habitant le pays et nous arrivâmes sans difficulté chez "Madame Mège", propriétaire  
 de l'asile, qui nous reçut avec le sourire, d'une manière on ne peut plus charmante.

Notre amie ayant un poste chez elle, je n'en avais pas apporté. Lorsqu'elle me  
 montra l'appareil, caché dans une grange, je me trouvai en présence d'un gros engin  
 que je n'avais jamais vu et dont les Anglais ne m'avaient jamais parlé. Il ne comportait  
 évidemment aucune indication et j'en ignorais totalement le maniement. Après quelques  
 tâtonnements, je réussis à le mettre en route et à l'accorder, mais en dépit de tous  
 mes appels, je ne parvins pas à entrer en contact avec l'Angleterre. J'ai pensé depuis  
 que la fréquence employée ne correspondait pas à celle qui était en service de l'autre  
 côté du channel et que tous les radios ayant été arrêtés, il n'y avait aucun moyen de  
 vérification, la dite fréquence n'étant pas inscrite sur le quartz.

Très mortifié par mon échec, je pris le chemin du retour avec mon compagnon. Je  
 n'étais pas content de moi et j'enrageais intérieurement de n'avoir pas réussi ma pre-  
 mière liaison. Et pourtant je devais connaître bien d'autres ennuis du même genre. Le  
 trafic Paris-Londres et retour n'était pas garanti sur facture, il subissait tous les

Un directeur est habitué à rencontrer dans son métier. Mais je me demandais ce que Rémy allait dire. Et je pensais à l'histoire de la bicyclette. Tout ça ne faisait pas sérieux !

Je revins à l'hôtel dès mon arrivée pour chercher la réponse. Lorsque je lui annonçais mes tentatives, son visage s'assombrit, cependant il ne perdit pas son sang-froid. Ses quelques réprimandons. Son cerveau, toujours en éveil et travaillant vite, était parvenu à une solution de rechange. Au bout d'un moment, il me dit : "Et bien nous allons partir pour la Bretagne, là-bas nous ferons l'impossible pour assurer "Marie-Cécile" (c'était le nom de l'opération maritime qui devait l'emmener avec les siens). Je vous donne rendez-vous demain matin à Hennebont."

Le soir-là, très tard, je pris le même train que Rémy, mais je ne m'installai pas dans son compartiment. La valise où se trouvait le poste fut mise aux bagages. Voyage sans histoire. Nous descendîmes à Hennebont. Un homme nous attendait, la figure ouverte et énergique, le regard perçant, c'était Alex. Je dirai plus loin ce que j'ai à dire de lui, car un tel homme on ne peut se contenter de l'évoquer en quelques lignes.

Il nous conduisit en auto à Baud. Hélas ! Le train qui venait de repartir emmenait notre valise radio que les employés avaient oublié de descendre ! Grosse émotion. Dès notre arrivée à Baud, Alex repartit à la gare afin de tenter la récupération du précieux colis. Il téléphona à Lorient et, chance insigne, nous rentrâmes à temps en possession de notre poste.

Je m'installai dans une des chambres de l'hôtel de Baud au deuxième étage. Des soldats allemands installaient une ligne téléphonique sur la maison. Je n'en eus cure. Au contraire, cela me parut un gage de sécurité. A l'heure du repas, j'entamai le dialogue avec l'Angleterre qui me répondit aussitôt. Enfin mon premier contact était assuré, j'étais le plus heureux des hommes. Je passai le message relatif au départ de Rémy, je donnai un rendez-vous pour l'après-midi et je descendis à la salle à manger où mon chef et toute sa famille étaient réunis. Un clin d'oeil au patron et j'attaquai les hors d'œuvre comme si de rien n'était, mais nous nous étions compris.

L'après-midi, nous allâmes tous en chœur chez Madame Le Crom, mère de notre agent "Yvonnek". Sur le chemin qui nous séparait de sa villa, nous rencontrâmes les



... téléphone. J'avais mon poste enveloppé dans un journal. Rémy offrit aux  
 ... les cigarettes qu'ils acceptèrent et leur donna du feu. Il était radieux, il  
 ... que la chance tournait. Arrivés chez notre amie, je m'installai dans son salon  
 ... mis en communication avec Londres. J'en reçus quelques messages. Nous nous  
 ... immédiatement au déchiffrement. Le tout effectué le plus discrètement possible,  
 ... notre hôtesse avait des locataires plutôt vichyssois.

... était bon. Les Anglais donnaient leur accord, l'opération était déclenchée,  
 ... le monde respirait. Le soir, dîner sur place. Après, Rémy se mit au piano et il  
 ... interpréta quelques danses de Granados. dommage qu'il manquât de pratique, car il  
 ... avec un certain talent. La musique nous fit passer une heure délicieuse qui nous  
 ... transporta en dehors du temps : plus de guerre, les gens qui étaient là se connaissaient  
 ... depuis toujours, on franchissait des années, soit en avant, soit en arrière; qu'importe  
 ... d'ailleurs, la détente était parfaite. Je n'avais pas, comme au "Schubert", le  
 ... sentiment de l'insécurité. Des instants comme celui-ci, glanés à droite et à gauche,  
 ... cours des heures de la clandestinité, suffiraient parfois à nous relaxer.

... ecile, seconde fille de Rémy, remarqua malicieusement et à haute voix, que les  
 ... colliers que je portais ressemblaient rudement à une paire que possédait son père. Bien  
 ... puisqu'il me les avait prêtés ! Je rougis de confusion et tout le monde de rire.  
 ... nous en fallait pas beaucoup. Puis nous regagnâmes notre hôtel.

... nous passâmes deux jours à Baud et nous partîmes ensuite, chacun de notre côté  
 ... pour Riec-sur-Belton, près de Pont-Aven où devait se faire le départ pour l'Angleterre.  
 ... Kernefont, ayant du temps de libre, en attendant le train, j'allais voir un médecin  
 ... M'vornek m'avait indiqué. Il me radiographia mon bras droit qui me faisait souffrir  
 ... depuis ma chute de vélo. Rien de cassé, une forte luxation seulement. Il m'ordonna  
 ... des massages à l'alcool camphré. Quand je présentai mon ordonnance au pharmacien,  
 ... celui-ci me regarda d'un drôle d'air et me dit : " De l'alcool camphré ! Vous n'y  
 ... pensez pas. Il y a bien des mois que je n'en ai vu une goutte ...!" Je compris et je  
 ... pris la décision de laisser le temps et la nature me guérir, ce qui s'est produit,  
 ... mais bien longtemps après.

... Je pris le train pour Quimperlé et de là, le car pour Riec. J'étais en zone inter-  
 ... dite, mais tout alla bien; seulement, comme notre véhicule avait du retard, je vis

à l'arrivée le regard de Rémy qui scrutait anxieusement le visage des voyageurs. Petites effusions et il m'amena à l'hôtel Ostréa où il m'avait retenu une chambre communiquant avec la sienne. Je me souviens qu'à notre arrivée, Cur, le célèbre Curnonsky, le Prince des astronomes, était assis dans la salle commune en train de faire une patience ou quelque chose qui y ressemblait. Il se trouvait là en pension.

Une fois de plus installé devant mon appareil radio dans une pièce assez réduite mais suffisante pour déployer mon antenne, je tentai d'entrer en contact avec l'Angleterre. Est-ce que j'allais réussir ma liaison ? Ce fut le cœur battant que je manipulai le premier "K", ce qui signifiait : "à vous", après un bref appel. La réponse vint immédiatement. La chance continuait de nous sourire : ils m'avaient entendu ! La confiance se répandit en moi pour toute la suite des opérations. Cela paraît un peu naïf qu'un opérateur professionnel et pas un débutant, se félicite de réussir ses transmissions. Il faut avoir vécu ces heures où nous disposions d'un appareil de format réduit, de faible puissance, où nous étions également tributaires d'un tas d'impondérables : une antenne trop courte ou mal orientée, des murs en ciment armé; des parasites atmosphériques ou industriels, du fading, etc., pour comprendre l'anxiété qui m'étreignait en ces débuts de ma mission. Par la suite, cela devint une force de l'habitude et je me trouvais aussi à l'aise que devant le poste de mon avion au temps de paix. Ce qui n'empêcha pas les vacances de temps à autre.

Le soir, dîner chez "Mélanie", restaurant renommé de la côte. Fine chère, cadre agréable, mais coup de fusil. Les huîtres et le homard n'étaient pas à dédaigner après la frugalité des lunches britanniques et les restrictions parisiennes. Ce festin sembla anachronique, mais loin de moi l'idée de boudier mon plaisir et la présence de nombreux officiers allemands ajoutait du piment à notre repas. Je continuais à faire mon apprentissage, me rendant bien compte que Rémy n'aimait pas les tables médiocres et, au lieu de la satisfaction du gourmet à laquelle il ne se déroba point, il estimait que c'était une diversion nécessaire. Cela m'expliquait mieux la soirée du "Soubert" et je me sentais plus à l'aise.

D'autre part, nous qui venions d'ailleurs, tombés du ciel, nous allions être parfois contraints d'utiliser les restaurants du marché noir où l'on ne demandait aucun ticket, car, en ce qui me concernait, je n'étais inscrit nulle part et je n'ai jamais voulu, à tort ou à raison, essayer de dépendre d'une mairie pour obtenir ma carte d'alimentation

...présentait un risque inutile, d'autant plus que je vivais sous ma propre identité. L'endroit de naissance étant tout simplement Paris. Par ailleurs, nous recevions les plus hautes cartes qui venaient d'Angleterre, à moins qu'elles ne fussent soustraites à un organisme vichyssois par un commando de résistants.

Le lendemain, nous allâmes à la ferme des Berthou, située à Rudeval, à peu de distance de Landerneau. Les Bretons patriotes comme il y en eut tant et agents d'Alex. Le père, atteint d'une sorte de maladie de Parkinson. La grand-mère, la mère et les filles, toutes prêtes à servir sans faire de phrases. Déjeuner de crêpes au petit déjeuner qui contrastait avec le dîner de la veille, mais ne souffrait pas de la comparaison, c'était autre chose ayant aussi sa place dans les plaisirs de la table. Avec Alex, nous envisageâmes de placer un poste à la ferme. Le fils, Alain Berthou, nommé "Perrine" me servirait de radio. Il n'était pas là lors de cette visite.

Le soir nous nous rendîmes à Pont-Aven pour voir le bateau sur lequel Rémy allait s'embarquer avec sa famille. Une carriole nous emmena; le pittoresque du transport me rappela les jours passés au raou en 1914. Le chalutier "Les Deux Anges" était amarré au quai. Il n'y avait pas grand monde au port et nous pûmes contempler à loisir comme d'innocents curieux - il y en avait - ou de simples badauds, le petit rafiote qui, demain, tenterait l'aventure. Une femme, deux hommes, Remy emmenant un agent d'Alex, Alain de Beaufort, dit "Léger", quatre enfants dont un bébé, allaient devoir se cacher dans des réduits où ils seraient moins qu'à leur aise, risquant le contrôle allemand au moment de quitter le port et, ensuite, l'arraisonnement en pleine mer ou l'attaque d'un avion. Sans compter que, pour une raison inconnue, le navire anglais sur lequel devait se faire le transfert, pouvait ne pas être au rendez-vous, auquel cas il n'y avait plus de chance de revenir au port. Il fallait une absolue nécessité pour jouer ce jeu et s'en remettre au destin pour le résultat.

Comme s'il avait voulu donner un véritable dîner d'adieu à notre patron, Alex nous invita au "Moulin de Rosnadec", autre célèbre auberge de la côte. Il y avait affluence d'officiers allemands. Tout se passa bien, mais je pensais tout de même que notre déplacement en force manquait de discrétion, quoique la présence des enfants la rendit plausi-

en cette saison. Toujours les conseils de Londres qui remontaient à la surface !  
étaient du bon, certes, mais je m'aperçus par la suite, que suivis à la lettre, ils  
auraient empêché tout travail.

Dans la journée j'avais eu un échange de communications avec l'Angleterre et l'accord  
était complet pour l'enlèvement de la famille Rémy. Le navire anglais se trouvait au point  
rendez-vous. La transmission s'était effectuée sans difficulté, l'antenne en "V", à  
l'arrière de la chambre, avait de sept à huit mètres et cela passait merveilleusement bien.

J'avais donné rendez-vous pour le lendemain matin afin de confirmer le départ.

Après le dîner, la carriole nous rapatria à Riec. Rémy fit de grandes recommandations  
au conducteur pour qu'il vienne les chercher le lendemain matin à six heures précises.  
Le conducteur promit et chacun se coucha car un jour difficile se préparait et nous avions  
besoin de tous nos moyens.

Le jour se leva. Nous étions le 17 juin. Les réveils ne furent pas pénibles,  
même pour les tout petits. Le sommeil avait été écourté, mais l'heure matinale ne nous  
surprenait pas. Je fis une apparition dans la chambre de Rémy. Tout le monde était  
éveillé et, si les plus jeunes ne comprenaient pas toute l'importance de l'affaire, les  
grands, et surtout Catherine, la pressentaient. Quelle aventure ont vécu ces gosses !  
Ces événements qui, même si le sens tragique n'en est pas toujours perçu sur le  
moment, enrichissent un être humain et laissent des traces ineffaçables dans sa mémoire.  
La carriole, légèrement en retard, jeta quelques germes d'angoisse en nos coeurs.

Le navire arriva enfin et ce furent les adieux. Nous nous embrassâmes comme si nous nous con-  
naissions depuis toujours et tout le monde s'installa dans le véhicule. Accoudé à la  
fenêtre, je le suivis des yeux jusqu'à le voir disparaître. Pendant quelques jours, la  
pensée de tous ces êtres avait été suspendue à mon action, maintenant, je n'étais  
plus maître de faire quelque chose pour eux. Cependant, j'étais impatient d'avoir des  
nouvelles. Dans la matinée, Alex me fit savoir que tout allait bien et que le chalutier  
était en mer. J'annonçai leur embarquement à Londres, dans une émission que je fis, avant  
de quitter, à l'hôtel Ostrea. Nous devions apprendre par une phrase de la B.B.C. que  
tous se trouvaient en sécurité de l'autre côté du channel.

Enfin, j'allais chez Melanie. J'y avais pris goût. Puis je repris le chemin de  
ma maison où m'attendait Perrault, désormais chef intermédiaire du réseau.

## Chapitre V

### La C.N.D. en veilleuse.

Ainsi que je l'ai déjà dit, Rémy, en partant, avait confié l'intérim du Réseau à Perrault. Les ordres étaient de maintenir l'organisation en "veilleuse" pour permettre, d'une part, de se faire oublier des Allemands et, de l'autre, de réorganiser la maison avec circonspection. Ce que fut cette "mise en veilleuse" pour Perrault, seuls ceux qui ont secondé à cette époque peuvent le rapporter. Une succession ininterrompue de rencontres, soit à Paris, soit en province, à une cadence quotidienne sans cesse accrue. Il rédigeait ses courriers au hasard des appartements qu'il occupait successivement, à mesure que le précédent était brûlé ou inutilisable, pour une raison ou pour une autre. Il faut ajouter que, marié à une charmante femme de santé fragile, d'origine israélite, il se sentait menacé doublement. Et pourtant, dans sa tâche ardue et épuisante, la tension morale, qui agissait sur ses nerfs, ne compromit jamais son travail. Il est certain que de tous les hommes avec lesquels j'ai été en relations durant la clandestinité, Perrault fut avec Alex et Dutertre - Rémy mis à part - un de ceux qui montrèrent la plus grande activité, une efficacité remarquable et un courage authentique. Il faut bien dire que si la C.N.D. resta debout entre ces deux dates du 17 juin, marquant le départ de Rémy et celle du 11 octobre qui vit son retour, c'est à lui qu'on le doit principalement. J'estime, personnellement, qu'on ne lui a pas rendu justice et je me plais à rappeler ici le rôle primordial qu'il eût en temps que chef intérimaire du Réseau.

Il est évident que je parlerai de lui en ce qui concerne, avant tout, la partie tactique et opérations aériennes qui était la mienne et dont j'étais responsable; mais je n'ignorais pas, qu'en dehors de nos entrevues, d'ailleurs réduites au strict minimum, il passait sa vie, comme je viens de l'écrire, en rendez-vous destinés à maintenir les contacts existants qui étaient restés sains et, bientôt, une fois l'orage passé, à en prendre de nouveaux qui allaient donner au Réseau un nouvel essor, une plus grande



PETIT Max  
*Pseudo : PERRAULT*

Entré au Réseau  
en Novembre 1941

Chef de Réseau par intérim  
Juin 1942 à novembre 1942.

...souffrir d'un meilleur rendement. Quand Rémy débarqua à nouveau en France, il trouva un organisme qui marchait bien et il put continuer sur la lancée de Perrault sans avoir à remonter la machine.

Le 16 juin 1942, je revins donc à Paris muni de mon poste. J'arrivai sans encombre à rejoindre mon nouveau chef quelque part près de la gare Saint-Lazare. Je lui rendis compte de ce qui s'était passé. Nous décidâmes un certain nombre d'arrangements pour nous permettre de nous retrouver en cas de rendez-vous manqués pour une cause quelconque. Il m'indiqua, par surcroît, son adresse du moment. A cette époque-là, j'avais une excellente mémoire et je ne notais pas ce que l'on me disait, disposition qui me fut précieuse lors de mon arrestation. Il était entendu que je chercherais un logis correct pour abriter mes activités. En attendant, j'habitais un peu partout, notamment chez mes parents et dans divers endroits dont je n'ai pas gardé le souvenir, sauf celui d'un appartement très confortable, situé rue des Plantes. Bref, sans jouer aux conspirateurs, nous prenions cependant des précautions; pas autant que nous l'aurions désiré, certes, mais s'il avait fallu s'entêter aux consignes reçues en Angleterre, nous n'aurions pas fait grand chose. En raison de mon séjour en Amérique du Sud avant la guerre, j'avais perdu de vue la plupart des gens que je pouvais connaître. Air France s'étant arrêté à Marseille, je n'eus l'occasion qu'une seule fois de rencontrer un collègue qui ne me vit d'ailleurs pas. Cependant les interpellations des diverses polices étaient fréquentes; de nombreux barrages avaient lieu, spécialement dans le métro. Il était impératif d'avoir l'esprit continuellement en éveil pour éviter les pièges quotidiens tendus par l'occupant et ses séides.

Si les méthodes rigoureuses préconisées par Londres n'étaient pas applicables en raison des circonstances, il y avait toutefois une manière de vivre, discrète, silencieuse, tout à fait de mise en l'occurrence et que j'avais adoptée pour mon propre compte. A ce propos, je veux évoquer ici la figure de "Denis". C'était un agent avec lequel j'avais effectué mon stage de Lysander et qui s'appelait en réalité, Jacques Robert. Très gai, toujours prêt à vous raconter une bonne histoire, il était, à mon goût, trop voyant et manquait, me semblait-il, de retenue. Et pourtant ce grand garçon charmant, aux airs de matamore, sut monter et animer un important réseau à Lyon sans jamais se faire prendre. En principe, Londres l'avait désigné pour assurer l'intérim en l'absence de Rémy. Ce dernier, pour je ne sais quel motif, ne voulut pas de lui et imposa Perrault.

... que s'il eut raison. Denis quitta la D.O. pour l'autre zone où il créa le Réseau "Libre". Avant son départ, j'eus l'occasion de le rencontrer une ou deux fois, notamment dans un grand café de la Porte Maillot, où son arrivée ne passa pas inaperçue. Dans mes petits souliers, son attitude étant tellement en contradiction avec ce que l'on m'avait appris. Puis je n'entendis plus parler de lui jusqu'à la fin de la guerre où je le revis.

Dans le courant de Juillet, "Mariette", l'agent de liaison spécialement affecté à Alex et qui demeurait à Paris, me trouva un logement dans un meublé. Je lui avais fait part de mon désir d'avoir rapidement un appartement convenable, qui me permit d'éviter l'hôtel, les hébergements de rencontre et de ne plus recourir à l'hospitalité que m'offrait ma cousine, car cela me paraissait dangereux du point de vue sécurité.

Le logement était situé au 47, rue des Mathurins, troisième étage. J'allais le visiter avec notre ami et sa femme. Au premier abord, il ne m'emballa pas, mais ce n'était pas le moment de faire le difficile et je le louai. Il s'agissait d'un grand appartement qui avait été coupé en deux. Une partie, celle que j'allais occuper, se composait de deux pièces, dont une assez spacieuse et d'une cuisine. L'autre était habitée par une Française vivant avec un soldat allemand. Nous avions une entrée commune que nous devions nettoyer à tour de rôle, mais le fridolin m'ayant surpris un jour le balai à la main, me déclara que je ne devais pas balayer, qu'il s'en chargeait totalement. Devant tant d'obligeance je ne pus que m'incliner, ravi de voir effectuer cette corvée par l'occupant. Ce voisinage me remplissait d'aise, je l'ai toujours considéré comme un gage de tranquillité. C'était un peu enfantin comme raisonnement; mais il y avait là comme un peu de superstition. Pendant les cinq mois que j'ai vécus dans cette maison, je n'ai connu aucune alerte, pourtant, comme on le verra, j'y déployai une activité qui eut pu me rendre suspect, mais les concierges n'étaient pas curieux, mon voisin non plus.

Mariette m'aida à m'installer. J'avais besoin de quelques affaires. Renée et lui s'arrangèrent pour me les procurer. Mariette était un bon garçon et il était courageux. Ancien fusilier-marin et dessinateur industriel de son métier, il avait un sens du devoir et de la discipline remarquables. Toujours prêt à accomplir les missions les plus diverses, il représentait l'agent de liaison idéal et Alex qui l'avait recruté à Lorient où ils s'étaient rencontrés, ne se faisait pas faute de l'utiliser. Taillé



Il aurait pas fallu insister beaucoup pour lui faire descendre un boche; le Renseignement est un service où il est nécessaire d'avoir des gens calmes, sérieux, diplomates au besoin et sachant même avaler des couleuvres sans broncher. Le camarade le savait et se tenait tranquille.

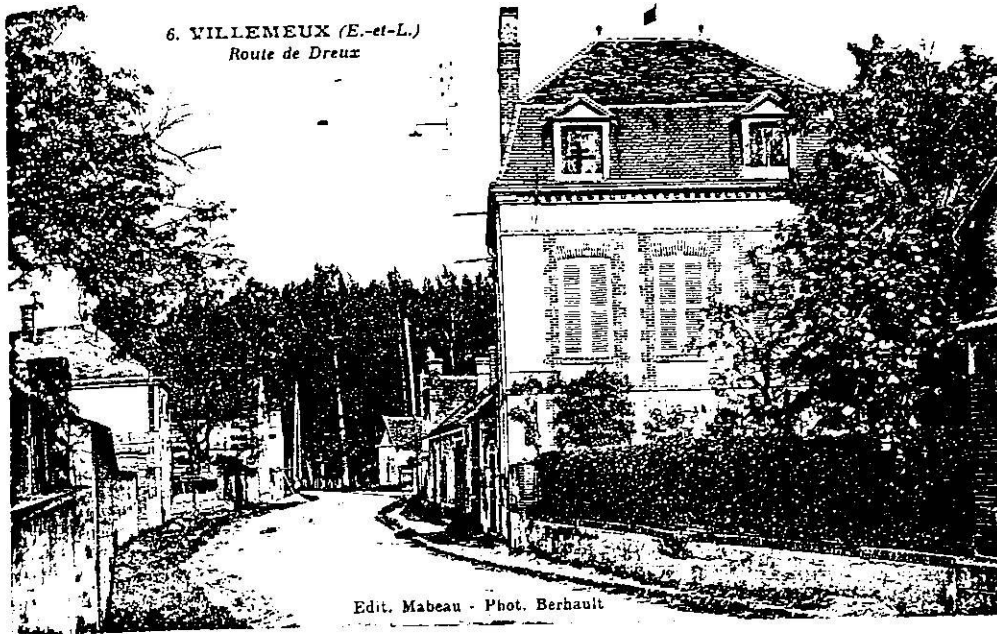
Perrault ne me laissa pas longtemps sans rien faire. Je pense que c'est au début juillet que je me dirigeai chez "Bell", ayant dans mes poches quelques messages à transiter en Angleterre.

Rémy, avant de s'en aller, m'avait laissé une liste orale des endroits où je devais me rendre pour effectuer mes transmissions. Il m'avait remis en même temps, des signes de reconnaissance : billets de cinq francs coupés en deux, photographies, mots de passe, etc. Dans certains cas, je devais être présenté par un agent déjà connu. Ces endroits, on les appelait des "asiles" et ils méritaient bien leur nom. Ceux qui mettaient ainsi leur maison et leurs personnes à notre disposition sont des figures inoubliables. Nous allons avoir l'occasion de faire connaissance avec un certain nombre d'entre eux.

J'allais donc chez "Bell", de son vrai nom, Michel Cloche, capitaine en retraite, vieux colonial, ancien de 14-18 qui, au bout de trente et un ans de service était venu à l'enseignement. En passant, je veux faire remarquer la façon dont beaucoup de pseudonymes étaient formés, souvent par Rémy, pour lequel il y avait comme une sorte de jeu. Dans certains cas, il y avait une association d'idées qui pouvait venir à l'esprit d'un Français, mais trop compliqué pour des Allemands. Ainsi, Petit donnait "Poucet", puis "Perrault"; Cloche donnait "Bell", etc.

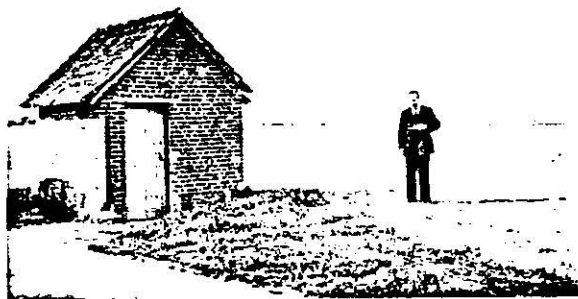
Pour revenir à ce dernier, je veux dire tout de suite quelle dette de reconnaissance j'ai contracté envers lui et son admirable femme, Madame Cloche, que j'appelais : "Tante Jeanne". Dans cette maison on ignorait mon surnom de "Jacot" qui était devenu mon pseudo. Nos amis ne me connurent, la guerre durant, que sous le prénom de "Gaston". Je fis de nombreuses visites à cet asile qui fut, jusqu'en octobre 1943, un véritable centre de transmissions. Il faut noter, pour être juste, qu'avant moi, à partir de Mars 1942, d'autres radios, "Bob" et "Champion" avaient travaillé là. Arrêtés, ils n'avaient pas parlé, alors on continuait à utiliser l'asile comme si les anciens avaient passé la consigne au nouveau, de même que d'autres radios viendraient me relever après mon arrestation.

6. VILLEMEUX (E.-et-L.)  
Route de Dreux



Edit. Mabeau - Phot. Berhaut

Maison de M. et Mme CLOCHE  
où je faisais mes émissions  
(Fenêtre marquée d'une croix)



Terrain " Pamplemousse "  
La cabane du cantonnier  
et " Dutertre " revenu sur  
les lieux de nos "nocturnes"

travailler, je m'installais dans un grand grenier dont la disposition permettait d'orienter une antenne en "V" d'une longueur satisfaisante. Monsieur Cloche avait le guet à une lucarne d'angle d'où il surveillait la grande route. Quand la mission était terminée, il allait chercher une bouteille de vin blanc qu'il sortait de son coin de cave et nous trinquions à la victoire.

La première fois que je vins chez lui, à Villemeux-sur-Eure, près de Dreux, je n'allai pas directement leur porte. Rémy m'avait donné une photographie et je devais aller trouver M. Jean de Saint-Michel-Dunezat, ami des Cloche, lequel m'introduirait à l'asile. Après avoir débarqué du car de Maintenon, je cherchai mon intermédiaire et le découvris après quelques difficultés. Ayant reconnu la photo, il m'emmena chez "Bell" en me faisant prendre des petits chemins de traverse pour éviter le village. Il m'expliqua que cette précaution se justifiait car les indigènes étaient curieux et bavards, que de plus, ils étaient loin d'être tous pour nous, le maréchal ayant beaucoup d'adep-tes. Il était donc prudent de se méfier. Je n'avais pas emporté de poste, "Bell" en possédant un. Ce dernier qui ne m'attendait pas ne fut pas surpris pour autant, mais il me dit: "Patientez un peu, j'ai mis le "piano" dans une maison dont les locataires sont absents et dont j'ai la clé; je vais aller le récupérer". Le "piano" étant le poste.

Il revint un bon moment après en nous narrant ce qui venait de lui arriver. Les locataires étaient revenus et il avait dû déménager le poste par une fenêtre. Si je cite des faits, en apparence anodins, c'est pour montrer la fragilité de notre travail, toujours à la merci du moindre grain de sable et aussi pour souligner la sérénité de tous ces gens qui se dévouaient avec nous pour rendre plus efficace la lutte contre l'occupant.

Les échanges avec Londres s'effectuèrent normalement, ce jour-là. Nos amis s'invitèrent à déjeuner. Je crois que leur fille Simonne était là de passage avec ses enfants. Elle était au courant, comme d'ailleurs son mari, Jean Chesnais, ingénieur à la S.N.C.F., lui-même résistant.

Ces déjeuners, ces dîners que j'ai pris dans cet asile, sont autant de souvenirs évocateurs pour moi, non pas seulement pour l'excellence de la table, car Tante Jeanne est une fine cuisinière, mais surtout pour l'ambiance qui y régnait. Nous ne parlions pas seulement du temps présent, nos propos revenant souvent vers des époques lointaines

Leur locne évocait l'Afrique où il avait fait campagne. Cela se situait entre 1895 et 1902. Moi, je racontais l'Afrique que je connaissais et qui n'était plus la même, j'y étais allé vingt-cinq ans plus tard. Nous faisons alors des comparaisons entre ces périodes si différentes qui nous conduisaient chacun vers des visions parfois opposées sur les bienfaits ou les méfaits de la colonisation.

Plusieurs fois, je couchai dans cette maison du bon accueil où j'étais dorloté si j'avais été un enfant de mes hôtes et je dois dire que je leur ai conservé à travers les années, en dépit des éloignements, des séparations inévitables, une affection que rien ne pourra changer. Hélas ! le capitaine Cloche est mort en 1948. Sa mère vit toujours et elle est restée pour moi : Tante Jeanne.

"Bell" avait, dès 1940, formé un groupe d'action. Il l'avait mis à ma disposition pour des parachutages éventuels. J'avais décliné son offre ne voulant pas prendre le risque de brûler ce précieux asile radio. C'était une règle d'or que je désirais appliquer en toutes circonstances : séparation complète de l'action et du renseignement. J'ai dû parfois la transgresser à mon corps défendant.

Je l'ai dit, je reviendrai souvent chez "Bell". Un de nos agents, "Martin" m'y amena plusieurs fois. Pour que je ne puisse jamais me trouver privé d'émetteur, M. Cloche finira par le cacher dans sa propre grange et il faudra, en octobre 1945, une maison pour que les Allemands s'en emparent. Car nos amis connaîtront les affres de la perquisition et de l'interrogatoire. Heureusement, ce jour-là fut un jour faste : ils ne furent pas arrêtés. Un vrai miracle !

Fin juin ou début de juillet 1942, Ferrault m'envoya à Saint-Saëns, près de Rouen, où existait un terrain déjà utilisé par Rémy. Le motif de ce déplacement était d'effectuer rapidement une opération aérienne pour l'enlèvement d'André Philipp et de Louis Tallon. Le premier nommé était l'ancien député socialiste du Rhône; le second, polytechnicien, dont j'ignore les activités d'avant-guerre, fut après la Libération, directeur de la Monnaie et devint ensuite un homme politique.

Ce fut "Coco" qui fut chargé de nous véhiculer. Garçon extraordinaire, débrouillard-né, habile de ses mains, toujours riche en ressources de toutes sortes, "Coco" était l'homme à tout faire du Réseau : agent de liaison, chauffeur, fabricant de faux papiers, approvisionneur en tous genres, puis finalement sous-chef du secteur Bretagne de la C.N.D. Dans toutes ces attributions, il montra les mêmes aptitudes.

... toujours, ses longs cheveux noirs un tantinet rebelles, ses yeux langoureux, pour quelque peu rêveur, le visage souriant en permanence, arrivant en coup de vent à nos rendez-vous, affairé, ayant parfois mangé une commission, on le voit très rarement, avec un air épatant. Le second idéal pour Perrault qui manquait de tout, étant perpétuellement en camp volant. Nous avons eu tant de contacts ensemble, qu'il me serait difficile de récroquiller l'écheveau.

Nous partîmes donc un beau matin en auto, avec nos deux passagers, en direction de Rouen que nous atteignîmes assez promptement. Après avoir laissé ces messieurs dans un hôtel à l'ombre de la cathédrale, nous nous dirigeâmes vers Saint-Saëns, situé à trente kilomètres au nord de la capitale normande. "Coco" me mena dans un petit bistrot tenu par deux braves gens, deux admirables patriotes, monsieur et madame Le Gardien, dont le bistrot avait été baptisé "L'Ange gardien". Lui, bel homme, bien bâti, sorte de Viking au regard franc, le corps et l'esprit toujours en ébullition, prêt à foncer et se désolant qu'on ne l'utilise pas plus. Elle, petite boulotte, l'air bien sage au coin de son fourneau, ayant l'oeil à tout et veillant au grain. Quand nous arrivâmes, Marcel Le Gardien n'était pas là, car il travaillait à côté, à l'entreprise Steeg. Sa femme alla le chercher. Il arriva dare-dare. Après les présentations, je lui dis que je désirais faire une émission et que, peut-être, nous utiliserions son terrain. Il en fut tout joyeux. Il me conduisit au grenier où j'installais mon antenne. C'est alors que je constatai avec stupeur que j'avais oublié mon écouteur. C'était un appareil spécial, d'un tout petit format, que l'on mettait dans le pavillon de l'oreille et qui était relié au récepteur par un fil très fin. Il avait dû glisser sans que je m'en aperçoive. "L'Ange gardien" me dit qu'il avait un poste, mais qu'il ne savait pas s'il était en état de marche, car il l'avait enterré et il craignait qu'il eût souffert de l'humidité. Effectivement, le poste qu'il m'apporta se révéla inutilisable. Alors "Coco" et moi prîmes une décision : j'allais retourner à Paris. Il y avait un train qui quittait Rouen dans une quarantaine de minutes, il fallait tenter de l'attraper. En une course folle, "Coco" menant à tombeau ouvert me déposa in extremis à la gare et, avant de me quitter, il me donna une adresse et un mot pour lui rapporter de l'essence. Tout cela paraît quelque peu imprudent à première vue, mais il fallait savoir prendre des risques et il

... évident que tout ne pouvait marcher chaque fois comme on l'eût désiré. Certes, l'oubli de cet écouteur constituait une faute, car j'aurais dû vérifier mon poste avant de partir et je m'en suis voulu de cette négligence. Jamais plus pareille mésaventure ne s'activera.

À Paris, tard dans la soirée, j'allais immédiatement chez l'ami auquel était destiné le mot de "Coco". Il habitait rue de la Cavalerie. Il était en pleine réception et me demanda de repasser le lendemain, avant le départ de mon train. J'allai ensuite chez moi où je retrouvai le fameux écouteur.

Le matin venu, je retournai au garage tenu par notre agent, Renaud de Saint-Georges, dit "Jasmin", qui me donna un bidon d'essence que j'enveloppai soigneusement et, ainsi nanti, je repris le chemin de Rouen. "Coco" m'attendait à la gare. Une fois rendu à l'asile, je m'apprêtais à contacter Londres. Hélas ! Comble de malchance, il n'y avait pas de courant. Afin de voir si la panne était purement locale, nous nous rendîmes dans deux ou trois cafés des localités environnantes. Nous pûmes constater que cette inattendue panne affectait toute la région. Nous prîmes le parti de rallier Rouen. Là, dans une chambre d'hôtel, je tentai une nouvelle fois ma chance. Elle n'était pas avec moi ce jour-là et, en dépit de nombreuses tentatives, je dus abandonner.

Il ne nous restait plus qu'à informer nos deux passagers qui commençaient à trouver le temps long. Ils décidèrent de rentrer à Paris. En raison de l'heure tardive, le départ fut remis au petit jour et chacun alla se coucher. En ce qui nous concerne, nous passâmes la nuit à Saint-Saëns et j'en profitai pour détruire le poste de l'asile qui, étant irrécupérable, ne pouvait que compromettre nos amis. Je consacrai à ce travail une bonne partie de mon repos, "Coco" dormant du sommeil du juste à mes côtés, sans être troublé le moins du monde par mon remue-ménage.

De bon matin, vers cinq heures sans doute, nous allâmes quérir nos passagers, mais nous en perdions un, Louis Vallon. Ce dernier, déjà de fort méchante humeur, la veille, nous déclara qu'il ne goûtait guère nos cavalcades sur les routes, que tout cela était fort mal organisé et qu'il préférait prendre le train. Il devait gagner Londres par voie de mer, au cours d'une opération fort mouvementée qui dut bien lui montrer qu'on allait pas en Angleterre comme en temps de paix. Quant à André Philipp, impassible et flegmatique, il remit ses valises dans la voiture et repartit avec nous. Cette marque de confiance faillit lui coûter cher. Tout avait bien marché le long de

"Coco", qui avait toujours l'air d'être absent au volant ou de penser à sa  
 en fait conduisait très bien. En arrivant au Pont de Sèvres, nous fûmes  
 par un soldat d'un poste militaire situé à l'entrée du pont. Il nous demanda  
 les examina, nous rendit les nôtres, à "Coco" et à moi, puis il s'éternisa  
 l'identité de Philipp. L'émotion commençait à m'envahir. J'avais mon poste  
 les jambes et je m'efforçais de le dissimuler aux yeux de l'Allemand. Je  
 nouveau mes papiers pour faire diversion, mais il les refusa et appela  
 officier. Celui-ci, en tenue blanche, regarda à son tour la carte de Philipp, ses  
 allant alternativement de la photo au visage de notre compagnon. Voici ce qui se  
 : sur la photo de la dite carte, le visage de Philipp était orné d'une magni-  
 fine moustache, un véritable paquet de tabac et pour ce voyage il s'était rasé pour  
 sa physionomie, oubliant la fameuse photo. Il faut dire qu'il était assez dis-  
 de nature. Après des palabres qui nous parurent interminables et une visite des  
 de l'intéressé, nous eûmes l'autorisation de nous en aller. "Coco" démarra  
 soudainement, sans avoir l'air d'être pressé et ce ne fut qu'après le passage du pont,  
 qu'il appuya sur l'accélérateur. Nous étions soulagés car nous l'avions échappé belle.  
 L'officier avait été plus curieux, nous aurions eu de sérieux ennuis. Nous débar-  
 quâmes André Philipp quelque part dans le seizième et nous regagnâmes nos domiciles  
 respectifs. J'avoue que j'ai eu peur ce matin-là. J'étais encore en rodage et c'était  
 la première alerte.

La fin de juillet et le mois d'août 1942 furent une période d'activité intense  
 pour moi. J'étais seul comme radio et malgré l'apparente "mise en veilleuse", Perrault  
 ne s'endormait pas. En plus du trafic normal de la C.N.D., je m'occupais également d'écou-  
 ter celui de FANA et celui de l'O.C.M.

FANA était le pseudo qui couvrait le parti communiste et son représentant auprès  
 de nous se nommait "Joseph", alias "Colonel Drumont", de son vrai nom, Georges Beauvils,  
 mais nous ne le savions pas. Pour nous il n'était que "Joseph". Perrault avait de nom-  
 breux contacts avec lui et moi aussi par ricochet.

"Joseph" est encore un de ces hommes que je m'honore de connaître et qui m'a laissé  
 une de mes meilleures impressions de résistant. Dès notre première rencontre, j'éprouvai  
 de la sympathie pour lui. Assez grand, bien charpenté, le regard direct, la poignée de  
 main solide, franc comme l'or, ferme dans ses idées, mais compréhensif, pas sectaire

pour un sou, j'avais plaisir à le voir. Quand nous avions un quart d'heure devant nous, ce qui était rare, nous confrontions nos points de vue. Ils n'étaient pas toujours semblables, mais nous trouvions beaucoup de terrains d'entente. Il en est toujours de même aujourd'hui, car c'est avec une joie sans mélange que je l'ai revu après la guerre, avec Marthe, sa courageuse femme qui nous servait d'agent de liaison.

En août 1942, Perrault me demanda de monter une opération maritime que "Joseph" lui réclamait pour le compte de FANA. Je m'occupais de toute la partie "transmissions", laissant à "Alex", grand spécialiste, le soin d'organiser l'opération proprement dite. Je n'avais aucun moyen de le faire et lui, par contre, avait un réseau bien au point.

Quant à l'O.C.M. (Organisation Civile et Militaire), elle représentait un très important mouvement de résistance avec de profondes ramifications dans toute la zone occupée, que dirigeait le colonel Touny, alias "Langlois", avec lequel j'eus plusieurs contacts au sujet des U.C.R. (Unités de Combat-Renseignement).

Ce trafic qui allait en augmentant m'amena à utiliser tous les asiles que nous possédions. Il semblera peut-être fastidieux que je fasse l'éloge de ceux qui nous offraient ces refuges. Tant pis ! Comment pourrait-il en être autrement ? Pour me comprendre, il faut se replonger dans les années où cette action eut lieu. Je ne veux faire le procès de personne, mais on doit admettre que tout le monde n'était pas résistant, loin de là. Il y avait en face de nous les collaborateurs et, entre ces deux pôles d'attraction, la foule des attentistes, des mous, des peureux et, aussi, des combinards. En ce qui concerne les résistants, petite minorité, il fallait les trouver. Au départ, ils étaient désavantagés par rapport aux collaborateurs. Ces derniers avaient une existence officielle, ils étaient les soutiens du régime; les résistants avaient tout à la clandestinité, ils étaient atteints d'une maladie honteuse : c'étaient des terroristes. Aussi, quand je parle de tous ces braves gens qui m'ont aidé, de tous ces vrais patriotes qui n'ont rien marchandé, quand j'évoque tous les risques qu'ils ont pris sans hésiter, tout l'appui qu'ils nous ont apporté : appui moral, appui matériel, qu'ils ont souvent payé très cher, quand ce ne fut pas de leur vie, je ne puis m'empêcher de leur dire : "Non, je ne vous ai pas oubliés. Trente ans après, je pense encore à vous. Je sais tout ce que vous avez fait, je sais tout ce que la France vous doit, tout ce que je vous dois moi-même. Et c'est l'élémentaire justice et la plus simple



... tout au moins j'essaie d'exalter votre mérite lorsque je vous rene-  
 ...

Donc, par mesure de sécurité, je variaais mes lieux d'émission. En cette pé-  
 riode nous n'étions pas très riches et je n'en avais que six, dans un rayon d'un  
 cent kilomètres autour de la capitale. En principe, je n'émettais pas  
 ... pour des raisons majeures, car c'était dangereux. Lorsque Rémy fit  
 connaître le procédé et l'application des émissions "en l'air", cela nous permit  
 de recevoir le trafic au F.C. parisien sans avoir à nous déplacer s'il n'y avait  
 rien à envoyer. A heures fixes, les Anglais transmettaient leurs messages sans  
 prise de contact avec nous, les accusés de réception se faisant ultérieurement  
 lorsqu'il y avait une vacation bilatérale.

À la fin de juin, "Coco" m'avait amené à Bernay chez "Pommier", de son vrai  
 nom, Robert Basset. Celui-ci était le directeur de l'école primaire située près  
 de la gare. Il mit à ma disposition des combles, dont les dimensions ne permet-  
 tent de déployer une antenne de dix mètres de long. Il assurait le guet pendant  
 que je travaillais. Son fils aîné, Jacques, rebaptisé "Schupo", lui-même du  
 réseau, m'aidait dans cet office lorsqu'il se trouvait à la maison. C'est ainsi  
 qu'il eut une fois l'occasion de me signaler la présence de deux voitures alle-  
 mandes qui circulaient dans les parages.

Robert Basset était lui-même un ancien radio de l'armée et cela l'intéressait  
 toujours de voir comment j'opérais. Ce travail se terminait invariablement, quand  
 l'heure le permettait, par un déjeuner ou un dîner mijoté par sa femme, Madeleine,  
 véritable cordon bleu, aussi dévouée, aussi patriote que son mari. Je couchais  
 chez eux, comme j'ai couché dans beaucoup d'autres familles. J'étais un ami  
 intime, presque un parent proche qu'il s'agissait de bien recevoir. Ces réceptions  
 se renouvelaient assez fréquemment et pourtant leurs attentions, aux uns et aux  
 autres ne se sont jamais relâchées. Comment ne pas s'en souvenir ?

Je fis de nombreuses émissions à Bernay, surtout pendant les vacances ou le  
 jeudi, en l'absence des élèves. Une fois, entre autres, je pus mesurer à sa juste  
 valeur, le dévouement de nos amis. C'était pendant cet été 1942. Depuis plusieurs  
 jours, j'allais d'un asile à l'autre sans parvenir à entrer en contact avec Londres.  
 J'avais un stock de messages en retard et chaque jour, de nouveaux me parvenaient.

en aravis-je ? Plus de deux douzaines. Arrivé chez "Pommier", j'appelai l'Anglais. Au premier coup de manipulateur, on me répondit. J'en profitai et je commen-

à écoulé mes télégrammes. Au bout d'une demi-heure, je dis à mon hôte : Voilà trente minutes que j'émetts et je n'ai pas fini, est-ce que je continue?" Il pouvait répondre que je ne serais arrêté, la limite de sécurité étant dépassée. Il me fit signe d'y aller et je passai tout mon trafic; cela dura plus d'une heure. "Pommier" n'eut pas un mot de réprimandation contre moi, alors que j'avais largement enfreint les consignes. En effet, ces consignes, rarement appliquées au début, stipulaient que nous ne devions pas mettre plus de vingt minutes au cours d'une séance dans le même asile.

Pour mieux expliquer ce qui peut paraître une faute, il faut dire qu'une émission n'était pas toujours simple, ni instantanée. Il y avait des jours où cela marchait bien et puis les autres ... Et c'étaient des courses folles, d'un asile à l'autre, avec l'espoir que le dernier atteint serait le bon. On avait les poches bourrées de messages et l'on savait qu'il y en avait d'urgents, de très urgents. De plus, j'étais seul à travailler, je n'avais pas le droit d'échouer, ni celui de me faire prendre. Je représentais l'unique liaison du Réseau avec nos amis d'Outre-Manche. Ces risques, en dépit de ce que certains pourraient en penser, il m'était impossible de ne pas les courir, sinon je n'aurais rien fait. Il est tout de même beau de constater que les gens que nous entraînaient dans cette aventure, car c'en était une, réagissaient comme nous, sans arrière-pensée. Il est juste de noter qu'à côté de ces risques inéluctables, nous prenions le maximum de précautions, ce qui limitait les chances d'être surpris. L'important était de pouvoir déceler les voitures radiogoniométriques et pour cela il était nécessaire de disposer d'un ou plusieurs observateurs judicieusement placés.

Un autre asile, cher à mon coeur, était celui de la "Princesse", pseudo de Mme Bedeville. Cette dame, cette noble dame devrais-je dire, était une Italienne, née princesse Ruffo. Veuve d'un comte italien, elle s'était remariée avec un Français, mort également. Elle vivait dans un petit château à Thierville, en Normandie, avec une vieille servante, Maria Grenet, qui lui était toute dévouée et qui trouvait tout à fait normal ce que je venais faire chez sa maîtresse.

Les grandes pièces de la maison se prêtaient à merveille à l'installation de l'antenne et je réussissais presque toujours mes liaisons dans cet endroit. Là aussi,

noyé, dorloté. Je dormais dans une chambre magnifique et lorsque je me réveillais le matin dans ce décor admirable auquel venaient s'ajouter les splendeurs d'un parc entourant le château, j'aurais voulu me débarrasser de mes soucis quotidiens, rester un long moment dans ce refuge où l'on oublie la notion du temps. Parfois sa nièce, Marietta, quand elle était présente, nous servait de guetteur et c'est ainsi qu'elle avait pu, en une occasion, me signaler à temps la présence d'une auto suspecte qui venait chercher quelque chose.

Madame Chédeville camouflait le poste, qu'elle avait à demeure, dans une boîte métallique de biscuits - ces boîtes de trois kilos qui existaient avant-guerre - qu'elle mettait sur une étagère, au milieu d'autres boîtes semblables. Je lui fis remarquer que ce n'était pas prudent. Elle voulut bien m'écouter et confia désormais ce précieux fardeau à une fermière voisine, madame Laurence Bluet, qui était aussi une farouche opposante à l'ennemi.

Il faut ajouter, je l'appris par la suite, que mon hôtesse avait d'autres activités. Elle ravitaillait un maquis des environs, aidée par la fermière dont je viens de parler. Il est évident que si j'avais connu plus tôt ce détail, j'aurais probablement cessé d'utiliser la demeure de "La Princesse", car - je l'ai déjà mentionné - nous avions la consigne impérative de ne pas mêler nos actions à celles de mouvements étrangers au Réseau, surtout quand ceux-ci appartenaient spécifiquement à l'Action. Mais cela aussi n'était pas facile. Nous étions trop heureux de trouver des asiles et nous arrivions parfois à faire des entorses au règlement et à la plus élémentaire prudence.

Madame Chédeville fut inquiétée par la Gestapo lors de la grande catastrophe de la C.N.D., en novembre 1943. Elle réussit à tenir tête à ses interrogateurs et ne fut pas arrêtée. Elle en profita pour continuer son travail dans la région jusqu'à la fin de la guerre. C'est une des belles figures de ce Réseau si riche en personnalités. Ce qui y avait de frappant, c'était de voir cette noble dame italienne, républicaine à tous crins et plus française que beaucoup de Français de l'époque.

C'est en allant chez elle qu'un jour, en gare de Serquigny, où je changeais de train, je vis une partie de la division "Das Reich", remise sur une des voies. Tout le matériel était embarqué sur des plateformes et une D.C.A. était installée sur d'autres wagons. Arrivé chez notre amie, je codais rapidement un message à destination de

pour signaler ce que j'avais vu, avec l'espoir que les Anglais profiteraient de ce renseignement pour bombarder ce "train spécial". Ils ne le firent pas. Est-ce à cause du gros trafic civil qui se faisait dans cette station ferroviaire ? Est-ce pour une autre raison que j'ignore ? En tout cas, je n'entendis parler de rien et je fus surpris. Il m'avait semblé qu'en venant de nuit, ils pourraient obtenir un bon résultat en limitant les pertes en vies humaines, car à partir d'une certaine heure, il n'y avait plus de voyageurs.

C'est également à Serquigny, en septembre, au retour d'une émission, qu'il m'était arrivé l'histoire suivante. Je me trouvais au buffet où j'attendais avec Alain, dont nous reparlerons, la correspondance. Des S.S. consommaient à la même table que nous. L'un d'eux m'interpellant en français, me demanda si j'allais à Paris. Sur ma réponse affirmative, il me dit qu'il y avait une amie et que, retenu par le service, il ne pouvait se rendre à un rendez-vous qu'il avait avec elle, qu'il en était navré et qu'il me serait particulièrement reconnaissant si je voulais lui porter une lettre. Très digne, semblant prendre une part très sensible à sa déconvenue, j'acceptai de me charger de la missive. Il me donna cent francs pour les frais de transport et régla les consommations. Je ne refusai rien et nous nous séparâmes bons amis ... Je trouvais la farce piquante, ayant mon poste sur le siège à côté du soldat et Alain, qui ne bronchait pas, s'amusait follement en lui-même. Bien entendu, la petite amie n'eut jamais son billet doux. J'étais parfois un mauvais messenger. Je sais bien qu'il n'y a pas de quoi rire aux éclats; que ma petite histoire est bien mince, mais cela nous causait un tel plaisir de pouvoir jouer un tour aux "frisés", nous qui ne pouvions rien faire d'autre de spectaculaire, comme se le permettaient les gars de l'Action. Il faut nous comprendre, nous n'avions droit qu'à des revanches minimales et secrètes.

Pour continuer avec les asiles, j'ignore qui me donna l'adresse de l'infirmière. Je ne sais plus rien d'elle, ni son nom, ni où se situait son domicile, qui devait être aux environs de la Place Daumesnil. Je me rendis chez elle une fois pour effectuer une transmission. C'était une brave femme, avide de servir notre cause, qui me fit un peu peur en raison de son exaltation. Lorsque je m'y rendis, elle me montra, cachée derrière un rideau de son lit, une photo du Général de Gaulle qu'elle adorait comme un dieu. Qu'est-elle devenue ?

Tous ces asiles dont je viens de parler existaient avant mon arrivée, mais ils étaient pas suffisants. De plus, la sécurité voulait que l'on n'utilisât pas souvent la crainte de le brûler, ce qui m'amena à en chercher de nouveaux. C'était pas simple qu'on pourrait le penser. Il y avait des gens qui se disaient prêts à mourir, mais quand on les mettait au pied du mur, ils avançaient des tas de raisons pour se défilier. Aussi fallait-il prendre beaucoup de précautions dans les opérations. Témoin cette anecdote.

"Dutertre" que l'on va vite retrouver, m'avait emmené chez un homme, dont je n'ai pas le nom pour ne pas lui faire de peine, qu'il connaissait bien et qui lui avait manifesté le désir de se rendre utile. Il faut préciser qu'il était percepteur quelque part en France. Lui et son épouse nous avaient invités à dîner et offert le coucher. L'accueil avait été charmant. Je me souviens que sa femme était originaire d'un pays de la Méditerranée et qu'elle nous avait très bien traités. Au dessert, j'exposai le vrai motif de notre visite. Je leur demandai s'ils acceptaient que l'on vienne faire des émissions chez eux. Je fis valoir que la perception était un endroit idéal pour cela en raison des allées et venues continuelles du public qui permettraient à nos agents de passer inaperçus. Evidemment je ne cachais pas qu'il y avait des risques et que, le cas échéant, cela pouvait se terminer par une condamnation à mort. Hélas ! plus de sourires ! Les visages se renfrognèrent, les regards devinrent froids et c'est une lettre de non-recevoir qui nous fut adressée. Il ne nous resta plus qu'à aller nous coucher et à nous quitter le lendemain, mais sans chaleur.

À chaque retour de mes déplacements, je retrouvais la rue des Mathurins où Renée me servait de secrétaire, d'agent de liaison, parfois de cuisinière. Elle fut d'un dévouement exceptionnel. Rien ne la rebutait, on pouvait lui demander les choses les plus ennuyeuses, lui confier des missions, les plus communes comme les plus périlleuses, elle les accomplissait sans rechigner, avec un mépris total du danger, ce qui n'excluait pas chez elle le souci de prendre les précautions qui s'imposaient. On aurait pu penser qu'elle n'avait fait que cela toute sa vie. Il a été dit qu'après mon arrestation, elle avait commis des imprudences. Si c'était vrai, ce qui n'a jamais été prouvé, elle l'aurait fait par dévouement pour moi. En tout cas, il a suffi qu'on lui interdise toute démarche insolite pour qu'elle cesse des tractations qui avaient pour but de me faire libérer, mais qui pouvaient être dangereuses pour l'avenir du Réseau. D'ailleurs, Rémy

était notre chef, s'est suffisamment expliqué sur ce sujet dans ses Mémoires et je n'ai rien à ajouter de ce qu'il a écrit, il est inutile de polémiquer là-dessus. Il était habituellement plus que quiconque à connaître la vérité et, au besoin, la chercher, ce qu'il a fait. En août ou septembre, Renée m'indiqua qu'elle avait rencontré son frère Roland qui l'avait discrètement pressenti pour nous aider. Elle me demanda si j'étais prêt pour m'engager. Je répondis affirmativement après en avoir référé à "Perrault". Ce dernier développait son organisation et manquait d'agents de liaison. En fait, il n'avait que "Coco", car "Mariette" était surtout au service d'Alex et il y avait des moments où cette pénurie se faisait sentir. Cela m'intéressait d'autant plus que Roland, baptisé "Alain" et "Lagarde", était un ancien radio de l'armée et je comptais bien l'utiliser comme tel. A cet effet, je le mis à l'entraînement rue des Mathurins lorsque son travail lui laissait des loisirs.

Pour me rendre dans les asiles, j'employais les moyens les plus divers. Chaque fois que la situation s'y prêtait, je prenais le train et le car local comme tout le monde, mais lorsque ce dernier n'assurait pas la correspondance, je devais rejoindre mon lieu de destination qui se trouvait souvent à un dizaine de kilomètres, "pedibus cum jambis". C'est dans ces circonstances, je le répète, que mon inaptitude à monter en vélo devint comme une déficience majeure ! Certes, je marchais bien, mais que de fatigues évitées, que de temps gagné, que d'émotions en moins si j'avais été un adepte de "la petite reine", sans compter les dangers accrus du fait que, quelquefois, je portais sur mon dos, dans un sac de montagne, le poste nécessaire à mon travail. Au début, nous étions pas riches en matériel et tous les asiles étaient loin d'être équipés. Plus tard, ce handicap sera comblé et les radios courront moins de risques dans leurs déplacements.

A propos du train qui restait tout de même mon principal mode de locomotion, je me souviens de deux faits avec une parfaite netteté. Une fois, dans le couloir d'un wagon, bondé comme de coutume, je m'appuyai à la barre d'appui, le long de la fenêtre en feignant de m'intéresser au paysage, tendant bien le bas du dos pour empêcher un officier allemand de passer. Au bout de quelques secondes, il s'était fâché tout rouge et, mesurant tout d'un coup la stupidité de ma gaminerie, je m'étais aplati contre la paroi. Je m'étais traité d'idiot, mais j'étais content quand même ! J'avais cherché

...gratuitement, je ne devais pas renouveler ce genre de bêtises.

Une autre fois, j'allais probablement en Bretagne, le wagon était plein, je n'avais pas trouvé de place assise et je m'étais affalé pas loin de la porte d'accès, près d'une jeune fille. Je me revois encore, il faisait jour, je me réveillai et je constatai que j'avais ma tête sur-ses genoux ! Qui était cette jeune fille sur les genoux de laquelle j'avais dormi plusieurs heures sans qu'elle me dérangeât ? Elle avait le visage très doux et semblait avoir compris que j'étais très las et hors-la-loi ..., mais là, je brode !

Dans des cas extrêmement urgents, "Coco" ou "Martin" me conduisaient à proximité de l'asile et me débarquaient discrètement sans m'attendre. "Martin" pilote renommé de l'avant-guerre, était un israélite qui n'avait pas froid aux yeux; malin comme tout, toujours agité, à la parole brève et parfois difficile à saisir, ayant le sens de l'organisation et capable de découvrir les choses les plus invraisemblables dont on pouvait avoir besoin. Aussi avait-il été nommé "S.V.P.". Son vrai nom était Henri Boris, cousin de l'ancien directeur du journal "La Lumière", Georges Boris, passé à Londres où il travaillait dans le Comité National de la France Libre. Que de randonnées folles n'ai-je pas fait avec S.V.P. ? Il possédait deux autos, dont une truquée, permettant de camoufler le poste radio. Il m'amenait sans hésitations à l'endroit où j'avais besoin d'aller, m'attendant parfois, le plus souvent repartant à vide. Petit par la taille, c'était un grand bonhomme par l'audace et le courage. Il fut arrêté, interné à Compiègne et réussit à s'en sortir. Nous en reparlerons.

Un autre de mes chauffeurs fut "Molitor". Un jour du mois d'août, Perrault me le présenta. C'était un beau garçon, brun, d'excellente famille que les circonstances avaient conduit à faire du camionnage pour gagner sa vie. "Molitor" devait me rendre de grands services et pendant tout le temps où nous travaillâmes ensemble, il se révéla plein de cran et de décision, effectuant ses missions avec un sang-froid remarquable qui lui permettrait un jour d'échapper à l'arrestation.

Enfin, il y avait "Jasmin" que j'ai déjà cité et qui eut l'occasion de me véhiculer à plusieurs reprises.

Je voyais "Perrault" régulièrement. De tous les contacts qu'il prenait inlassablement, il me rapportait beaucoup de messages qu'il fallait faire parvenir à destination avec

au plus bref délai possible et je ne chômais point. En outre, nous avions besoin de terrains pour d'éventuelles opérations aériennes. Celui de "L'Ange Gardien" était inutilisable, les Allemands avaient installé un poste-vigie aux alentours. Je ne me mettais pas en campagne.

La prospection délicate s'il en fut. Il s'agissait de trouver l'endroit idéal pour faire atterrir des avions la nuit, ou recevoir des agents et du matériel parachutés. Les conditions imposées étaient très dures au début; par la suite, devant les difficultés croissantes, les Anglais durent se contenter de terrains plus quelconques.

Les Allemands n'ignoraient pas que des opérations nocturnes avaient lieu. Ils essayaient de les faire échouer par tous les moyens : filtrage des véhicules aux sorties des grandes villes; patrouilles automobiles sur les routes; installation dans les bois de poste de veille perchés très haut; barrage des champs par des troncs d'arbres, etc., etc.

Pour ma part, je cherchais toujours le meilleur terrain afin d'augmenter les chances de succès en simplifiant la tâche du pilote. Effectuer des opérations de nuit ce n'était pas une mince affaire, surtout les atterrissages. Dans un pays occupé par des troupes vigilantes, où des Français eux-mêmes ne se gênaient pas pour vous dénoncer, il fallait amener de Paris jusqu'à l'asile de départ des passagers parmi lesquels il y avait quelquefois un aviateur américain ou tel grand chef de Londres. Cela prenait souvent l'allure de véritables expéditions, car six personnes à évacuer et trois ou quatre à recevoir, comme j'eus l'occasion de le faire avec deux avions coup sur coup, était une gageure sous la botte ennemie.

Pour revenir à mes recherches, je parcourus l'Eure-et-Loir avec "Coco", mais il s'en sortit rien de positif. Les terrains, et de très beaux ne manquaient pas, ce qui faisait défaut, c'étaient les asiles. Il fallait absolument une maison amie aux alentours pour abriter les passagers.

"Perrault" me présenta alors "Dutertre", avec lequel je devais travailler en étroite liaison jusqu'à mon arrestation. "Dutertre" de son vrai nom Roger Hérissé, était un ancien pilote militaire et civil. Normand pur-sang, né à Lisors dans l'Eure, il avait le visage de sa province, un visage franc un tantinet madré, réservé, souvent avec une flamme soudaine dans le regard, pondéré, prudent et sachant prendre des risques,



l'occasion, il devint mon compagnon indispensable pour toutes les opérations effectuées en attendant de devenir mon ami. Ce fut, je l'ai déjà dit, une des grandes figures du Réseau et s'il réussit à ne jamais se faire prendre, il le dut, avant tout, à sa grande habileté, à son sang-froid à toute épreuve et aussi à son flair. "Dutertre" était le symbole de la clandestinité et lorsqu'il nous arrive d'évoquer ensemble certaines heures de ce temps-là, où il a frôlé plus d'une fois la catastrophe, je me souviens encore avec admiration, comment il a pu passer à travers les mailles du filet que la Gestapo tendait autour de lui.

"Dutertre" m'amena dans son pays natal et nous partîmes à la découverte d'un terrain. Les grandes étendues ne manquaient pas et nous ne nous fîmes pas faute d'arpenter tous les champs de la région. L'ennui était que les cultures pratiquées cette année-là ne convenaient guère à nos desseins. Il y avait de magnifiques superficies couvertes de betteraves que nous ne pouvions pas utiliser, il eut fallu des céréales. Nous en trouvâmes un cependant, dont je m'empressai de passer les coordonnées à Londres.

Au début de mes activités, les Anglais venaient photographier les terrains que nous leur propositions. A partir de 1943, ayant pris confiance en nous, ils les acceptèrent les yeux fermés. Pour un atterrissage, ils demandaient que l'endroit choisi ait un minimum 600 mètres de long et 300 de large, bien dégagé tout autour, dans un rayon de 500 mètres environ. Nous devions signaler les obstacles, les habitations proches, les bois environnants, etc. Une autre question se posait, je l'ai dit, celle de l'asile. C'était un point très important car il fallait héberger les passagers, camoufler éventuellement le matériel et même, le cas échéant, assurer des liaisons avec nos amis pour le succès de l'opération. Le rêve était de pouvoir séparer la radio du reste, mais cela n'était pas toujours facile et présentait parfois des dangers du fait des allées et venues trop repérables dans les petits villages.

En principe, l'opération était mise sur pied un bon moment à l'avance. Une fois le terrain accepté par la R.A.F., les Anglais nous faisaient connaître l'époque à laquelle elle devait avoir lieu et nous adressait les phrases codées qui seraient diffusées par la B.B.C. et les lettres de reconnaissance à échanger avec chaque avion. La nuit de l'atterrissage était indiquée par un mot ou une lettre contenue dans la phrase codée. En cas d'annulation, une autre phrase était prévue. A partir de ce moment-là, nous commencions de notre côté à tout préparer. Rendez-vous avec les passagers, mise

de l'asile et du Comité de réception, clôture du courrier en cours, moyens de communication à assurer avec la région prévue, etc., etc. Tous les échanges radios avec l'Angleterre se faisaient normalement en utilisant les points d'émission habituels, mais il arrivait qu'au cours de la période de l'opération, qui pouvait durer huit jours, l'est-à-dire le temps favorable de la pleine lune, on eût besoin de discuter avec les autres. Alors il fallait parfois se résigner à installer son poste sur place, ce qui était toujours dangereux. Mais nous n'avions pas toujours le choix, nous devions faire vite et la réussite dépendait souvent d'une réponse ultra-rapide. Dans ces cas-là, j'étais maître de décider en tout état de cause. Une fois encore, je l'indique, il était nécessaire de prendre des risques, sinon nous n'aurions pas atteint la moitié de nos objectifs. Il faut aussi voir tout cela avec le recul du temps. En 1942, nous n'avions guère de moyens de remplacement. Il est probable que maintenant, avec l'expérience acquise, les choses ne se passeraient pas de la même façon.

Pour un parachutage, le processus était sensiblement identique. Les normes imposées pour l'emplacement du terrain étaient moins rigoureuses pourvu que la sécurité fut respectée. Trois cents mètres sur trois cents suffisaient. Les lampes de balisage se disposaient alors en triangle.

Tout cela paraît fort simple sur le papier. En réalité, il y avait un tas d'impondérables. Il ne fallait d'abord pas aller à l'aveuglette et s'emballer sur le premier emplacement venu sous prétexte qu'il répondait de prime abord aux conditions exigées. Le plus sage, le plus rentable aussi, c'était, chaque fois que la chose se révélait possible, d'employer des champs ou des prairies, parfois une clairière, signalés par les agents locaux auxquels on avait bien expliqué ce que l'on désirait. Cela permettait de connaître exactement, non seulement la topographie des lieux, mais aussi leur entourage. Apprendre qu'à tel endroit, il y avait une ferme où la mentalité était soit bonne, soit mauvaise; savoir quel circuit nocturne effectuaient les gendarmes du coin; connaître également, d'une manière assez poussée, les chemins de traverse, les bois, les taillis même, c'est-à-dire, d'une façon générale, mettre toutes les chances de son côté. L'asile se situait parfois assez loin, jusqu'à dix kilomètres de distance et l'on devait prévoir les moyens de s'y rendre sans attirer l'attention. Il ne faut pas oublier que tout cela se passait en zone occupée et que les opérations

en plein lieu en pleine nuit, alors que le couvre-feu était en vigueur et que la lune éclairait "a giorno". C'est souligner que le remue-ménage causé par nos agissements - et il était impossible de ne pas en faire - ne pouvait manquer d'éveiller nos soupçons. La preuve en est cette conversation au café, lors de mon arrivée, menée en son temps.

Rémy devait revenir en France et Perrault partir pour l'Angleterre avec les siens. D'accord avec Londres, une opération maritime, dénommée "Béluga", fut organisée par Alex. Une parenthèse pour faire remarquer que toutes les opérations avaient un nom, ce qui permettait de les situer et d'éviter des confusions. Ceci dit, revenons à "Béluga". Comme je l'ai indiqué précédemment, depuis le départ du "patron", Perrault, malgré les ordres de mettre la C.N.D. "en veilleuse", avait repris, avec la plus grande prudence, les contacts restés sains et, peu à peu, il était arrivé à faire tourner le réseau à plein rendement. Dans l'expectative de "Béluga", il multiplia les liaisons avec les agences de province afin de constituer un courrier important par le volume et surtout par la valeur de son contenu. Mais Londres qui n'était pas toujours en résonance avec nous, lui envoya un télégramme où il était prié d'observer une "inactivité absolue". Je ne crois pas que le cher Perrault ait encore trouvé une réponse acceptable aux questions que cet ordre suscita en lui !

"Béluga" se présentait bien et elle eut lieu vers le 20 septembre, emmenant le courrier Z.47. Rémy attendait sur un bateau, au point de rencontre. Les marins du chalutier français prirent peur en voyant tout le matériel que notre "patron" avait à transborder et il ne put les convaincre de le prendre en même temps que lui à leur bord. Comme d'autre part, il ne pouvait diviser ce matériel, il décida de revenir en Angleterre. Alex était consterné et furieux.

Le B.C.R.A. nous donna l'ordre de préparer un atterrissage pour le retour de Rémy. Nous n'avions personne de prévu à envoyer de l'autre côté du channel et Perrault saisit l'occasion pour demander l'autorisation de faire partir sa femme et son fils Liné par cet avion. Ce fut accepté.

Dutertre avait trouvé un terrain dans les environs de Lyons-la-Forêt, à Ostrobois, il me semble. J'allai le reconnaître, il me parût très convenable et je passai ses coordonnées à Londres qui, après reconnaissance, émit un avis favorable, nous donnant

toutes les indications nécessaires pour l'opération qui s'appelait "Prune". Dutertre avait constitué une petite équipe locale, me présenta à tous ses membres, son beau-frère, Lucien Lanoy, dit "Lefauve"; Roger Vinay, dit "Potard" et "Caducée", pharmacien du village et sa femme Denise; Alfred Kouchélet, boucher, dit "Caboche"; Roland Montot, dit "Mouton". De plus, Simone Journét, soeur de Vinay, laquelle habitait Evreux devait nous servir de "boîte aux lettres". Dutertre et Lefauve s'occupèrent de toute l'organisation sur place. Je restai à Paris afin de mettre au point les derniers détails avec Perrault qui devait assister à l'arrivée de Rémy, en même temps qu'au départ de sa femme et de son fils. Lui-même activa le regroupement du courrier qui avait considérablement grossi depuis quelques temps. Puis nous gagnâmes Lyons, chacun de notre côté, moi le premier. Perrault et sa famille quittèrent Paris le 28 septembre par le train et descendirent à Sérifontaine, un peu après Gisors, sur la ligne de Dieppe, où Molitor les attendait avec son gazogène. Ils furent hébergés chez les Vinay.

Je veux parler de ce couple qui tint une si grande place dans l'histoire de nos opérations. Roger Vinay un grand et beau garçon, charmant et affable, pharmacien à Lyons-la-Forêt, connaissait tout le monde à plusieurs kilomètres à la ronde. Il était estimé de tous pour ses capacités et son inlassable obligeance. Il tenait consciencieusement son officine, enrageant de ne pouvoir rien faire pour son pays. Le jour où Lefauve lui demanda s'il voulait travailler pour un réseau, lui et sa femme acceptèrent sans discuter. Alors ses activités devinrent les suivantes : sa maison servit d'asile radio et de lieu d'hébergement, sa femme préparant les repas pour l'opérateur d'un jour ou pour les passagers d'un soir, qui eurent nom parfois, colonel Passy, Commander Yéo-Thomas (Lapin Blanc), Pierre Brossolette ou Jean Cavallès. Elle était aidée dans sa tâche d'hôtesse par sa fidèle employée, Germaine Duval. "Potard" fit partie de toutes les opérations nocturnes qui se déroulèrent dans la région, soit une bonne demi-douzaine, mais quelles que fussent les difficultés, les fatigues ou les dangers, tous les matins de chaque semaine, il était à la même heure, derrière ses locaux, prêt à préparer une ordonnance ou vendre un médicament ... Denise Vinay, elle aussi, à droit à l'admiration. C'est une femme qui, à première vue, paraissait fragile et peu faite pour ces jeux dangereux, mais en la fréquentant, on s'apercevait que ce visage aux yeux aimables, pleins de flammes vives, au sourire agréable, cachait une

... inflexible et une froide détermination. Les Vinay avait deux enfants, cela  
 ... rien. D'autres aussi en avaient. Pour Dutertre, c'était une fille. Pour

... garçon et fille. Et tous ces enfants étaient des gamins pas encore élevés.  
 ... pour tous ces gens-là, il n'y avait qu'une chose qui comptait : participer  
 ... défaite allemande.

Lefaue qui était aussi un gars solide, très attachant, tenait avec sa femme,  
 Madeleine et sa belle-soeur Clotilde Hérissé, toutes deux nièces de Dutertre, la succur-  
 sale locale des "Coopérateurs", chaîne d'épiceries. Son arrière-boutique servait aussi  
 d'asile et les deux femmes eurent plus d'un repas à préparer pour ceux qui revenaient  
 d'une expédition. Elles faisaient cela comme une chose naturelle, sans mots inutiles,  
 se partageant entre leur vie de commerçantes au grand jour et leur vie nocturne. C'est  
 avec le recul des années que l'on comprend mieux combien tous ces hommes, toutes ces  
 femmes furent héroïques, alors que tant de Français vauquaient tranquillement à leurs  
 occupations en attendant que l'un ou l'autre gagne la partie. La maison de Lefaue  
 avait aussi l'avantage de communiquer, par le fond d'un jardin, avec celle des Vinay.

Lefaue faisait partie du Comité de réception. On appelait ainsi l'équipe plus  
 spécialement chargée d'aider, sur le terrain, aux atterrissages et aux parachutages.  
 Il connaissait parfaitement la région et particulièrement la merveilleuse forêt de  
 Mâtres qui entoure Lyons. Aussi, nous nous en rapportions à ses décisions pour les  
 chemins à suivre et les précautions à prendre à tel ou tel endroit. On pouvait se  
 fier à lui, plein d'audace, il se révélait prudent quand il le fallait. Je crois  
 qu'il s'occupait aussi de recueillir des informations sur l'ennemi et qu'il avait  
 des sous-agents dans la partie normande du nord de la Seine.

Pour revenir à "Prune", je logeai chez les Vinay et j'installai mon poste dans  
 une des chambres au-dessus de la pharmacie. Les contacts avec Londres étaient excel-  
 lents et trois jours durant, je travaillais avec nos amis britanniques. C'était, une  
 fois de plus, hors des règles, cependant je ne pouvais pas hésiter, ni trouver d'autre  
 solution, chaque nuit pouvant être celle de l'opération. Tous les soirs Molitor, qui  
 nous aidait, allait au débouché de la forêt, vers le terrain, pour se rendre compte  
 du temps et voir comment le vent se présentait en direction et en force. Pendant

toute cette période, les conditions météo se révélèrent mauvaises et le vent ayant un sens ne permettant pas l'atterrissage. Le 30 au soir, l'annulation de l'opération fut décidée. Il n'y avait plus de lune et les nuages abondants étaient tout espoir. Nous devions agir à coup sûr et ne pas risquer inutilement des vies précieuses. A mon dernier contact avec Londres, nous reçûmes l'ordre de monter une nouvelle opération maritime "Béluga II" pour le début d'octobre.

Ce même soir, nous eûmes une grande émotion. Alors que nous étions tous réunis chez Vinay, Lefauve vint nous prévenir que deux voitures allemandes qui paraissaient être des voitures gonios avaient tourné dans le village et s'étaient arrêtés pas très loin de la pharmacie. Aussitôt le poste réintégra sa boîte à biscuits et nous les cachâmes, ainsi que les valises de Madame Perrault, au fond du jardin, dans des planques hâtivement préparées.

Ce ne fut qu'une alerte. Les émissions ayant cessé, les voitures gonios, si c'en étaient, avaient perdu le fil et s'en allèrent. Nous n'eûmes jamais aucun écho de ces visiteurs nocturnes. Nous avions eu chaud, mais j'avais pu constater que tout le monde avait gardé son sang-froid, qu'il n'y avait eu aucun affolement.. La machine tournait rond, l'équipe paraissait solide. La suite des événements confirmerait cette première impression. Autre constatation, je n'avais pas prévu le camouflage de tout ce qui était dangereux, c'était une erreur.. Je venais encore d'apprendre quelque chose. Et, il faut bien le dire, lors de mes stages en Angleterre, nous n'avions jamais effleuré ce genre de question. Rien n'est jamais parfait ...

## Chapitre VI

## La ruche s'organise

Après l'échec de l'opération nous regagnâmes Paris. Perrault avait peu de temps devant lui avant "Béluga II" prévue pour le 6 octobre. C'était bien sûr Alex qui s'occupait des questions purement maritimes. Le départ du bateau se ferait à Pont-Aven, dans la nuit du 5 au 6. Perrault confia à Laurent, un agent de Coco, dont j'aurai l'occasion de reparler, deux courriers, le Z.48 et le Z.49. Lui-même se rendit à Pont-Aven avec sa femme et son fils aîné, dès le 4 octobre et, comme il n'y avait pas d'asile, il descendirent à l'hôtel des "Ajoncs d'Or" rempli d'Allemands.

L'opération se présentait mal. Dès le 5, la phrase de déclenchement : "Le Béluga a mangé le petit poisson" ne passa pas à la B.B.C.. Le lendemain ou le surlendemain, ce fut celle de l'annulation qui passa : "Le Béluga est dans le filet". Je restai à Paris, on n'avait pas besoin de moi, tout étant réglé par les phrases de la B.B.C. Afin de garder un contact bilatéral, Laurent et Alain faisaient la navette entre Pont-Aven et la capitale.

À la suite de l'annulation, le B.C.R. m'indiqua que "Béluga"II" était reportée au 14. Le jeu des agents de liaison ne suffisait plus et risquait de devenir dangereux, Pont-Aven étant "zone côtière interdite". Aussi, Alex proposa-t-il à Perrault de me faire venir avec un poste chez les Berthou, fermiers de Riec-sur-Belon, pour établir un contact permanent avec l'Angleterre. J'arrivai sans encombre à leur ferme de Rudeval. L'endroit était excellent, isolé, bien dégagé, se prêtant à une bonne surveillance de la route. Une grande pièce au premier constituait une salle d'émission parfaite.

Les Berthou, dès l'abord, semblaient être de braves gens et ils se révélèrent des gens braves. Les habitants de la ferme étaient, je le rappelle, la grand mère, le père, Hippolyte Berthou, la mère, Marie Berthou, l'âme de la famille, les deux filles,

allians, ainsi que le fils Alain, pseudo "Perrine". Ils auront une très grosse activité dans la Résistance. Leur maison servira d'asile radio. Pendant un moment, elle sera le P.C. d'Alex qui préparera là ses opérations maritimes. On y entreposera du matériel. On y hébergera des passagers en transit. Alex s'y réfugiera pendant une période dangereuse pour lui et, en dehors de la C.N.D., Marie Berthou cachera les aviateurs alliés descendus en parachute. J'estime que, comme pour beaucoup d'agents, l'oubli est venu pour ces patriotes. On n'a pas su les intégrer dans notre Amicale. Ils sont restés en dehors dès l'après-guerre. La mort d'Alex a privé nombre d'entre eux des récompenses auxquelles ils pouvaient légitimement prétendre. Ils en ont gardé une certaine amertume, elle me paraît justifiée. Perrine, arrêté en novembre 1943, resta des camps de concentration très malade et devait mourir quelques années après, sans avoir reçu cette Légion d'Honneur que j'avais demandée pour lui et qu'il avait bien méritée. Ironie du sort, il l'a obtenu à titre posthume ...

Je reviens à mon action personnelle. Arrivé le 8 ou le 9 à Rudeval, j'établis la liaison avec Londres qui nous confirme que "Béluga II" aura lieu le 14. Alex était là aussi, qui élaborera son plan d'action et Perrault venait tous les jours aux nouvelles. Après mûre réflexion, Alex fort de son expérience, dissuada Perrault d'embarquer sa femme et son fils. Il lui montra le grand danger du contrôle allemand qui s'exerçait une fois sur deux et le peu de sécurité qu'offraient les parois trop minces de la petite cale servant de cachette à quelqu'un sujet au mal de mer et susceptible de révéler sa présence par des manifestations intempestives. Malgré tout le désir de notre ami de mettre les siens en sûreté, il s'inclina. Il savait qu'Alex ne parlait pas à la légère et que ce qu'il avait fait pour Rémy, il le ferait pour lui, mais les circonstances ne s'y prêtaient pas. Nous repartîmes donc à Paris séparément, avant la mise en route de "Béluga II" qui était maintenue ferme, puisque la phrase annonciatrice : "Nous brûlerons "x" cierges à Sainte-Anne d'Auray" représentant la date prévue, passait régulièrement à la B.B.C.

L'opération réussit parfaitement. Rémy, auquel Perrault et Alex avaient écrit pour le conjurer de débarquer coûte que coûte, même sans le matériel, arriva seul avec ce matériel. Il nous attendit, Perrault et moi, à Angers qu'il rejoignit avec Alex. Nous restâmes deux jours dans cette ville, les 17 et 18 octobre, Rémy couchant



mes amis, Perrault, Alex et moi dans une chambre d'hôtel près de la gare Saint-

Le retour du "patron", que nous attendions depuis un certain temps, fut fort intéressant et il reste encore pour moi, un des très beaux moments de la clandestinité. Nous étions animés d'une foi patriotique profonde et le respect que nous portions au général de Gaulle et à ses lieutenants, faisait rejaillir sur Rémy une partie des sentiments que nous éprouvions. Lui-même était auréolé par le prestige dû à sa propre personnalité, à son action brillante de Chef de Réseau, à sa persévérance, à son courage poussé jusqu'à la témérité. Témoins ces voyages entre la France et l'Angleterre, soit en avion, soit en bateau, alors qu'il était plus ou moins brûlé. Lorsqu'il rallia les Îles pour la dernière fois, il apportait un arbuste pour Madame de Gaulle et une bouteille de cognac pour Winston Churchill ! Evidemment, cela démontrait un manque de prudence, mais l'homme était ainsi fait ...

Aussi, était-ce une fête pour nous, qui peinions depuis des mois, de le revoir et de nous entendre dire que notre action n'était pas inutile, qu'elle était appréciée de nos amis anglais. Même les "purs" aiment les compliments quand ils pensent qu'ils les méritent et nous nous sentions très fiers.

Il faut signaler que Rémy, qui s'appelait maintenant "Recordier", du moins sur sa carte d'identité, avait complètement changé d'aspect. Les Anglais l'avaient métamorphosé. Perrault et moi-même eûmes quelque difficulté à le reconnaître lors de notre rencontre à la Gare Saint-Laud où il débarquait de Bretagne et il faut avouer que notre "patron", qui avait le goût de la mise en scène, n'était pas fâché de notre surprise.

Nous passâmes donc près de deux jours à Angers, à mettre, chacun en ce qui le concernait, notre chef au courant des activités de son secteur. Nous repartîmes le 18, séparément, Alex remettant le cap vers la mer.

Angers qui nous permit de témoigner à Rémy notre joie de le revoir, fut aussi la ville où naquit mon amitié pour Alex. Le lendemain de notre arrivée, nous avions une heure ou deux à perdre, lui et moi, avant le déjeuner qui devait nous réunir tous les quatre. Nous nous étions réfugiés dans un café de la Place du Ralliement, la bien nommée en l'occurrence et tout en dégustant un Muscadet, notre ami évoquait lentement quelques souvenirs. Oh ! Il ne me raconta pas sa vie, seulement quelques épisodes du temps vécu en Roumanie. Venant de lui qui ne parlait guère de ce qu'il avait été,

ce qu'il avait pu faire, je compris qu'il venait de m'ouvrir les portes de son  
 vie. Hélas ! J'en ai peu profité, le destin ne l'a pas permis, nos rencontres  
 étaient trop brèves et lui-même disparut avant que je revienne. Mais je ne veux pas  
 poursuivre mon récit sans rendre hommage à ce grand Français en reproduisant l'article  
 que j'ai écrit pour les membres de l'amicale du Réseau, en octobre 1963, à l'occasion  
 du vingt-cinquième anniversaire de sa mort.

°  
 ° °

" Le 5 novembre prochain, il y aura vingt ans que notre ami "Alex", notre cher  
 Alex était abattu par la Gestapo. Nous ne pouvons pas laisser passer cette date, sans  
 la rappeler à l'esprit des camarades survivants du Réseau. Son nom n'est gravé sur  
 aucune tombe où nous pourrions aller pieusement nous recueillir; il nous appartient  
 donc d'évoquer sa figure pour qu'il soit toujours présent parmi nous.

" Il n'est pas trop tard pour parler de lui. Il ne sera jamais trop tard pour  
 parler d'un tel homme, mais pour dire une fois pour toutes ce qui me tient à coeur,  
 j'estime qu'on n'a pas donné à Alex, à ce résistant, à ce patriote, à ce héros authen-  
 tique, la place qui lui revenait au Réseau, c'est-à-dire, la première. Son tort, son  
 seul tort, ce fut d'être tué par les Allemands, de mourir avant la Libération. Vivant,  
 il eût reçu les honneurs qu'il méritait, en admettant qu'il les eût acceptés. Disparu,  
 il est devenu un parmi tant d'autres, dont on se souvient quelquefois au cours d'une  
 conversation et dont l'image s'estompe de plus en plus.

" C'est le rôle de l'amicale de braquer sur cette ombre la caméra du souvenir.  
 C'est un de ses devoirs les plus sacrés de faire en sorte que l'oubli n'ensevelisse  
 jamais la mémoire de ceux qui ont tout donné pour que nous vivions, pour que nous  
 soyons libres, pour que nous soyons heureux.

- ° -  
 °

" Alex a toujours été pour moi une figure énigmatique. Il parlait peu, apparaissait,  
 disparaissait, tout ce qu'il entreprenait réussissait. C'était un organisateur né, un  
 homme de métier aussi, je veux parler de celui du renseignement. S'il savait prendre  
 des risques, il avait le secret de les minimiser, tout en rendant son action efficace.  
 Il me semblait quelque peu sorcier et, comme tel, tabou. Sa mort est inexplicable  
 quand on l'a connu et, aujourd'hui encore, je n'en ai pas percé le secret. Il est

entré dans la légende comme d'autres paladins des temps passés et modernes. Personne n'a retrouvé son corps et pour tous ceux qui l'ont approché, il est toujours vivant, tel que chacun l'a vu à sa dernière rencontre avec lui.

" Je sais peu de choses de son existence, il se livrait rarement. Cependant, au cours de certains contacts communs, notamment à Angers, en octobre 1942, alors que Alex venait de rentrer en France, il me fit quelques confidences très discrètes et j'avais senti soudain, sous son apparence rude, une grande sensibilité qu'il dissimulait dans le courant des jours. Jusque là, j'avais admiré et estimé Alex sans réserves, de cet instant naquit une amitié partagée.

" Quelle a été sa vie avant la débâcle de 1940 ? Je ne l'ai appris que d'une façon extrêmement schématique à travers ses propres allusions et les indications, parfois contradictoires, recueillies de droite et de gauche.

" Né à Lorient, le 14 mars 1896, "Alex", de son vrai nom, Alphonse Tanguy, fit ses premières études au lycée de sa ville natale. Il désirait ardemment être officier de marine. Pour de pénibles raisons familiales, il ne le put et prépara sans enthousiasme l'entrée à l'"Ecole des Arts-et-Métiers d'Angers où il fut cependant reçu. Il ne serait pas marin mais ingénieur.

" La guerre de 1914 éclate. Il est déjà patriote, c'est une âme fortement trempée, et il n'a pas un moment d'hésitation : il s'engage pour la durée des hostilités. Il n'est pas besoin de souligner comment il la fera cette guerre. Alex est un de ces êtres qui ne font rien à moitié et qui, lorsqu'ils ont décidé quelque chose, se sont embarqués dans une affaire, vont jusqu'au bout de leur lancée, même s'ils doivent en mourir.

" En 1918, il est sous-lieutenant et il occupe cette Allemagne qu'il a combattue à fond, de toutes ses forces et qui restera toujours pour lui l'ennemi numéro un. Puis il quitte l'armée. On le retrouve dans le courant de 1920 en Roumanie. Il y restera pendant vingt ans, ingénieur aux Pétroles de Ploesti notamment. Il s'y mariera avec une Roumaine.

" Au mois d'avril 1940, il revient en France pour quelques jours. Notre ami appartenait au Deuxième Bureau de l'Armée et ce retour fut provoqué par un appel du Ministère de la Guerre où il se rendit pendant un bref séjour à Paris. A la suite de cette visite, il repart pour la Roumanie. Peu après, au mois de mai, il est soupçonné

... pas, d'avoir fait dérailler un train allemand. En réalité, il est bien l'auteur de  
 ... catastrophe et de quelques autres méfaits accomplis sur ordre. Il est alors arrêté  
 ... emprisonné. Alex n'est pas homme à rester en cage. Avec des complicités locales,  
 ... s'évade en juillet 1940 et regagne la France, empruntant la voie aérienne qui lui  
 ... offre la plus rapide.

... ainsi la valeur du personnage est déjà située. On peut prédire, sans être grand  
 ... s'écarter, qu'il n'assistera pas passif au spectacle de la défaite française et de l'en-  
 ... trée du territoire national. L'engagé de 14-18, l'agent en Roumanie, le sabo-  
 ... teur de mai 1940, n'est pas de ceux qui attendent de voir comment le vent va tourner  
 ... pour prendre position. Il n'y a qu'une chose qui compte: son pays subit une humilia-  
 ... tion qu'il ne peut tolérer. Et de la part de qui ? De ceux qu'il a combattus dès sa  
 ... jeunesse. Il ne croit pas un instant que cela sera définitif. Lui, aussi, pense que  
 ... si la France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre ... Il est donc  
 ... décidé à continuer le combat et il deviendra un des rouages de la Résistance.

- o -

" Il ignore comment il va pouvoir s'intégrer à cette Résistance dont la B.B.C.  
 ... commence déjà à parler chaque soir, mais il ne veut pas perdre de temps et arriver  
 ... les mains vides au rendez-vous qu'il attend ... Il se fait engager, peu après son  
 ... retour, à la Kriegsmarine de Lorient, grâce à son titre d'ingénieur. Il loge alors  
 ... chez sa soeur.

" Son séjour à l'arsenal sera productif, ce n'est pas un homme à gaspiller les  
 ... possibilités qui s'offrent à lui. Il sait où il va, ce qu'il désire. Lorsque "Lebre-  
 ... ton", agent de la C.N.D., Lorientais lui-même, le présente à Rémy, en décembre 1941,  
 ... il ne tardera pas à apporter à son nouveau chef, toutes les informations demandées par  
 ... ce dernier. Il en rajoutera même, car non seulement, il fournira les plans de la base  
 ... sous-marine de Lorient sollicités, mais aussi ceux de Brest, de Saint-Nazaire, de  
 ... La Pallice et de Bordeaux. Le "patron" en restera tout éberlué.

" Ce magnifique résultat ne constituera qu'un début. Alex montrera, par la suite,  
 ... de quoi il est capable et son amour contrarié pour la mer trouvera dans de nouvelles  
 ... activités une sorte de revanche : il devient le grand maître des liaisons maritimes

à Réseau.

" Il sera cet amateur d'un genre nouveau qui achète et arme des navires pour faire une guerre spéciale où il s'agit de passer, au nez et à la barbe de l'ennemi, les agents français en mission et le courrier du Renseignement. Tâche ingrate et périlleuse où il faut se méfier des hommes et des éléments. C'est sa vie et celle de ses nombreux équipiers qu'il joue à pile ou face car, ainsi qu'il le dit lui-même, une fois sur deux, le contrôle allemand monte à bord et fouille les bateaux. Mais l'alternance n'est pas absolue ... Alors, à Dieu-vat !

" Dans un autre temps, il eût été un magnifique corsaire. C'était un entraîneur d'hommes, il avait un ascendant prestigieux sur ceux qui étaient sous ses ordres. Son esprit d'aventure, la sûreté de ses décisions et aussi cette sorte de chance qu'il eût pendant longtemps, tout cela le prédisposait à être le frère de ces marins de jadis qui couraient sus à l'ennemi, à travers les océans, au milieu des tempêtes.

" Son travail ne se bornait pas à organiser les liaisons maritimes. Le renseignement absorbait une grande partie de son activité, ce qui l'obligeait à effectuer de nombreux déplacements, pour ne pas dire continuels. En effet, ainsi que l'ont fait remarquer plusieurs de ses camarades, il passait ses nuits en chemin de fer. Afin de pouvoir <sup>être</sup> à tous les rendez-vous qu'il donnait, il avait pris cette habitude de dormir dans le train, disposant de cette manière, de tout le temps nécessaire pour développer son secteur, visiter ses agents, recueillir le courrier. Ce labeur perpétuel l'amenait bien souvent hors de sa Bretagne, le long des côtes atlantiques, à Bordeaux, à Paris. Il était infatigable et partout à la fois. Comment un tel dynamisme n'eût-il pas subjugué tous ceux qui le secondaient ?

" En octobre 1943, après le départ de "Debesse" et celui de "Martin" (S.V.P.), pour l'Angleterre, Alex est pratiquement le chef du réseau, en attendant le retour attendu de Lévy. La C.N.D. connaît à nouveau une mauvaise passe. Le secteur du Sud-Ouest a été démantelé et Alex s'emploie à limiter les dégâts, tout en continuant à assurer la routine quotidienne. Plus que jamais, il doit faire face à tous les problèmes et se déplacer incessamment pour assumer ses responsabilités qui sont immenses. Certes, il est bien épaulé par des garçons de valeur, mais l'ennemi connaît de plus en plus de choses et il n'a jamais été plus redoutable. Cette C.N.D. lui a porté tant de coups d'effastés qu'il veut l'annéantir à tout prix. Ses diverses polices sont sur les traces

des membres! La partie est dure, il faut jouer serré. Alex s'y emploie au maximum.

" Et nous arrivons à ce jour fatal du 5 novembre 1943 où notre ami devait tomber au champ d'honneur. Rémy a raconté ce drame dans ses Mémoires, je ne le ferai pas après lui. Je dirai seulement, une nouvelle fois, que, connaissant Alex, je ne comprends pas encore comment il a pu monter cet escalier au bout duquel la mort était attendue, alors qu'il savait presque sûrement que la Gestapo l'attendait en haut. Cela ne lui ressemblait pas ... Je persiste à croire qu'il avait des motifs qui nous échapperont toujours et que le souci de sauver ce qui pouvait encore l'être n'a pas seul guidé ses pas. À moins qu'il ait cru, comme souvent, que la chance ne l'abandonnerait pas ... L'énigme reste entière.

°  
° °

" Ces lignes, au terme desquelles nous arrivons ne donnent qu'un faible aperçu de l'être qu'était Alex. Le cadre de cet article ne permettait pas de grands développements, le manque de détails non plus. Je le répète, tout ce que l'on sait sur lui reste flou et a été recueilli au cours de maigres confidences à l'un ou à l'autre, dont notre ami était très avare. Alex a disparu avec la plupart de ses secrets.

"Je souhaiterais tout de même que cette brève et incomplète évocation ravivât le souvenir de cet homme exceptionnel dans le cœur de tous ceux qui l'ont approché. Je dis "exceptionnel", car ce mot s'applique bien à lui : il fut à la fois un dirigeant et un exécutant. Sa simplicité, son amour du travail aussi, étaient tels qu'il se pensait jamais déchoir en accomplissant des besognes minimes. C'était également un patron. Il savait combiner et prévoir, sa réussite jusqu'à son assassinat en est la preuve. Il était soucieux de ménager son équipe, tout en lui demandant beaucoup, mais n'hésitait pas à payer de sa personne lors de missions difficiles. Tout cela réuni faisait de lui un chef dans le sens élevé du terme.

" On peut le citer en exemple. Il n'y eut jamais d'homme plus droit, plus loyal, plus courageux et, quoiqu'ignoré de la foule, il reste une des plus pures figures de la Résistance, ceux de la C.N.D. ne doivent pas l'oublier.

" Je sais qu'il y a d'autres morts au réseau qui sont autant de héros et leur mémoire doit rester aussi vivace pour nous tous. Que ceux qui les pleurent toujours soient persuadés qu'à travers Alex nous les retrouvons tous; qu'en l'honorant, nous

"... honorons tous" .

Avant cité cet article, je ne me sens pas le droit de passer sous silence la lettre qui me fut écrite en 1953 par Alain Berthou (Perrine), qui travaillait avec lui, en réponse à une demande que je lui avais faite au sujet de son ancien chef. Je cite "l'extension" tout le passage qui le concerne sans rien altérer. Ces lignes nous montrent des aspects d'Alex que je n'ai pas connus.

" Vous me dites de vous parler d'Alex. Je l'ai en effet beaucoup connu, mais vous savez, il ne laissait entendre que ce qu'il voulait bien.

" C'était un Breton natif de Lorient où il a encore sa soeur (décédée depuis). De son vrai nom, il s'appelait Alphonse Tanguy, avait vingt ans d'activités comme capitaine au service du Deuxième Bureau. Il était ingénieur des Arts-et-Métiers et avait son Centre de recrutement à Tulle. Bien avant la guerre 1939-45, il était en mission en Roumanie où il dirigeait certaines constructions de fortifications. Avec l'avènement d'Antonesco, il avait tout saboté et de nombreux ouvrages avaient sauté, ce qui lui valut son arrestation.

" Marié en Roumanie avec une parente éloignée du roi Carol, il réussit à s'évader grâce à la complicité de quelques fonctionnaires haut placés, amis du roi, restés en fonction. Après passage à Istamboul, puis Bizerte, puis Marseille, il échoua à Lorient, sa ville natale. Avant cette mission en Roumanie, il en avait déjà rempli d'autres en Allemagne, en Bessarabie et en Russie. Il parlait le Roumain, l'anglais, l'allemand, le russe et l'italien.

" Avant son arrivée à Lorient, il s'était déjà fait contacter par le Deuxième Bureau de Vichy, mais avait tout refusé.

" Présenté au Réseau C.N.D. par notre ami Lebreton, il ne devait pas tarder à y travailler. A peine était-il avec nous qu'il dérobait, dans l'arsenal de Lorient, où il était fait employer, des plans d'une extrême importance. Sa soeur et sa secrétaire furent arrêtées à la suite de cet exploit et Alex dut prendre la fuite.

" La tâche de le secourir devait m'incomber. Du 15 juin au 30 juin 1942, je le cachai dans un champ de blé et le ravitaillai tous les jours. De plus, tous les deux jours, je lui servais d'agent de liaison auprès d'un autre ami de Lorient, Hubert Le Crom. De là, il passa en zone libre pour nous revenir bien rapidement et prendre

... dans tout le secteur breton du Réseau C.M.D.

... était un chef admirable. Il ne donnait jamais d'ordre, mais vous faisait comprendre ce qu'il y avait à faire et toujours il trouvait des volontaires. Il n'aimait pas les façons fortes et brutales à la manière des F.T.P. A celles-ci, il préférait le travail silencieux, mais plus efficace du Renseignement. Ses compliments étaient rares, mais quand une mission était bien remplie et en notre faveur, il savait montrer sa satisfaction. Il n'hésitait pas alors à vous inviter à un copieux déjeuner souvent bien arrosé. Même dans l'intimité, après ces actions d'éclat, il nous sortait ce je ne sais où, quelques bouteilles de cognac à trois étoiles que nous devions boire entre nous.

... était cependant un nerveux. Quand quelqu'inquiétude le torturait, il fumait cigarette sur cigarette, absorbant de nombreux cafés et ne parlant que pour dire ce qui était nécessaire.

... Il connaissait ses responsabilités et chaque fois que l'un des nôtres s'est trouvé arrêté, il en était terriblement éprouvé. Il s'exposait d'ailleurs toujours aux plus grands dangers, ayant, je crois, une trop grande confiance en son étoile. Il était infatigable et savait s'adapter à tous les milieux. Infatigable certes. Après une nuit de train, il passait la journée à bicyclette pour refaire une nuit de train et une autre journée à déambuler pour ses affaires. Alors son visage se creusait de rides et ses yeux s'enfonçaient au point de devenir inexpressifs.

... Avec les pêcheurs, il était pêcheur, marin et savait porter leur costume. Autrement, on l'aurait aisément pris pour un voyageur de commerce, quoique à nos yeux, nous Français, il avait tout du type germanique avec ses cheveux blonds délavés, ses sourcils très blonds et sa tête presque chauve. D'autres lui auraient trouvé une ressemblance avec un pasteur protestant. Dans les milieux élégants ou mondains, il savait également être élégant et mondain. De plus, il portait admirablement bien l'uniforme allemand. Je l'ai vu une fois à l'hôtel de l'Epée à Quimper en uniforme de capitaine allemand, se mêler aux soldats et aux officiers pour aller écouter un discours d'un général Von X..., sur le Champ de Mars (tous les civils devaient s'écarte- ter de cette place à ce moment-là). Ce travail fait, je devais le retrouver comme le plus classique des Français, marchant dans la rue, une main dans la poche de son



... et tenant de l'autre le guidon de son vélo.

" Je ne sais si tous nos camarades ont été comme moi, mais il me semble qu'Alex aurait fait de moi ce qu'il aurait voulu. Il avait une de ces façons de vous exprimer ses désirs qui étaient des ordres que je serais allé jusqu'à l'abnégation la plus totale pour lui donner satisfaction.

" La France en perdant Alex a perdu un de ses fils les plus glorieux et le plus apprécié.

" L'après-guerre ne devait pas l'endormir sur ses lauriers. Il me parlait souvent, très souvent, quand nous étions seuls, de l'Afrique équatoriale et du Congo en particulier. Si le monde devait connaître enfin la paix, la vraie, c'est vers ces lieux, il me semble, qu'il se serait retiré.

" Alex était un Français, un homme intègre, sincère et droit. Jamais je ne pourrais rien lui reprocher, j'étais trop en admiration devant cet officier... "

o  
o o

Une petite remarque avant de continuer. Je pense qu'il doit y avoir une erreur de date quant au départ d'Alex de l'Arsenal, car en juin 1942, il s'occupait déjà du secteur maritime, ayant organisé, comme on l'a vu précédemment, le départ de Rémy, auquel j'étais présent, le 17 juin 1942. Perrine étant mort depuis, hélas !, il ne m'a pas été possible d'obtenir d'éclaircissements à ce sujet.

Mais quel émouvant témoignage vis-à-vis d'un chef ! Certainement, c'est la Bretagne, pépinière de résistants, qui a été la plus prodigue en dévouements inconditionnels parce que plus purs en quelque sorte.

Nous n'allons pas encore quitter Alex. Je veux citer un fait qui apportera un supplément valable à tout ce que j'ai écrit sur lui. Dans beaucoup de situations, même les plus tragiques, il se trouve toujours une note comique. A Angers, il n'y eut rien de tragique. Dans cette ville, grand centre de la Gestapo, tout se passa sans encombre ; mais la note comique fut fidèle au rendez-vous.

Nous étions, je l'ai dit, Perrault, Alex et moi-même, logé dans un petit hôtel sans prétentions. Le soir, quand nous voulûmes entrer dans notre chambre, qui nous était commune, il nous fut impossible d'ouvrir la porte. Après de nombreuses tentatives, un feldwebel, pensionnaire de la maison, nous offrit ses services et échoua

Il partit immédiatement à la recherche d'une échelle et l'ayant trouvée, il entra dans la pièce par la fenêtre heureusement entrouverte et se mit en devoir de tenter la serrure (il était peut-être serrurier !), et c'est tout joyeux qu'il nous accueillit dans notre logis. Brave Fridolin s'il avait su ce que nous représentions, son avancement eut été assuré, je suppose ...

C'est le lendemain de cet incident amusant que se place un fait que je veux citer. Je ne suis pas superstitieux, mais depuis le départ de Buenos Aires, j'avais un fétiche que m'avait donné ma chère Lucienne. C'était une petite poupée en étoffe, représentant "Olivia", la femme du célèbre "Popeye". Elle avait parcouru les océans avec moi, elle avait sauté en parachute et je l'emmenais dans tous mes déplacements. C'était ma mascotte. Je ne sais pourquoi, cette fois-là, je l'avais accrochée à un des coins du lit que je partageais avec Alex, puis, en partant, je l'avais oubliée, ce qui était bien la première fois ! Quand je m'en aperçus à Paris, j'en avisai à tout hasard Alex et lui, qui avait bien d'autres chats à fouetter et d'autres problèmes à résoudre, s'occupa de mon fétiche, réussit à le récupérer et me le rapporta. Il avait compris l'importance sentimentale que j'attachais à ce petit tas d'étoffe et son cœur avait parlé. Je m'en suis toujours souvenu ... Aujourd'hui encore, "Olivia" est toujours là, elle a traversé toutes les tourmentes, mais Lucienne et Alex sont tous les deux "Morts pour la France"...

Après toutes ces évocations poignantes, il nous faut revenir à notre travail. May devait rester deux mois et demi en France. Ils furent bien employés et lorsqu'il repartit, en janvier 1943, il avait renforcé les assises de son Réseau, multiplié ses agences et établi à Paris un véritable P.C. où aboutissaient tous les fils de la province.

Quant à moi, je commençais à organiser sérieusement mon secteur. J'étais devenu, de somme et tacitement, le chef du service radio et des opérations aériennes. Un chef radio dont l'unique opérateur était lui-même et un chef d'opérations qui n'en avait pas encore effectué ! Car non seulement "Prune" n'avait pu se réaliser, mais une autre, un parachutage, avait raté, les Anglais l'ayant remis jour après jour jusqu'à la fin de la lune, en raison des conditions météorologiques.

Pour tout dire, je n'étais pas content de moi, quoique dans les deux cas, il n'y avait nulle erreur de ma part, mais il me manquait ce que l'on pourrait appeler le

du feu et je ne retrouverais la plénitude de mon esprit que lorsque j'aurais aussi une première opération.

En ce qui concerne celle de parachutage, nommée "Marianne-Dorothee", elle devait se passer sur le terrain "Salsifis", situé à neuf kilomètres au sud-ouest de Coulommiers. Cet emplacement nous avait été signalé par "Bertin", un nouvel agent que Dutertre nous avait présenté dans le courant de septembre, à la brasserie Capoulade, au Boul' Mich. Nous avions déjeuné à l'Alsacienne, sur le trottoir d'en face et le nouveau venu s'était révélé fort sympathique. Je l'engageai et l'affectai aussitôt aux opérations aériennes car il devait être élève-pilote ou pilote de tourisme. Ce fut un enrôlement dont je ne me suis jamais à me repentir. Bertin travaillait déjà avec Dutertre, lui fournissant des renseignements collectés par lui-même ou fournis par d'autres agents, tels que "Jacob", contrôleur des P.T.T.

Le terrain en question se situait dans un endroit désert, au milieu de boqueteaux touffus, se prêtant bien à un parachutage. Toutefois, il présentait deux inconvénients. Le premier était l'existence du terrain d'aviation de Coulommiers à quelques kilomètres au nord-est de Coulommiers et qui était occupé par les Allemands, ce qui n'avait pas empêché les Anglais d'accepter "Salsifis". Le deuxième était qu'il n'y avait pas d'asile, sinon à Coulommiers même; mais du fait que nous n'attendions pas de passagers, ce n'était pas très grave.

Dutertre et moi arrivâmes à Coulommiers conduits par S.V.P. Nous dinâmes tous les trois à l'hôtel de l'Ours, puis nous gagnâmes ensemble le terrain et notre chauffeur reprit la route de Paris. Pendant ce temps, Bertin était chez des amis en train d'écouter l'émission de vingt et une heures de la B.B.C., où la phrase-clé serait lancée. Il nous rejoignit plus tard à bicyclette pour nous annoncer que l'opération était remise. Un peu désappointés, nous lui dîmes au revoir et il repartit chez lui, après nous avoir amenés dans une cabane de cantonnier, au milieu des bois, où nous attendîmes le petit train pour franchir la distance qui nous séparait de la gare la plus proche : Faremoulières. Nous étions transis et le petit feu que nous avions allumé dans la cabane ne nous avait guère réchauffés. Le chemin était boueux et c'est en piteux équipage que nous atteignîmes la station, en avance sur l'horaire. Vers six heures le convoi s'annonça et comme c'était un train de travailleurs, personne ne fit attention à notre aspect désole : mine ravagée par l'insomnie, barbe pas faite, bas de pantalons et chaussures

facilitées par la gadoue dans laquelle nous avions pataugé. L'arrivée dans la capitale et le départ de la gare s'effectuèrent sans histoire. Un train de banlieue n'était pas traité comme les grandes lignes. Comme je l'ai mentionné, l'opération, reportée jour en jour, fut abandonnée. La série noire continuait.

La présence de Rémy à Paris n'avait <sup>(fait)</sup> que renforcer mon travail. J'étais toujours comme opérateur, Alain n'étant pas encore prêt pour être lâché. Je n'avais pas le temps d'aller en province pour émettre et je me promenais avec Alain aux quatre coins de la ville pour pouvoir travailler plus rapidement. Il n'était pas question d'avoir d'asile fixe pour y laisser des postes à demeure et j'avais dû confier à son cousin la dangereuse mission de prendre à chaque fois l'émetteur avec lui. On le mettait dans sa grande boîte à biscuits au fond d'un filet à provisions et il me précédait, assumant tout le risque de l'opération. Cette façon de procéder était impérative, il valait mieux prendre le risque de perdre un agent de liaison et un poste que l'unique radio du réseau, muni de ses "fréquences". Que de fois cependant j'ai hésité à lui donner ce poste, je crois même l'avoir porté, tant il me répugnait de le sacrifier, lui qui était encore un tout jeune homme, mais il le fallait pour le bien du service et cela primait toute considération. Je ne voudrais pas refaire cela sachant tout ce que je sais. Il m'arrivait dans des cas d'extrême urgence, de transmettre de mon propre domicile. Alors Alain se postait au coin de la rue avec un journal, ayant l'air d'attendre quelqu'un et Renée le surveillait discrètement d'une fenêtre. Nous n'eûmes qu'une alerte, mais comme toujours en pareil cas, aucune certitude. Seule, l'allure très lente d'un véhicule suspect motiva le signal convenu. Je m'arrêtai de manipuler et il n'y eut pas de suite.

Fin octobre, début novembre, Rémy me mit en contact avec le Professeur Jean Savallès, un des fondateurs du Réseau "Cohors", qui venait de s'évader d'un camp de Vichy où il avait été interné après une tentative de départ malheureuse. Philosophe déjà célèbre, enseignant en Sorbonne, ardent patriote, âgé de 39 ans, il reprenait aussitôt le combat à Paris, sans se soucier de sa sécurité et avec toute la fougue dont il était capable. Je fus chargé de transmettre ses télégrammes à Londres, qui me furent portés par son agent "Servien". Il arrivait qu'il me les remit lui-même et je me souviens d'un jour où il m'avait donné rendez-vous au Capoulade du quartier latin.

Je trouvais assis à une des tables de la brasserie, divers papiers éparpillés devant moi, en train de rédiger le texte d'un message qu'il allait me donner. Il me semblait imprudent. Peut-être lui ai-je dit. Mais c'était un homme qui ne connaissait pas les obstacles. Brûlé par un feu intérieur, il ne vivait que pour cette Résistance de laquelle il attendait tout; il fonçait droit devant lui, méprisant bien souvent les quelques précautions qu'il fallait bien prendre. A distance, je le comprends mieux. Il avait un travail immense, son réseau était jeune, il n'avait pas les moyens de Rémy et il lui fallait assumer beaucoup de tâches pour arriver à un résultat valable. Nous aurons l'occasion de reparler de cet ami.

Je le répète, mon service tournait à plein et presque'au-delà de mes espérances. J'étais seul et on me demandait beaucoup. F.A.N.A., principalement, avait besoin de liaisons avec le Comité National de Londres et ces liaisons se faisaient naturellement par le truchement de la C.N.D. qui, à l'époque, devait être le plus important réseau accrédité auprès du B.C.R.A.

D'accord avec Rémy, je fus chargé d'initier un groupe de FANA aux joies de la réception des parachutages et, par une belle fin d'après-midi d'automne, je débarquai sur les indications de Joseph, dans un village de l'Yonne qui s'appelle Quarré-les-Tombes. Là je fus reçu par un charmant garçon du nom de Bob, F.T.P. de la première heure, qui avait descendu plusieurs Boches et devait être arrêté quelques mois plus tard, emprisonné, affreusement torturé, puis fusillé. Je me trouvais dans une ambiance très sympathique, mais où je me sentais tout de même étranger. Habitué depuis plusieurs mois à ma vie clandestine, j'avais en quelque sorte, perdu ma personnalité pour devenir un autre et tous ces gens qui riaient dans cette maison où je venais d'être accueilli, parlant de toute autre chose que ce que nous faisons, me semblaient d'une époque différente de la nôtre. Et pourtant chacun d'eux jouait un rôle bien déterminé dans la bagarre, de toutes ses forces, de tout son coeur.

Le lendemain, changement de décor. Je fus amené dans une clairière au milieu des bois. C'était l'endroit où le groupe désirait recevoir son parachutage. Quelques gars étaient là, qui allaient composer le Comité de réception. Je leur expliquai comment procéder, leur montrant la place des lampes disposées en triangle par rapport au vent; leur parlant du pliage des parachutes, de la planque pour les containers, etc. Mais ils avaient déjà leur idée là-dessus. Je n'assistai pas à l'opération elle-même. Je

... me rappeler que la nuit de ce jour-là, je la passai dans une vieille bâtisse, au coeur de la forêt, servant aux bûcherons et aux charbonniers. Je repartis vers Paris et n'entendis plus parler de rien. F.A.N.A. était fortement cloisonné et Joseph n'était pas bavard sur ses propres affaires.

Je fus aussi chargé d'éduquer un jeune radio de F.A.N.A. que l'on nommait Michel. Cela se passait chez un petit industriel de la rue Duvergier, dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement. Je l'initiai aux mystères de notre "set", à l'utilisation rationnelle des quartz, l'habituant à placer favorablement l'antenne pour obtenir le maximum de rendement. Je lui dévoilai, sur ordre, les arcanes du code à double transposition. Je ne sais pas ce qu'il est devenu car avec FANA, une mission étant exécutée, tout contact était coupé. Il me semble tout de même qu'il fit sa première liaison vers avril 1943. C'est tout.

Tous ces travaux m'absorbaient considérablement et il n'y avait pas de place pour les loisirs. Cependant, Rémy cherchant à nous détendre, lui et moi, m'emmena au spectacle. Une fois ce fut aux Champs-Élysées, dans je ne sais quelle salle. Il avait invité également le docteur Descomps qui faisait partie du Front médical et chez lequel il avait logé dès son retour en France. On jouait une petite pièce espagnole : " El Puerto de Santa Maria ". Je ne me souviens plus si c'était bon. Deux heures avaient passé à penser à autre chose, cela seul comptait. Nous allâmes aussi voir un film sur la liaison avec Serge Lifar. Rémy avait une certaine culture et était assez éclectique, mais les circonstances ne se prêtaient guère à des échanges de vues, trop de problèmes présents s'imposaient à nous et, au fond, nous avons fait un bout de route ensemble sans bien nous connaître. En d'autres occasions, il me conviait à faire un bon repas. Je ne méprisais pas ces évasions. Habitué à bien vivre avant la guerre, il y avait des moments où je trouvais la portion congrue, mais ce n'étaient que regrets furtifs, car seuls comptaient pour moi mon travail et les résultats qu'il me fallait obtenir.

Avant de poursuivre, je suis obligé d'évoquer un évènement qui fit l'effet d'un coup de tonnerre en France occupée : le débarquement en Afrique du Nord.

Le soir, une fois au lit, j'écoutais toujours, en sourdine, la BBC afin de me tenir au courant, autant que faire se pouvait, de la situation mondiale, spécialement sur le plan militaire. Le 7 novembre, j'avais décelé des anomalies dans les émissions,

une certaine agitation. Je savais vaguement par Rémy que quelque chose se tramait de l'autre part, j'étais incapable de dire où et quoi au juste.

Une sorte de pressentiment me fit prendre l'écoute plusieurs fois au cours de la nuit et j'entendis ainsi les phrases convenues qui annonçaient le débarquement en A.F.N. le 6 novembre. Je n'en saisis pas complètement le sens, mais je ne doutai pas qu'il s'agît là d'une affaire de grande envergure montée par les Alliés. Je devais en avoir la confirmation dans la matinée.

Cette information eut un résultat merveilleux sur notre moral. Certes, nous n'avions pas besoin d'encouragement. Pour nous l'issue de la guerre était connue à l'avance. Ce n'était qu'une question de temps. Toutefois, il n'était pas mauvais qu'une bonne nouvelle vint stimuler nos forces et fortifier notre foi.

Dans le courant de novembre, Rémy décida de monter une opération maritime et Alex fut alerté. Pour moi c'était la routine habituelle : échange incessant de messages avec Londres, passagers éventuels, lieu de rencontre, signaux de reconnaissance, phrase de déclenchement à la BBC. Comme il y avait toujours des points obscurs, ces incertitudes provoquaient une abondance de télégrammes qu'il fallait acheminer coûte que coûte. Grâce aux asiles où j'avais désormais installé des postes, tout se passa bien et l'opération se déroula normalement. Pas de passagers pour l'Angleterre, rien que le courrier, mais, venant de Londres, un homme précieux pour moi : un opérateur radio. Je soupirai d'aise. Seul depuis mon arrivée, Alain étant toujours à l'entraînement, voilà cinq mois et demi que j'étais sur la brèche. Ma bonne constitution et mon moral me permettaient d'étaler, mais le fait de ne pouvoir émettre que d'un seul asile à la fois, dans la même journée, limitait l'écoulement du trafic et, si un jour, pour une cause quelconque, je ratais une liaison, je me retrouvais avec une pile de messages sur les bras, ce qui m'obligeait les jours suivants à une série d'émissions acrobatiques, incompatibles avec la sécurité. Un radio de plus, c'était la possibilité de faire, le cas échéant, deux liaisons quotidiennes et, surtout, de supprimer toutes transmissions partant de Paris, lesquelles n'étaient pas recommandées.

Le nouveau venu, amené par Mariette, se nommait "Guyomard". En réalité, il s'appelait Georges Camenen et était Breton. Maître radio de la Marine Nationale, il avait le physique rude de son pays, allié à un regard direct qui respirait la franchise et l'honnêteté. De Saint-Philibert, près de La Trinité-sur-Mer, dans le Morbihan, il

avait trente-six ans et venait des F.N.F.L. Embarqué sur un navire baptisé "Slack", il avait été torpillé le 28 mars 1942. Huit mois après il acceptait de venir comme opérateur dans les rangs de la C.N.D. Là, il servira comme il devait servir à bord. Esclave de son devoir, ne murmurant jamais, il accomplissait parfois des missions qui le rebutaient, sans sourciller, sans se plaindre. Un torpillage, c'était la guerre, mais cette lutte acharnée contre l'occupant; l'émission que l'on effectue dans un coin quelconque, l'écoute par une oreille, l'autre étant tendue vers les bruits de l'extérieur, cela le mettait mal à l'aise. Il ne me l'a jamais dit, il n'a jamais discuté un ordre et c'est par d'autres que je l'ai su. Georges a été un héros authentique qui a su se dominer pour accomplir la tâche qu'il avait librement acceptée. Il tiendra dix-huit mois, passant à travers la catastrophe de l'automne 43, continuant à assurer les transmissions de ce qui restait du Réseau jusqu'au jour où il fut arrêté dans un asile de sa contrée après une liaison avec l'Angleterre. Envoyé en déportation, il ne devait pas revenir, laissant une veuve et trois orphelins. Il méritait un autre destin, en raison de la valeur et du courage qu'il avait montrés.

La fin de novembre approchait et Rémy qui voulait absolument que Perrault et les siens partent, demanda aux Anglais l'envoi d'un bombardier léger pour l'enlèvement de toute la famille, de leurs bagages, du courrier et d'un passager supplémentaire.

Il devenait urgent que Perrault regagnât l'Angleterre. Sa femme malade était à bout. Avec ses deux enfants, elle se sentait traquée. Perrault avait accompli un travail magnifique et harassant. A pied d'oeuvre depuis presque deux ans, il avait, comme chef intérimaire, et tout en agissant avec prudence, su développer les activités du Réseau qu'on l'avait chargé de tenir en "veilleuse". Ceci à la grande surprise de Rémy qui retrouvait un organisme vigoureux, alors qu'il avait dû le laisser quelque peu s'émousser. Mais Perrault quoiqu'égal en tout domaine ne pouvait rester en France. Il était certain que sa femme, ses enfants et lui-même, par ricochet, risquaient chaque jour de plus en plus. La sagesse et l'humanité commandaient qu'ils nous quittent sans délai.

Le départ fut donc décidé pour fin novembre. L'autre passager était Maître Simon, avocat à la Cour de Cassation, qui était attendu par le Comité National et dont plusieurs tentatives de départ avaient échoué.

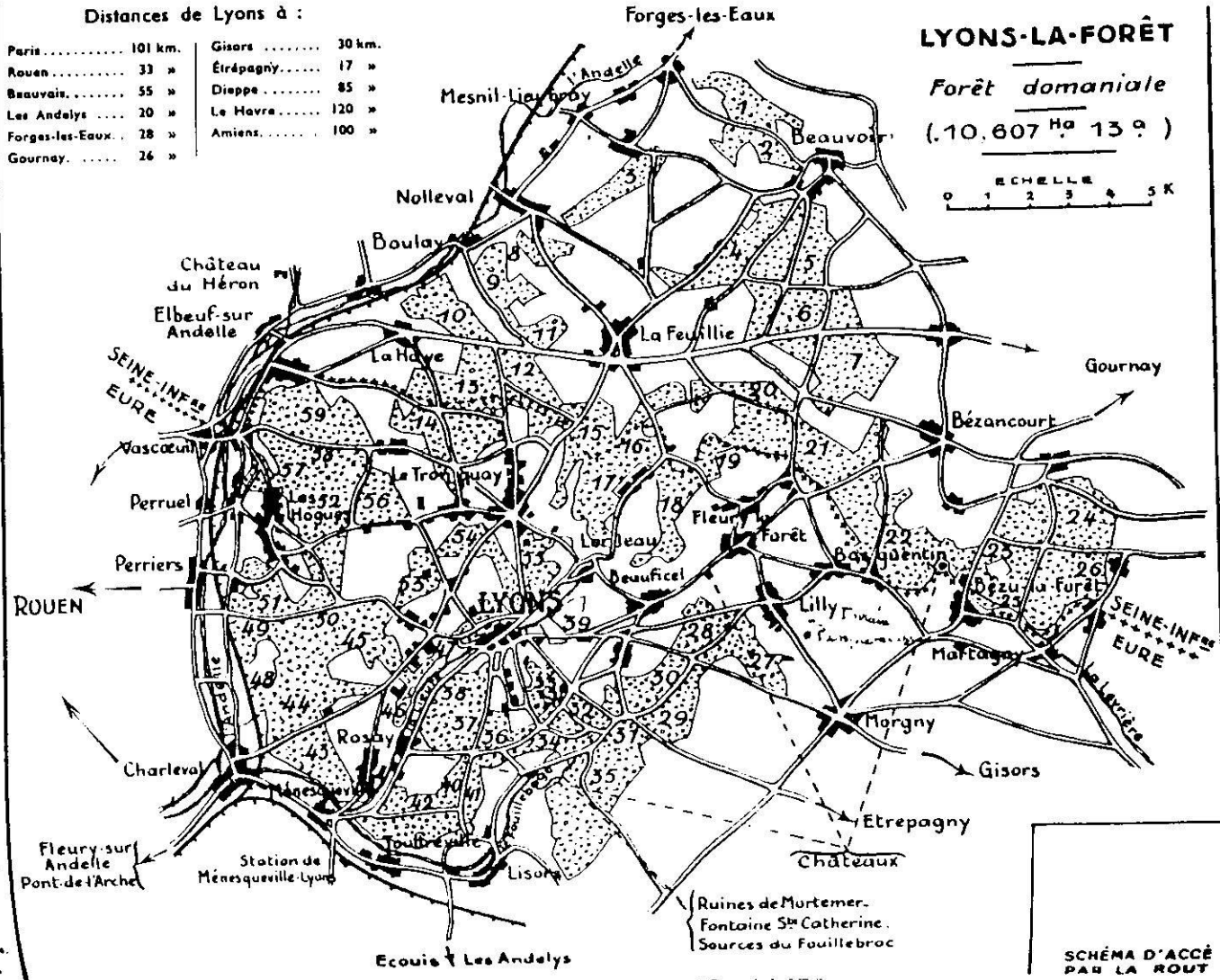


**LIEUX-DITS :**

- |                           |                            |
|---------------------------|----------------------------|
| 1. Le Mont-Robert.        | 30. La Mare Ricouard.      |
| 2. Le Val aux Dames.      | 31. Les Anfrévilles.       |
| 3. La Mare Enragée.       | 32. L'Homme-Mort.          |
| 4. Les Coteaux.           | 33. La Lande.              |
| 5. Les Routieux.          | 34. Les Fossés-Glariettes. |
| 6. Le Mont-Verdun.        | 35. La Mare aux Bourras.   |
| 7. Le Catelet.            | 36. Le Clos-Saint-Antoine. |
| 8. La Vente au Genet.     | 37. Le Roule.              |
| 9. Les Écouffières.       | 38. Le Gaffé.              |
| 10. Les Quatre-Mares.     | 39. La Justice.            |
| 11. La Mare David.        | 40. Le Gouffre.            |
| 12. La Mare Noire.        | 41. Le Coisel.             |
| 13. La Mare à la Biche.   | 42. Le Hâtre à Dieu.       |
| 14. Le Four à Cendre.     | 43. Le Val Amelot.         |
| 15. Les Callouettes.      | 44. Le Puits de l'Essart.  |
| 16. Le Landel.            | 45. La Pierre-Fortelle.    |
| 17. Les Hautes-Avesnes.   | 46. La Côte-Quinette.      |
| 18. Les Ventes-Légères.   | 47. L'Essart-Mador.        |
| 19. La Vallée-Broc.       | 48. La Fontaine-Buland.    |
| 20. Les Cornes-Frémont.   | 49. Colmant.               |
| 21. Le Grand-Val.         | 50. Le Mont du Frêne.      |
| 22. La Fontaine du Houx.  | 51. Ste Honorine.          |
| 23. Le Robinet-Cuit.      | 52. Le Croc au Boucher.    |
| 24. Les Écouffards.       | 53. Les Tainières.         |
| 25. Le Val-Érable.        | 54. Le Val Bagnard.        |
| 26. Le Gros-Bouleau.      | 55. Les Troux-Museaux.     |
| 27. La Mare à la Chanvre. | 56. Le Four-Garnier.       |
| 28. Les Marais du Lilly.  | 57. Les Hoques.            |
| 29. Les Bardières.        | 58. Les Pierres-Cassées.   |
|                           | 59. Marbais au Bar.        |

**Distances de Lyons à :**

Paris.....	101 km.	Gisors.....	30 km.
Rouen.....	33 »	Étrépagny.....	17 »
Beauvais.....	55 »	Dieppe.....	85 »
Les Andelys.....	20 »	Le Havre.....	120 »
Forges-les-Eaux.....	28 »	Amiens.....	100 »
Gournay.....	26 »		



Le bombardier réclamé par Rémy fut refusé. Il demanda à la place un "double <sup>venant</sup> ~~type~~", c'est-à-dire, deux avions de ce type l'un après l'autre, ce qui fut accordé. Ensuite, après m'avoir proposé un terrain qui ne me plut pas, m'en trouva un autre à dix kilomètres de Lyons, entre Lily et Morgny. Celui-là répondait à mes vœux et nous nous coordonnâmes les coordonnées à Londres. Par suite d'une erreur de codage, ou de transmission, ou même de réception, un cafouillage se produisit. Les Anglais avaient reçu "M.M.E." au lieu de "M.M.E." et, évidemment, ils ne s'y retrouvaient plus. Enfin, le 25 "Pamplémousse", nom du terrain fut agréé. Mais il fallut encore attendre en raison du mauvais temps. Les 26 et 27, les conditions météo ne devaient pas s'améliorer, cependant Rémy pour parer à toute éventualité fit partir la famille Perrault à Lyons-la-Forêt avec Maître Simon. S.V.P. m'amena avec sa voiture et repartit rechercher les passagers à la gare de Gournay. Une fois de plus, la pharmacie Vinay avait fait le plein. Le soir, la BBC passa la phrase prévue, mais elle indiquait que l'opération aurait lieu que le lendemain. Je repartis avec S.V.P. et l'avocat, car il n'y avait pas de place pour l'héberger. Le pauvre Simon ne savait à quel saint se vouer et se demandait quelles explications il allait donner à son valet de chambre auquel il avait dit qu'il partait pour un certain temps.

Le 28, j'attendis l'émission de la BBC de 21 heures à Paris, en compagnie de S.V.P. La phrase qui passa était la même que la veille, l'opération était donc maintenant pour la nuit même. Nous récupérâmes Maître Simon et nous fonçâmes vers Lyons où nous arrivâmes vers vingt-trois heures trente. Il était temps car la période prévue se situait entre minuit et quatre heures du matin, de plus, il fallait transporter les passagers et bagages à dix kilomètres de là. S.V.P. fit deux voyages. En premier lieu, il chargea maître Simon, Lanoy, moi et les colis. Il revint chercher la famille Perrault. Dutertre et Vinay rejoignirent "Pamplémousse" à bicyclette.

Dès l'arrivée au terrain, une surprise m'attendait. Nous n'y étions pas revenus depuis la prospection. Entre temps le fermier avait labouré une partie de son champ. Heureusement la bande qui restait, quoique juste suffisait pour l'atterrissage. Nous disposâmes les lampes suivant les normes, veillant à ce que l'avion, en se posant, n'engageât pas une de ses roues dans un sillon fraîchement creusé. Puis ce fut l'attente. Vers minuit, nous entendîmes deux avions passer à proximité, le balisage n'étant pas encore en place, puis vers zéro heure trente, d'autres avions se firent entendre.

horizontal le ciel clair, mais je ne vis rien qui put m'inciter à envoyer le signal. Ensuite, jusqu'à deux heures quarante cinq, trois, quatre alertes sans réponse.

Les attentes nocturnes avaient quelque chose d'impressionnant. L'esprit était en éveil, cherchant à déchiffrer la nuit, à repérer, parmi mille bruits, le bruit qui l'intéressait : celui du moteur de l'avion ami. Le silence était parfois total, mais au loin, on entendait soudain des ronflements ou les rumeurs sourdes d'explosions, peut-être provoquées par le tir d'une batterie côtière. L'angoisse nous étreignait, un instant s'emparait de vous, accompagné de mille suppositions. Les pilotes s'étaient-ils peut-être pris à chasser ? Est-ce que c'étaient eux que l'on mitraillait ? Passeraient-ils au travers de la D.C.A. ? Viendraient-ils jusqu'à nous ? Et tout redevenait calme. L'attente mortelle se poursuivait. Le froid de la nuit vous envahissait lentement. Une voiture passait au loin dans la campagne. Des bestiaux mugissaient quelque part. La lune si nécessaire, mais sans pitié, nous aveuglait, éclairant le paysage. Chaque bruit vous faisait sursauter et sous la lumière crue, on avait l'impression d'être désigné par l'attention du monde entier. On frissonnait sans savoir si c'était de froid ou d'émotion ...

A deux heures quarante cinq, un avion passa au-dessus de nos têtes, je le vis distinctement et envoyai les signaux de reconnaissance. Il répondit. D'après la lettre reçue, c'était le numéro deux. Je fis tout de même allumer le balisage. Il repassa et s'éloigna après avoir retransmis son propre signal. Je crus qu'il allait virer pour reprendre son terrain, puis plus rien, de nouveau le silence. Je pensai alors qu'il était allé chercher son collègue qui devait se poser le premier. Les minutes passaient interminables, le temps s'écoulait et le terme assigné à l'opération approchait.

L'immobilité devenait plus difficile à supporter. Les passagers sentant la chance tourner, s'agitaient en bavardant. Je rappelai mon monde au calme et à la discipline. En moi grandissait un malaise : si les avions ne venaient pas ! Si celui qui s'était manifesté était reparti ! De nouvelles suppositions, plus folles les unes que les autres, m'assaillaient que je gardais pour moi. C'était ma première opération d'atterrissage réelle, j'avais tant envie qu'elle réussisse. Tant envie aussi que ceux qui m'étaient confiés puissent s'envoler et se mettre à l'abri de l'autre côté. Que de pensées peuvent vous habiter, s'entrecroiser dans votre cerveau, en des moments pareils !

Dans trois heures vingt-cinq, Fanny Petit, la première, entendit un bruit de  
 un avion passa, nous échangeâmes les signaux, c'était encore le numéro deux.  
 Je rallumai le balisage. Le pilote comprit que le numéro n'était pas venu, il  
 vira, prit son terrain et se posa normalement. Il remonta la bande et  
 lui fit des signes pour qu'il évite la partie labourée. Il arriva sans incident  
 du balisage et se mit en position de départ. Aussitôt je bondis vers la  
 surmontée d'un toit bombée en plexiglas que je m'efforçais d'ouvrir afin  
 de faire entrer les passagers. La glissière ne marchant pas, je contournai la queue du  
 "Missie", me cognant violemment dans une antenne qui me balafra le haut du nez et  
 arrivai à ouvrir le toit récalcitrant. Sans hésiter, puisqu'il n'y avait qu'un avion,  
 je pris la responsabilité d'embarquer en priorité les Perrault. Max monta le premier,  
 et lui passa le courrier, le reste de la famille suivit. Hélas ! Simon et les bagages  
 furent rester là ! Je dis quelques mots à Mac Kearn, le pilote, qui me donna des  
 cigarettes. Je refermai le toit, après des adieux rapides, mais affectueux. Je fis  
 signe au pilote que tout était O.K. Il mit tous les gaz et l'appareil s'ébranla douce-  
 ment. La terre était molle et le chargement au-dessus du poids normal. Il courut  
 longtemps sur le sol afin de prendre la vitesse nécessaire au décollage, en fonction  
 de sa surcharge. Puis nous le vîmes s'élever et disparaître rapidement. Pendant le  
 décollage, le moteur faisait un vacarme assourdissant et j'eus l'impression que toute  
 la région devait l'entendre. Nous éteignîmes le balisage. C'était fini pour nous dans  
 la mesure où nous éviterions les pièges du retour. A lui d'arriver sain et sauf !

Les artisans de cette opération se quittèrent pleins d'une joie impossible à  
 écrire. Cette tâche remplie et réussie amenait une telle euphorie que l'on oubliait  
 ses propres difficultés. Plus tard, l'habitude aidant, nous considérerons les choses  
 plus placidement.

Vinay, Dutertre et Lefauve regagnèrent Lyons et emportèrent les valises laissées  
 pour compte. S.V.P., Simon et moi reprîmes le chemin de Paris que nous atteignîmes à  
 l'aube sans rencontre fâcheuse. Nous nous séparâmes sur une simple poignée de mains,  
 après avoir déposé le malheureux avocat devant sa porte. Cette simplicité sera une  
 autre des caractéristiques de la clandestinité: le sentiment d'accomplir des choses  
 toutes naturelles. La guerre ne nous a pas apporté la prospérité, mais elle a donné à

certains, dont je suis, des qualités qu'ils ne possédaient pas ou qui étaient en défaut à leur insu.

Après le repos nécessaire, je rencontrai Rémy et je lui rendis compte du déroulement de la mission. Il m'approuva d'avoir fait partir les Ferrault. Il lui resta à conseiller maître Simon comme il put. D'ailleurs, nous retrouverons plus tard le britannique avocat qui fut un grand résistant.

S.V.P. était devenu un peu comme mon chauffeur. En réalité, il était chargé du secteur de l'Eure, mais chaque fois que l'urgence le commandait, il m'emmenait et s'arrêtait près de mes asiles, quand ce n'était pas à l'asile même. Ainsi, en novembre 1942, il m'accompagna chez Bell à Villemeux pour une vacation et il réussit à apporter à tante Jeanne de la laine à tricoter dont elle m'avait dit avoir besoin. J'avais repercuté cette commande, si je puis dire, sur l'ami SVP qui, en cette époque de pénurie totale, avait trouvé l'introuvable. Je ne sais pas où ce diable d'homme s'approvisionnait, mais il n'était jamais pris de court.

Un soir, vers vingt-et-une heures, il me déposa aux alentours du château de la Princesse et repartit immédiatement. Je sonnai de la manière convenue sans succès. Je sonnai à nouveau, une fois, deux fois, dix fois sans résultat. J'entendais le bruit de la cloche et je craignais d'attirer l'attention des voisins. Je fis le tour de la propriété. Elle était entourée d'un mur assez haut qu'il n'était pas question de franchir et je commençais à me demander comment j'allais faire pour pénétrer. À force de longer l'enceinte, je finis par découvrir derrière, un endroit où le mur détruit était remplacé par une clôture de fil de fer barbelé, elle-même assez difficile à franchir. Au bout d'un certain temps, je réussis à me hisser et je me trouvai de l'autre côté, non sans force égratignures et quelques déchirures. Je frappai à la porte de la cuisine où perçait un filet de lumière. J'entendis bouger, mais personne ne vint. Je frappai derechef et cette fois on m'ouvrit. Jugez de l'étonnement de la Princesse et de sa fidèle Maria lorsqu'elles me virent ! Elles n'avaient rien entendu et se demandaient par où j'étais entré. Quant à moi, je respirais mieux, car j'avais une mission très urgente à effectuer et j'étais désormais certain de pouvoir la faire.

La nécessité d'assurer l'écoulement et la réception des télégrammes avec le maximum de sécurité m'amenait parfois à échafauder des plans quelque peu hasardeux.

petit fait, anodin en apparence. C'était encore chez la Princesse où je me rendais pour effectuer une émission afin de préparer une opération. J'attendais un train qui était capital pour Perrault. Je l'avais bien reçu, mais je devais rester sur place pour continuer le trafic et il fallait pourtant que je le fasse parvenir à destination. J'avais remarqué qu'il y avait une petite ligne locale qui fonctionnait à partir de Pont-audemer, en liaison avec la ligne de Paris et qui desservait Evreux, la gare la plus proche de Thierville où se situait l'asile. Dans la nuit je franchis à travers bois les quelques kilomètres qui séparaient les deux localités et j'attendis le passage d'un train dans lequel se trouvait, sur mon ordre, le fils Alain. Je lui remis le précieux document qui arriva dans les délais entre les mains de Perrault. Je regagnai alors Thierville pour continuer mon travail.

L'histoire paraît simple maintenant. A l'époque où elle se déroula, cela supposait qu'il n'y aurait aucune embûche, que les trains roulaient régulièrement, que les routes étaient sûres et qu'il n'y avait qu'à combiner un plan pour que son exécution se fasse sans bavures. Ça marchait jusqu'au jour où il y avait le grain de sable ...

Ainsi ma vie était faite de mille petits riens qui, semblant insignifiants, représentaient souvent l'obstacle qu'il fallait sauter ou contourner. Le succès d'une opération, la transmission d'un renseignement important et bien d'autres affaires exigeaient un certain don d'ubiquité, des déplacements continuels, rendus difficiles par les complications incessantes et toujours imprévues auxquels le voyageur, voire le piéton, étaient soumis.

Rémy habitait rue Chardon-Lagache, chez Arlette Lejeune, dite "Claire Descartes", sœur de François Lejeune, plus connu sous le nom de Jean Effel. La "Petite Claire", comme nous l'appelions affectueusement assurait le secrétariat de Jean Cavallès, responsable de "Cohors". C'était là ou à son P.C. de la rue Dufrenoy que j'allais voir mon patron afin de recevoir ses directives et lui rendre compte de mes activités ou lui faire part de mes difficultés. J'avais commencé à établir toute une série d'asiles dans un rayon de cent kilomètres autour de Paris, plus spécialement vers l'Ouest. Nous avions reçu des postes et cela me permettait d'en laisser sur place. Cette façon de procéder présentait à la fois un avantage et un inconvénient. L'avantage provenait du fait que les opérateurs, les "pianistes" comme on les désignait parfois, se déplaçaient sans rien emporter, sinon les messages et un ou deux "quartz" peu encombrants et faciles à

...sécurité accrue, quoique encore incomplète. L'inconvénient se traduisait par la présence permanente du poste à l'asile, faisant encourir à ce dernier un certain danger. Aussi recommandais-je chaque fois que cela était possible, de camoufler le matériel en dehors du domicile.

Rémy employa ce mois de décembre 1942 à étendre son Réseau, à développer ses contacts et faire de la C.N.D. une belle machine dont les rouages parfaitement huilés, fonctionnaient parfaitement.

Au nombre des nouveaux services créés se trouvaient les L.T.A.M.R. (Liaisons terrestres, aériennes, maritimes et radios). Il s'agissait d'une section à part, ne s'occupant absolument pas de renseignement, ayant pour unique but de coordonner tout ce qui était liaison au sein du réseau. Rémy m'en offrit la responsabilité. J'acceptai sous réserve d'avoir carte blanche. J'entendais par là, n'être comptable de mes actions que vis-à-vis de lui ou de son successeur. Il y consentit. Je fis entrer Alain dans le circuit comme opérateur, ce qui, avec Guyomard, me donnait deux radios. Il était entendu que j'aurais la charge du codage et du décodage des télégrammes. J'étais spécialement chargé de toutes les opérations aériennes avec Dutertre pour adjoint, lequel avait sa propre équipe. Evidemment, Alex restait le grand maître des opérations maritimes où il était orfèvre et je travaillais avec lui pour les transmissions concernant son secteur. Enfin, j'établissais un budget mensuel pour subvenir au besoin de mon service, car certains de mes agents, Renée, Alain, Guyomard et d'autres étaient, comme moi-même, en pleine clandestinité, sans ressources. De surcroît, Guyomard et moi étions inscrits à aucune mairie et si nous avions des cartes d'alimentation, elles étaient complètement fausses et délicates à employer.

Une douzaine d'asiles furent prévus et entrèrent en fonction, ce qui assouplissait le système en accroissant la sécurité, en raison de la diminution de la cadence d'émission dans chaque endroit. D'autres pressentis donnèrent leur accord. Les événements ne permirent pas l'emploi de tous. Je dois cependant rappeler qu'il était difficile de trouver des gens sûrs. Si, en 1945, tout le monde avait fait de la Résistance, il n'en était pas de même en 1942 !

Le 11 décembre, je profitai d'une émission chez "Caducée" (Vinay) pour rapporter à Paris le matériel laissé par le Lysander qui avait enlevé Perrault. Ce fut l'occasion

Les prolongements se manifestèrent jusqu'à l'après-guerre. Molitor  
 transporteur; son camion marchait au gazogène et il demanda à Jaducée de  
 trouver du charbon de bois. Notre ami qui connaissait la région comme sa poche, trouva  
 du combustible. Quelque temps après, probablement sur dénonciation, ils  
 furent arrêtés à cause de trafic de charbon de bois. Jaducée fut inculpé et condamné. Il fallut  
 attendre juillet 1946 pour que ce jugement fut révisé. C'est dire que rien n'était facile  
 et que chaque action en faveur de la Résistance recélait un piège.

En conséquence, ce 11 décembre 1942, je repartis avec Molitor et son camion plein de sacs  
 de charbon. Certains de ces sacs étaient particulièrement précieux car ils contenaient  
 des "sets" d'émission-réception. Il devait y en avoir une bonne demi-douzaine. Le voyage  
 se passa très bien, les dieux étaient avec nous, nous ne subîmes aucun contrôle et mon  
 chauffeur laissa son véhicule dans le garage d'un ami, boulevard Pershing où je vins  
 avec Olaf récupérer les postes. Cet arrivage me permit de mettre au point mon système  
 d'adresses.

Je veux revenir plus en détail sur les L.T.A.M.R. et dire quelles en étaient les  
 différentes branches et quels étaient les agents qui s'en occupaient.

En ce mois de décembre, ce service n'était encore qu'à l'état embryonnaire, mais  
 en janvier 1943, il fonctionnait correctement. Les structures étaient les suivantes :  
 un Bureau Central Radio (B.C.R.) d'où émanait toutes les directives concernant  
 les transmissions radio, bureau ayant sous sa coupe les opérateurs et les asiles de trafic;  
 un bureau du chiffre; le service des opérations aériennes comprenant les équipes de  
 réception, dites "Comités de réception" et les asiles d'hébergement; un service de  
 matériel comprenant le magasinage du matériel, le dépannage radio, la levée des plans.  
 Enfin, un service général de liaisons, transports divers, boîtes à lettres.

Jusqu'en janvier 1943, pendant la présence de Rémy, ce dernier codait et décodait  
 les messages, mais il m'arrivait très souvent de l'aider. Après son départ, "Marc" devint  
 le secrétaire et s'initia aux mystères du chiffre. Un peu plus tard, en mars, Alex me  
 procura une seconde chiffreuse, "Séverine" (Jeanne Michel). Même avec ces deux excellents  
 éléments, nous n'arrivions pas à tout faire, tant était devenu considérable la masse  
 de télégrammes à chiffrer et déchiffrer. Notre Centrale radio, car c'était une véritable  
 "Centrale", assurait le trafic d'un nombre croissant de réseaux. D'abord la C.N.D., puis  
 l'U.F.A., "Cohors", l'O.C.M., "Centurie", "Parsifal", "Tumma" et peut-être d'autres.



Les messages ne s'accumulent pas. Il y eut des embouteillages, mais nous nous sommes toujours sortis.

Le service radio, dont j'avais été l'unique membre pendant six mois, prenait corps. Des agents et Alain allaient s'ajouter, peu à peu, "Ferrine" (Alain Berthou), "Foulet" (René Fauchard), "Poussin" (René André), "Eildien" (Robert Bacquié. Un autre radio, basé à Londres, devait faire une brève apparition au B.C.R. Son pseudo était "Jargon" et avait effectué le stage de parachutage avec lui. C'était un garçon courageux, mais qui n'était pas fait pour les tâches obscures que nous avions à lui offrir. Il était indiscipliné, refusant d'exécuter les ordres et, ce qui était plus grave, il buvait, se livrant alors en propos extrêmement dangereux pour le service. J'en avais parlé à Alex et nous avons été jusqu'à envisager de le supprimer s'il ne s'amendait pas et que nous ne trouvions pas d'autre solution. Fort heureusement, Passy vint en France, je lui soumis le cas et il le ramena avec lui à Londres. Un meurtre avait peut-être été commis et aussi, sûrement, de sérieux ennuis pour le Réseau qui auraient pu découler de l'inconduite de cet agent.

Les asiles se multipliaient. Outre ceux de la première heure, tels "Mage" (Gisèle Mathière) à Neauphlette, "Bell" (Michel Cloche) à Villemeux; "La Princesse" (Mme Chédeville) à Thierville; "Pommier" (Robert Basset) à Bernay; Berthou à Riec-sur-Belou; "Mage Gardien" (Marcel Le Gardien) à Saint-Saens; "Caducée" (Roger Vinay à Lyons-la-Forêt; d'autres allaient allonger la liste. Celui de Bois-le-Roi dans la propriété de Maurice et Jean-Claude Dumont; "Marc" (Nicole de Hauteclocque) à Paris; un fermier près d'Alençon, dont j'ignore le nom; "Nacre" (Savart), près de Caen; Mme Scaffa, pâtissière à Paris, rue Taine; "Deloncle" (Georges et Nicole Snaghe) à Jablines; Foloppe le photographe de Bernay; "Marco" (Jules Sansin) à Broglie; "Cigogne" (les Brocard) à Allone; "Castille" à Villemomble; "Gertrude" (Mme Lelong) à Montgeron. Cela faisait un lot important. Tous ne servirent pas également, en raison de diverses circonstances, dont la difficulté d'accès et celle d'assurer la sécurité étaient les plus courantes. Et puis, à mesure que les mois s'écoulaient, la pression de la Gestapo sur la France se faisait de plus en plus forte et je répugnais à envoyer des gars se balader avec un poste à travers la France, n'étant pas assez riche en matériel pour doter tous les points cités.

... asile radio, disait souvent asile tout court, où le gîte et le couvert  
 ... En plus, nous avions des lieux d'hébergement provisoire où nous pou-  
 ... tout moment, camoufler un agent. C'est ainsi qu'à Paris, Guyomard, après avoir  
 ... moment au P.C. de la rue des Mathurins, fut abrité longtemps chez monsieur et  
 ... rue du Dessous des Berges à Paris, refuge fourni par Alix de Montalembert.  
 ... désertais quelquefois mon propre logement pour d'autres toits accueillants  
 ... un moment chez Alix qui mit à ma disposition l'appartement abandonné par un  
 ... suspect aux yeux des Allemands. Je restai un certain temps chez "Janine  
 ... (Claude Adida), qui hébergeait également, dans l'appartement de sa mère, un  
 ... américain.

J'avais fait des essais pour changer de domicile, car Londres m'avait suggéré de  
 ... la rue Chardon-Lagache où j'étais venu m'installer fin décembre 1942. Le BCRA  
 ... sans doute que la coexistence de Claire Descartes qui habitait et travaillait  
 ... septième étage et de mon B.C.R. était incompatible. Théoriquement, Londres n'avait  
 ... tort, mais il fallait trouver autre chose qui corresponde à peu près à ce que j'avais,  
 ... à-dire, quartier tranquille, concierge à notre dévotion, ce qui avait un prix  
 ... abordable, facilités de départ hors de Paris, le Bois de Boulogne étant proche, etc.  
 ... n'avais pas le temps de m'en occuper moi-même et mes agents guère plus. En fait, je  
 ... n'avais pas tellement envie de m'en aller. Malgré moi j'avais pris des habitudes et  
 ... m'ennuyait de déménager et de me réinstaller ailleurs. Ce fut une erreur. Les  
 ... de Londres se justifièrent. Mais avec le recul du temps, on ne peut pas dire  
 ... cela aurait changé grand chose. N'importe où j'aurais rencontré d'autres pièges,  
 ... d'autres périls.

En continuant notre étude des L.T.A.M.R., nous arrivons au service des liaisons  
 ... Au début, je m'occupais personnellement de la question avec Dutertre et son  
 ... ou d'autres équipes. En 1943, les opérations devant se multiplier, Dutertre prit  
 ... la direction de certaines, en attendant d'aller faire un stage à Londres pour être  
 ... habilité. Avec lui travaillaient : "Lefauve" (Lucien Lanoy), "Caducée", "Caboche"  
 ... (Alfred Mouchelet), puis "Bertin" (Jean Arbeltier), homme à tout faire, sans oublier  
 ... (Gustave Colzy), autre homme à tout faire. Dans le Nord, j'avais aussi un agent  
 ... (Georges Lobbedez) qui était d'Arras et mettait à ma disposition un groupe

Il avait formé et deux asiles d'hébergement, celui de ses parents et celui du  
 ... Puis dans l'Oise, nous aurons "Gaston" (Gaston Gourseaux et sa femme)  
 ... Beaucoup de ces agents étaient mariés et leurs femmes "étaient  
 ...". Leurs maisons étaient de véritables points de rendez-vous.

... "Bell" était en relations avec un groupe franc pouvant participer  
 ... à des opérations aériennes. Il se composait de Raymond Hélix, le chef;  
 ... Charles Chantaloup, Langlois, Harri, Varin, Vidière et du docteur Parquet.

... ne devais jamais l'utiliser car le groupe travaillait pour l'action.

... Mort, le maire de la ville, Emile Bêche, mit un terrain à notre disposition.  
 ... de nos équipes y reçut un parachutage.

Quant au service du matériel, un seul homme le résumait : "Olaf" qui avait un  
 ... de liaison, "Blanchette" (Blanche Humbert) et un dépôt chez un vieux couple;  
 ... Monsieur et madame Roux, habitant Bois-Colombes. Mais si Olaf était seul, il assumait  
 ... beaucoup de tâches. Il n'était pas un nouveau venu à la C.N.D. Il avait rencontré  
 ... Alex en mars 1942 à la base sous-marine de Lorient-Kéroman où ils travaillaient tous  
 ... les deux et il l'avait aidé à subtiliser les relevés de tous les plans de la base,  
 ... ainsi que ceux de l'arsenal. En avril, il fut mis à la disposition de "Champion" (Ange  
 ... Jardin), alors chef radio et il commença à faire des émissions jusqu'à la fin mai où,  
 ... à la suite de diverses arrestations, il fut coupé du Réseau.

Repêché en novembre 1942 par Alex qui me le présenta, je l'engageai immédiatement.  
 ... Excellent technicien, il fabriquait des cadres anti-brouillage, réparait des postes.  
 ... Dessinateur industriel, il effectuait les levés de plans des terrains que nous propo-  
 ... sons à Londres; il s'occupait d'entreposer le matériel. Le cas échéant, il assurait  
 ... lui-même le transport des postes ou participait à une opération aérienne. Il a fait  
 ... quelques vacations radio les jours de presse. C'était un adjoint idéal qui ne discu-  
 ... tait jamais les ordres, mais mettait toute son intelligence à bien les exécuter. Au  
 ... cours de ces pages, nous aurons de nombreuses occasions de le rencontrer.

Pour terminer ce long exposé, nous parlerons du service des liaisons, transports,  
 ... boîte aux lettres, assurés par beaucoup de gens. D'abord "Renée" qui faisait un peu de  
 ... tout et m'était extrêmement précieuse. "Chappelle" (Jacques Mendel) qui m'avait été  
 ... amené par Dutertre. C'était un industriel spécialisé dans l'électronique; il était

Rémy ne risquait gros en se joignant à nous, mais il désirait servir et nous ne pouvions pas ne pas l'oublier lorsque des missions se présentaient. Comme pilote de tourisme, ancien élève de Dutertre, il connaissait bien la Librairie de la Rougemont, rue Saint-Lazare, spécialisée dans les cartes de toutes sortes. Je l'envoyais pour chercher celles dont j'avais besoin. Il faisait aussi du courrier par poste ou de courrier. L'air un peu mystérieux, sachant vaincre ses missions qui étaient grandes, il se donna tout entier à notre cause. Arrêté, déporté, il ne devait jamais revoir la France.

Nos autres agents dans ce service étaient : Simone Journet, soeur de Caducée; "Liane" (Mlle Papin); "Rolande" (Mlle Thierry-Cordonnier); Madame Cazelles; "Molitor" (M. Avenier); S.V.P. (Henri Boris); "Iris" ( ? ); Elix de Montalembert; Irénée Casals, beau-frère de Lefauve. Sans oublier "Aggelos" (Jean Dieutegard), ingénieur radio, qui eut fait un excellent chef du B.C.R. si les circonstances l'avaient permis.

Rémy me demanda d'instruire un agent d'Espadon, Jean Deffieux, qui habitait dans le Sud-Ouest. Je le rencontrai chez des gens du Réseau, monsieur et madame Drouin, rue de Vieux-Colombier à Paris. Ils sont tous les deux "Morts pour la France". Jean Deffieux, jeune étudiant en médecine, me fit bonne impression et ce fut avec plaisir que je l'initiai à la reconnaissance des terrains d'atterrissage et de parachutage, ainsi qu'à la manière d'organiser une opération, motifs pour lesquels il était monté à Paris. Tous nous quittâmes satisfaits l'un de l'autre. Il devait être déporté avec sa femme. Heureusement, ils sont revenus tous les deux.

Malgré les nécessités du cloisonnement, nous avions des contacts obligatoires avec d'autres membres du Réseau. Tels "Lecomte" (Marcel Verrière) banquier à Paris; "Bob" (Robert Hirsch); Jacqueline Richet; "Claudius" (Jean-Claude Dumont); "Laurent" (Lévy); "Debey" (Louis Prache); "Rousseau" (J.-J. Guérin); "Samy" (Louise Blanchet); "Yvon" (Jeanne Le Bozec). J'en passe car il y en avait d'autres.

Il est évident que tous ces noms que je viens de citer, nous les reverrons, nous en avons même déjà vu quelques-uns. Ce livre n'est pas mon livre, il est celui de tous les amis qui ont travaillé avec moi et je ne pourrais pas raconter cette histoire si je ne les mettais pas à la place qu'ils méritent. Cependant, il y a une figure, parmi tant d'autres que je veux évoquer tout de suite, c'est celle du Colonel Lecomte, le pseudo de Marcel Verrière.

Mon premier contact avec lui eut lieu en 1942. J'étais allé à la Banque Mobilière (dont il était le fondé de pouvoir), située rue Pasquier et, selon les instructions reçues, je le fis demander par le caissier, monsieur Guérard, son beau-frère et membre du Réseau. Je me trouvai bientôt en face d'un homme d'une belle stature, au visage mobile, à l'oeil vif, au sourire jovial, avec lequel je me sentis tout de suite à l'aise. Il parlait d'une voix feutrée et saccadée à la fois. L'objet de ma visite avait été rapidement réglé, nous échangeâmes quelques propos sur des sujets divers, puis nous nous séparâmes sur une solide poignée de mains. Au moment de refermer la porte, il me glissa à l'oreille : "Sortez par la rue de l'Arcade, l'immeuble a deux issues." Ce que j'appréciai grandement.

Je n'avais pas trouvé l'homme déplaisant et j'étais difficile à l'époque. Il inspirait la confiance et de lui se dégageait la certitude que ce qu'il faisait, il le faisait sans bruit, mais avec efficacité. Nos rendez-vous suivants devaient me confirmer dans cette opinion. Prudent, discret, c'était là un camarade aux conseils duquel on pouvait se fier. Sa position à la banque avait amené Rémy à en faire, en quelque sorte le trésorier du Réseau et je sais que dans cette fonction, il rendit de très grands services à notre organisation. De plus, il avait un noyau d'agents qui recueillaient des renseignements et, là encore, il se montrait sagace en sachant recruter son monde.

Il faut ajouter qu'avant de faire partie de la C.N.D., il avait appartenu comme son frère au groupe de Ripoché, le valeureux fondateur de "Ceux de la Libération". C'est dire qu'il avait commencé le combat clandestin de bonne heure. Puis "Paco", François Faure, l'avait présenté à Rémy qui avait immédiatement accepté son concours. Il ne devait cesser son action qu'à la Libération car, lors du démantèlement de la C.N.D., en octobre-novembre 1943, il s'efforça de rassembler les éléments qui avaient échappé au désastre pour fonder avec eux le groupe "Castille" qui travailla en liaison avec l'O.C.M. Arrêté par la Gestapo, pendant ses activités au sein de la C.N.D., il réussit à jouer les Allemands qui le relâchèrent faute de preuves. Après la Libération, il devint le Liquidateur du Réseau.

Ces lignes seraient incomplètes si je ne montrais pas un autre aspect de l'homme. Je veux encore évoquer un souvenir personnel. J'avais créé en 1948, avec quelques amis, "l'Aide aux Orphelins" qui s'occupait des fils et des filles de nos camarades déportés

des revenus des camps. Je m'étais rapidement rendu compte de la nécessité d'avoir un moyen de diffusion pour étendre l'audience de la nouvelle association. Nous commençâmes par quelques pages ronéotypées qui se révélèrent vite insuffisantes. Ensuite, Pierre Archambault, membre du Réseau, directeur de la "Nouvelle République du Centre", m'écrivit un bulletin un peu plus important, mais dont le format trop réduit ne me permettait pas d'insérer tout ce que j'avais à dire.

Un jour, je me décidai à aller voir celui qui présidait aux destinées du "Parisien Libéré", qui, pour nous, était resté le Colonel Lecomte. Je lui exposai nos besoins et mes projets. Il ne discuta pas et me dit : "Apporte-moi ton manuscrit, nous ferons le reste". Au début, il tirait à mille cinq cents exemplaires, puis ce fut deux mille, deux mille cinq cents, quelquefois trois mille quand les besoins de la propagande l'exigeaient. Lorsque, en 1962, l'association disparut après avoir rempli sa mission, cinquante numéros avaient vu le jour avec une régularité qui étonnait parfois bien des lecteurs. Cela nous le devons à Marcel Verrière, ainsi que nombre de dons qu'il voulait anonymes, ou encore des interventions envers telle ou telle de nos familles. J'ai dit sommairement ce qu'il fut, mais cela suffit à faire comprendre que non seulement il avait été un fervent patriote, un ami sûr et dévoué, mais aussi un homme de coeur que le "social" ne laissait pas indifférent. Il est mort le 15 août 1966.

Revenons légèrement en arrière. C'est probablement à la fin décembre que je quittai la rue des Mathurins où j'étais vraiment à l'étroit, pour m'installer au troisième étage gauche du 36, rue Chardon-Lagache, c'est-à-dire, dans l'immeuble appartenant à la famille Lejeune où Rémy avait loué cet appartement au nom de monsieur Rigal. C'était immense, il y avait je ne sais plus combien de pièces, deux salles de bains, un office, une grande cuisine avec escalier de service. J'étais un peu perdu là-dedans. Je ne me rappelle plus qui me procura le minimum de meubles dont j'avais besoin : un lit, quelques chaises, trois tables et une armoire. L'appartement était magnifique, mais le chauffage central ne marchait pas et on y gelait littéralement. N'importe, je m'y sentais à l'aise et comme dans une maison amie. Le soir, je grimpais au septième par l'escalier de service et j'allais travailler avec Rémy, lequel habitait chez la petite Claire qui lui avait cédé une de ses pièces. J'y étais déjà venu avant mon déménagement et, une fois ou deux, le travail s'étant prolongé fort avant dans la nuit,

parfois couché dans l'appartement de son frère, Jean Effel, qui était pour l'heure en Normandie.

La petite Claire était une jeune fille merveilleuse, parfois imprudente au début. Elle ne vivait que pour la Résistance, pleine de courage, habitée par une flamme intérieure intense, elle ne demandait qu'à servir et elle servait d'une façon éclatante.

En général, ces séances nocturnes ne réussissaient pas à Rémy. Il ne tenait pas le coup et finissait toujours par s'assoupir; alors, solitaire, face à la grande table endormie que l'on apercevait par une porte-fenêtre, je terminais mon travail, ce qui me conduisait parfois jusqu'à l'aube. J'ai rarement autant travaillé de ma vie, mais je me sentais dans une forme extraordinaire. Le régime spartiate auquel les circonstances m'astreignaient y était sûrement pour quelque chose, mais c'était, avant tout, le désir de bien me comporter qui était mon principal moteur.

Le 11 décembre, en revenant de Lyons, une mauvaise nouvelle me parvint. S.V.P. venait d'être arrêté. Son arrestation n'avait rien à voir avec ses activités. C'est en essayant de faire relâcher un de ses amis, impliqué à tort dans un vol de bicyclette, qu'il s'était fait coincer au commissariat de Neuilly. L'affaire en elle-même était modeste et n'aurait pas dû avoir de suites graves. Mais notre ami eut une altercation avec le secrétaire du commissaire qui décida de le garder. Le lendemain, S.V.P. était remis aux Allemands comme israélite. Si étonnant que cela paraisse, il fut libéré de Nancy quelques mois plus tard et, sans attendre bien longtemps, recommença à travailler pour le Réseau.

Mais en cet après-midi d'hiver où nous étions, Rémy, Odette (femme de SVP) et moi, en train d'arpenter le trottoir de l'avenue Malakoff, le vent ne soufflait pas à l'optimisme, d'autant plus que la pauvre Odette versait toutes les larmes de son corps et ne paraissait pas devoir se calmer, ce qui attirait l'attention sur nous. Rémy qui ne se faisait pas trop de mauvais sang sur le sort de SVP, essayait de la reconforter tant bien que mal. A bout d'arguments, il me dit: "Ramenez Odette chez elle et soyez bien gentil pour cette pauvre petite". Juste le genre de mission que je n'aimais pas. Cependant, je rapatriai la femme de notre ami chez elle, boulevard Lannes et je dus être persuasif, elle ne pleurait plus à l'arrivée. Ce qui ne m'empêchait pas de penser en soi-même que le cher SVP aurait bien du mal à s'en tirer, car il n'était pas tellement variable; un espoir subsistait toutefois au fond de moi: je le savais malin au-delà de

expression et capable de tenter l'impossible. Et ma foi, il devait s'en sortir à point pour reprendre une place que j'allais laisser vide par mon arrestation. Le 13, Rémy partit pour Pont-Aven. Il voulait aller quelques semaines à Londres se rendre compte à Passy de tout ce qu'il avait pu faire et, surtout, préparer l'entrée des F.T.P.F. et même du P.C. au sein de la France Combattante. Il emportait avec lui une lettre du parti destinée au général de Gaulle. Cette fois-ci, je ne m'occupai pas personnellement des transmissions. Mon travail me retenait à Paris et j'envisageai Guyomard qui s'installa, à son tour, à l'hôtel Ostréa de Riec, celui où nous nous trouvions lors du départ de Rémy avec sa famille, au mois de juin précédent. Le départ n'eut pas lieu. Le mauvais temps sévissait en permanence et le patron fut obligé de revenir avec ses bagages, c'est-à-dire, avec le courrier qui était très volumineux. L'opération fut reportée au début janvier.

A son retour de Bretagne, Rémy m'emmena un soir chez "Marc" qui habitait tout près du boulevard Exelmans avec sa fille Brigitte et une vieille servante. Il me présenta sa fille, ne se souvenant plus que je l'avais déjà rencontrée au mois de juin, lors du dîner au Schubert. Marc, de son vrai nom, Nicole de Hauteclocque, était une très jolie femme, fine, aux yeux ardents qui disaient son enthousiasme et sa foi en notre cause; sa figure expressive laissait voir tous ses sentiments, elle inspirait la confiance la plus absolue et sa présence me fit du bien. J'avais besoin dans cette vie rude et solitaire, d'un visage nouveau, le sien fut le bienvenu. Nous dînâmes ensemble et Rémy me dit, là encore, " Je vous confie Marc. Je ne veux pas qu'elle travaille pour nous, son frère est déjà de l'autre côté, il ne faut pas qu'elle prenne des risques. D'ailleurs, elle va partir pour Nantes, vous l'accompagnerez à la gare." J'acquiesçai de la tête, approuvant le patron, en mon for intérieur, de ne pas vouloir tenter le diable, car Marc avait déjà travaillé pour le Réseau.

Après le dîner, nous devisâmes un peu et, tout d'un coup, nous nous aperçûmes que Rémy dormait profondément. Sa tension d'esprit était telle tout au long des journées que, lorsque le soir arrivait, il se sentait vidé et avait un besoin impérieux de se laisser aller au sommeil. D'autant plus que, chaque aube qui pointait était l'annonce d'un nouveau combat pour lequel il lui était nécessaire de posséder la plénitude de ses forces physiques et morales.

Vers la fin décembre, Dutertre me présenta "Janine Vaudreuil" (Claude Thierry-Lac), jeune étudiante en médecine, qui allait m'aider en plusieurs occasions dans



des transports de poste et pour des recherches d'asiles. Je fus, je l'ai dit, amené à travailler avec elle un certain temps. Janine qui fut surtout un agent de Dutertre et de Debey, fit un travail digne de tous éloges. Courageuse, tout en étant prudente, elle accomplissait des missions très délicates où elle fit montre d'un esprit de décision remarquable. Avec Dutertre, Debey, Nicole et Deloncle, elle réussit, par miracle, à passer à travers de la catastrophe de novembre 1943, continuant à travailler sans défaillance, en restant au Réseau Gallia quand elle fut coupée de la C.N.D. Finalement, elle put quitter Londres le 4 août 1944, après une série d'aventures où elle échappa bien souvent à la Gestapo.

Le 24 décembre au soir, nous dînâmes, Rémy et moi, en tête-à-tête, dans une boîte de Montparnasse. Notre patron n'était pas en train. Il avait espéré fêter ce Noël avec ses siens et il se sentait seul. Il songeait aussi à ceux des nôtres qui passaient ce Noël en prison. Il me communiqua sa tristesse sans le vouloir. Le repas fut bref, nous nous séparâmes de bonne heure.

Pendant son absence, l'intérim devait être assuré par " Debesse ", de son vrai nom, Jean Millier, ancien cadre important de la Compagnie Générale Transatlantique. C'était un homme de haute taille, d'un certain âge, encore un peu plus chauve que moi, très sympathique, sachant parler et s'écoutant peut-être. Rémy ne devant finalement pas venir, il allait devenir le chef du Réseau. Il faut le dire, je ne serai pas toujours content de lui.

La veille ou l'avant-veille de Noël, j'avais conduit Marc et sa fille Brigitte à la gare Montparnasse. Elles partaient pour Nantes. Marc revint seule le 27. En dépit des injonctions de Rémy, elle me proposa de faire quelques travaux de secrétariat. Comme elle travaillait déjà à mi-temps, ce qui représentait une couverture, j'acceptai d'autant plus facilement que Renée absorbée par ses tâches à la Centrale, où elle servait de dactylo au patron, ne pouvait plus m'aider comme auparavant.

À la suite de l'arrestation de SVP, Rémy était resté rue Dufrénoy où il s'était installé à son retour, mais l'histoire de notre ami ne s'arrangeant pas, il décida de quitter cet appartement que ce dernier connaissait trop bien. Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il consentait à déménager, car il était à l'aise et il pouvait en toute liberté y faire ses courriers avec ses deux secrétaires, Samy et Renée, aidé de ses collaborateurs immédiats : Debesse et Claudius. Mais la sagesse commandait de s'en

ailleurs et il le fit.

Pour le peu de temps qu'il lui restait à séjourner en France, et en attendant de trouver un autre bureau, il transporta son service dans l'appartement de Pierre Tillier, rue de Debasse, qui habitait rue Cortambert. Pierre, surnommé "Rocher" et sa femme Geneviève étaient deux êtres charmants, aimant la vie, mais encore plus la liberté, pour laquelle ils furent capables de lutter et de mourir ! De mes contacts avec eux, je eus que des souvenirs agréables, tout de fraîcheur et d'amitié. Je devais retrouver à Buchenwald, il n'en revint pas, ni Geneviève de Ravensbrück ... Ce jeune couple qui pour le bonheur, n'a pas connu les lendemains qui chantent, lui qui le méritait tant pour le courage qu'il avait su montrer en servant sans réserve le Réseau.

C'est donc chez Rocher que nous allions retrouver Rémy et que se tenaient les réunions où le patron nous donnait les dernières instructions avant son départ. C'est là que je rencontrai "Amphitrite" (Pichard) et que nous évoquâmes, pour la première fois, la question des U.C.R., dont nous reparlerons. Alex devait être là et aussi "Cavalier", (Emergy Labrosse), un des responsables du Sud-Ouest. C'est là également que Rémy boucla le dernier courrier qu'il emporterait car, il l'ignorait encore, il ne devait plus mettre les pieds sur le sol de France avant le débarquement. Tant de choses allaient se passer qu'il ne pouvait pressentir, sinon imaginer.

Les derniers jours de l'année se passèrent ainsi en contacts continuels et fiévreux pendant lesquels nos têtes se remplissaient de toutes les consignes que notre chef nous donnait inlassablement. Je ne m'occupais plus personnellement des émissions radios, sauf en cas d'extrême urgence. J'avais alors, je le rappelle, plusieurs opérateurs à ma disposition. Outre Guyomard et Alain, le jeune Perrine de Riec était entré en action. C'était un garçon très sérieux, sur lequel je pouvais compter sans restrictions et qui nous rendra de grands services. Par l'intermédiaire de "Schupo" (Jacques Basset), fils d'un chef de Pommier, et des deux frères "Dekobra", ses agents du Mans, nous avions recruté deux radios dans cette ville, Edouard Fauchard, dit "Poulet", ancien radio de la marine nationale, engagé volontaire des deux guerres, belle figure énergique de patriote, dont la devise aurait pu être : "Je maintiendrai ...", et René André, dit "Poussin", autre opérateur de la marine, tous deux excellents éléments, dont le dévouement était absolu. Ils opéraient de chez eux ou chez des amis.

Mon service ainsi étoffé, j'avais plus de liberté et je pouvais mieux diriger mes

Le trafic s'effectuait dans des endroits très différents et les jours où il était particulièrement important, je chargeais deux, parfois trois opérateurs à se succéder en des points éloignés les uns des autres. On y gagnait en rapidité et en sécurité.

Le 1er janvier 1945 arriva sans incidents. Il n'a pas laissé de traces dans ma mémoire. Ce fut sans doute un jour comme les autres, avec sa somme de travaux quotidiens, ce que l'on appelle : "la routine". C'est peut-être à cette date-là que me fut présenté Georges Lobbédez, que je devais surnommer "Bapaume", qui travaillait dans la région d'Arras, étant affilié à l'O.C.M., mais qui trouvait son action peu en rapport avec son immense désir de servir, son énergie, son enthousiasme. Il me plut immédiatement et je devais en faire le chef des opérations pour la zone Nord.

Une nouvelle opération maritime était prévue, dans les premiers jours du mois, pour le départ de Rémy, qui allait emmener avec lui un représentant du parti communiste. Le P.C. s'était décidé à envoyer un des membres du Bureau Central auprès du général de Gaulle. Bien du chemin avait été fait, notre patron n'y était pas étranger. Lui et moi-même avions fait du bon travail.

Le soir du départ, j'accompagnai Rémy, encombré de colis plus ou moins mystérieux et son compagnon inconnu, à la gare Montparnasse. Je ne devais revoir notre chef qu'en France, à mon retour des camps ... J'appris plus tard que le voyageur clandestin était le député Fernand Grenier. Pour ce départ, il n'y eut pas de difficultés majeures à Paris. Rémy emmenait bien un arbuste pour madame de Gaulle, fantaisie hasardeuse qui ne fit pas sourire Grenier, mais la plante atteignit sa destinataire. Par contre, le mauvais temps fit que le chalutier français manqua le premier rendez-vous avec le bateau anglais. Heureusement, l'opération put être rattrapée le lendemain et les deux bateaux arrivèrent sains et saufs en Angleterre.

Rémy venait de tourner une page. Ce qu'il connaîtrait de son Réseau désormais, il l'apprendrait par les courriers ou par les agents venant de France. Il avait fait sa part, plus que sa part. Au combat depuis fin 40, il était nécessaire qu'il se fit oublier de la Gestapo. Toute sa famille était arrêtée et il ne fallait pas tenter plus longtemps la chance. Elle avait été relativement bonne fille, mais elle pouvait se lasser.

beaucoup souffert de cette éviction forcée, mais que pouvait-il se reprocher ?  
 pas tenu qu'à lui de ne pas revenir, seules les circonstances dramatiques de  
 1943 l'en ont empêché. Et après la destruction du Réseau, les Allemands savaient  
 les choses sur lui pour que sa présence en France ne fut pas dangereuse pour lui  
 les autres. Le B.C.R.A. savait ce qu'il faisait en le gardant sur le sol  
 français.

## Chapitre VII

## La Centrale Joligny

déjà parti, je me trouvai sous les ordres de Debesse qu'à ce moment-là, on appelait "Gaspard". Il avait trouvé un rez-de-chaussée au 60 de la rue de Miromesnil et il avait installé sa Centrale qui deviendrait, quelque temps plus tard, la "Centrale Joligny". Il y avait là Claudius, infatigable agent de liaison, sa soeur, Monique, dite "Calypso" ou "Nausicaa"; Renée, Samy, auxquels viendront se joindre "Yvon" (Jeanne Sozec) et je crois, les soeurs Leclanché, "Dolmen" et "Mélusine", sans oublier le précieux Coco, l'indispensable factotum !

Gaspard habitait quelque part dans le seizième arrondissement, je n'ai jamais su et, à part ses intimes, personne ne l'a jamais su non plus. Ce fut une sage précaution qui lui évita sûrement bien des ennuis. Au début, nos rapports furent excellents. Par la suite, je ne fus pas toujours d'accord avec sa manière de procéder. Gaspard avait une vie privée qui prenait parfois le pas sur la vie clandestine et cela causait des perturbations dans le service. De graves décisions devaient quelquefois être prises et on ne savait où le joindre, car il disparaissait par moments sans laisser la possibilité de le contacter. Malgré tout, les L.T.A.M.R. étant quasi autonomes, l'inconvénient de sa méthode fut moins pénible pour moi que pour d'autres. Mais il arriva que des télégrammes "urgents" dussent attendre le retour de notre chef, retour jamais prévisible et cela ne me plaisait guère.

Peu après le commencement de l'année, j'avais appris par Londres, la disparition de ma pauvre Lucienne et je broyais du noir. J'allai trouver Marc, avec qui j'étais rapidement senti en confiance. J'avais besoin de parler avec quelqu'un d'accueillant. Elle me retint à dîner et je lui fis quelques confidences en lui annon-

... catastrophe qui me frappait au plus profond de moi-même. Je rencontrai en elle  
 une camarade très compréhensive qui sut trouver les mots, non pour me consoler, mais  
 pour m'encourager.  
 Mais elle me dit qu'elle venait de quitter son emploi qui ne lui plaisait guère;  
 elle désirait vivement travailler pour le Réseau et qu'elle pourrait m'assister à  
 temps complet dans mes travaux de secrétariat. Nous en discutâmes sérieusement et lon-  
 guement. J'avais encore présente à l'esprit l'interdiction de Rémy en ce qui la concer-  
 nait et, à partir de là, je formulais des objections. Mais est-ce que je ne l'employais  
 pas à mi-temps ? Enfin, sur ses instances réitérées, j'acceptai son concours. Au fond,  
 cela m'arrangeait, car le trafic augmentait sans cesse, me laissant peu de répit et  
 une aide nouvelle était loin d'être négligeable. Pendant six mois, Marc fut une secré-  
 taire modèle et elle y eut quelque mérite, car je ne fus pas un patron toujours facile.  
 Elle a laissé passer les orages, accomplissant sa tâche avec un cœur admirable, soute-  
 nue par un patriotisme élevé. Je suis heureux de pouvoir aujourd'hui lui rendre cet  
 hommage.

Marc qui a de l'humour, m'a écrit un jour, évoquant cette période : " Vie de  
 bureau au fond: neuf à douze, quatorze à dix-huit ou dix-neuf heures. Bonne cama-  
 raderie. Ambiance extraordinaire de simplicité et de gaieté. Quand Olaf ou Guyomard  
 avaient failli avoir de gros ennuis, leurs récits finissaient toujours par nous faire  
 rire tellement le moral était bon ! Chacun avait sa place, ses responsabilités, mais,  
 à l'occasion, tout le monde s'entraidait, surtout au moment des courriers."

"Je me souviens des nuits passées à chiffrer des télégrammes ..., de cette soirée  
 de début juin, où nous attendions Molitor qui avait bien failli ne jamais nous revoir...  
 Des coups de sonnette qui ne venaient pas des nôtres et nous inquiétaient un peu (des  
 secours quêtées ou l'employé du gaz ?) Vous rappelez-vous l'heure du thé ? C'était  
 vraiment très mondain ... Mais il faisait bien froid ...!"

Je demandai à Marc d'installer un poste chez elle. Elle acquiesça immédiatement.  
 Comme elle n'habitait pas loin de chez moi, cela me permit à plusieurs reprises de  
 transmettre des messages urgents.

Le 3 ou 4 janvier, je rencontrai "Marty" (Jean Cavaillès), afin de mettre au point.

mes relations. J'avais besoin d'un contact sûr qui assurerait les liaisons  
 et moi-même. En fait, ce fut toujours un peu anarchique. Certains jours,  
 des rendez-vous directs avec lui, d'autres fois avec son agent de liaison,  
 il n'était pas question d'emprisonner Marty dans de strictes formules, les  
 ne l'intéressaient pas, ce n'était pas un homme d'intendance !

Le soir-là, nous dînâmes ensemble dans une brasserie de l'avenue de Versailles,  
 et j'eus l'occasion de connaître un peu mieux notre ami. C'était un être  
 intelligence prodigieuse. Malgré le débit rapide de sa parole, on sentait que  
 les idées allaient encore plus vite que les mots. Il croyait à la France, il croyait  
 à la résistance et s'y donnait tout entier, avec fougue, avec passion. On était entraîné  
 son rythme, même si l'on était parfois réticent sur ses méthodes. Il fallait le  
 ou abandonner.

Toujours en janvier, une opération maritime d'Alex nous amena deux nouveaux agents :  
 "Piccolo" (fils à Pichard) et "Jargon". Piccolo, envoyé comme agent de liaison, valait  
 mieux que cela. Il avait les possibilités d'un chef et Passy, lors de son passage en  
 France au mois de février, lui assigna un secteur d'opérations indépendant de la C.N.D.,  
 avec une mission précise. Quant à Jargon, j'ai eu l'occasion de dire ce que j'en pensais  
 j'employais comme opérateur et lorsqu'il fut avéré qu'il était dangereux, je le  
 renvoyai à Londres.

En février, Gaspard m'annonça que j'allais être chargé d'une importante opération  
 de parachutage. Il s'agissait de recevoir le colonel Passy et un agent, dont le nom  
 de code était "Shelley", mais qui sera plus connu sous le nom de "Lapin blanc", le  
 commandant Yéo-Thomas.

Passy, dont la mission se nommait "Arquebuse", venait en inspection et allait  
 s'efforcer à mettre de l'ordre dans les divers réseaux et mouvements de résistance, qui  
 se croquaient les uns les autres dans des imbrications quelque peu confuses.

Pour moi, l'opération était d'importance. Passy était le chef du B.C.R.A. et la  
 mission qu'il venait accomplir devait se révéler comme essentielle pour la cohésion  
 de la résistance. Notre organisation ne tolérerait aucune erreur. Il était connu et  
 la capture eût été une catastrophe pour la France Libre, dont il détenait tous les  
 secrets. D'autre part, Shelley, que je ne connaissais pas et dont je ne sus le rôle  
 déterminant qu'après la guerre, était envoyé par les Anglais pour se rendre compte,

du potentiel réel que représentaient les divers organismes clandestins et leurs besoins en techniciens et, surtout, en matériel. Aussi fallait-il que leur opération se passât sans alichs et que, à quelq' échelon que ce fût, il n'y eût aucun raté. D'accord avec Dutertre et Lefauve, nous décidâmes d'utiliser un magnifique champ, dans les environs de "Pamplemousse", que nous baptisâmes "Orange". Il se trouvait dans la région de Beauficel et représentait une importante superficie: un terrain idéal pour une opération de grande envergure : l'atterrissage d'un petit bombardier, par exemple, donc excellent pour un parachutage. Un boqueteau le bordait qui permettait le camouflage des colis. Lefauve se chargea, avec Caducée, de l'acheminement entre le terrain et Lyons-la-Forêt; Dutertre et moi nous réservant de nous occuper du matériel. Mlle Vinay, la femme de Caducée, préparait avec soin l'accueil à la pharmacie.

L'opération fut parfaitement réussie. Lefauve et Dutertre vinrent en vélo, amenant deux machines supplémentaires pour les arrivants. Nous les rejoignîmes, Caducée et moi, vers une heure du matin. Il faisait froid, nous étions le 26 février et la lune était très belle. Nous installâmes le balisage en triangle et je plaçais Dutertre et Lefauve, chacun à une lampe, restant à la troisième avec Caducée.

Nous étions, quoique bien couverts, complètement gelés et nos deux compères qui commençaient à s'ennuyer, car l'attente était interminable, allèrent l'un vers l'autre et s'entretenaient à voix basse; à un moment, Dutertre vint vers nous. J'étais plutôt strict pendant le travail, voulant toujours mettre tous les atouts de mon côté, aussi lui fis-je retourner immédiatement à son poste en le priant d'être silencieux. Mais nos deux amis qui trouvaient décidément le temps long, se livrèrent à une émission de bruits incohérents qui eussent réjoui Rabelais et qui, dans le silence nocturne, s'entendaient parfaitement malgré la distance. Je pestais et Caducée, à mes côtés, s'amusait follement de la rogne. Enfin notre bombardier arriva. Après l'échange rituel des signaux de reconnaissance, il fit un premier passage. Je ne sais pour quelle raison, il lâcha ses parachutes vent arrière. Cela n'avait d'ailleurs pas grande importance, il n'y avait aucune urgence. J'observai les points de chute. Tous les "parapluies", sauf un, tombèrent à l'intérieur du triangle. Beau lâcher en vérité. J'allai à la recherche de l'égaré, après avoir pris un contact rapide avec les deux arrivants et je n'eus pas de peine à le retrouver. Pendant ce temps, Dutertre et Lefauve s'occupaient des autres.



Passy et Shelley qui avaient atterri impeccablement, s'étaient déjà déséquipés pour secours et furent bientôt prêts à partir. Lefauve les emmena à Lyons et restâmes Caducée, Dutertre et moi pour récupérer le matériel et le camoufler, ainsi que les parachutes.

Dutertre entreprit de creuser une tranchée dans le boqueteau, éloigné de plusieurs centaines de mètres des points de chute et avec Caducée nous transportâmes le matériel vers le petit bois. C'était la répétition, en moins pénible, de ce que j'avais dû faire lors de ma propre arrivée en France. Toutefois, l'opération fut longue et difficile. Les colis volumineux, entourés d'un fort emballage en caoutchouc mousse épais, furent recouverts afin d'être plus maniables. Enfin, après un bon bout de temps de travail continu, tout fut rassemblé au lieu de camouflage. Je renvoyai Caducée chez lui, car je voulais qu'il se repose avant l'ouverture de son officine qui avait lieu à huit heures et je restai seul avec Dutertre. En raison de l'importance du chargement à recacher, je l'aidai à creuser un second trou. Nous avions été imprévoyants en ne commençant pas le travail avant l'arrivée de l'avion, le jour pointait et nous étions encore à l'ouvrage. Un paysan passa près de nous sans se douter, heureusement de notre présence. En écrivant ceci, je pense que s'il avait eu un chien avec lui, nous aurions risqué la catastrophe! Le fameux grain de sable, en somme ...

D'aspect pas très brillant après cette nuit harassante, nous reprîmes le chemin de Lyons à pied. Dans la forêt nous rencontrâmes Lefauve, venu au-devant de nous en vélo. Il nous donna du chocolat pour nous remonter et, en échange, nous lui remîmes les Colt que nous avions retirés à nos passagers par mesure de prudence. Lui, était connu et ne risquait rien avec les gendarmes, tandis que nous avec nos allures de vagabonds, avions tout à craindre d'eux.

Vers huit heures nous touchâmes le port. Passy et Shelley se reposaient chez les Vinay. Avec Dutertre nous allâmes nous restaurer solidement chez Lefauve où sa femme Madeleine et sa belle-soeur Clotilde nous avaient préparé un substantiel repas. Nous en avions besoin, la nuit avait été particulièrement épuisante.

Vers midi, je pris le chemin de Rouen, en compagnie des deux amis tombés du ciel. En attendant l'heure du train, nous nous installâmes dans un petit bistrot et comme nous étions tranquilles, je mis les nouveaux débarqués au courant des conditions de

... dans les milieux où ils allaient circuler pendant leur séjour, les prévenant contre  
 ... telle chose, pour qu'ils ne paraissent pas venir d'une autre planète.

Le retour à Paris se fit sans histoire et j'emmenai Passy et Shelley à l'asile  
 ... avec "Lavoisier", de son vrai nom, Bertinlot, un des responsables de l'O.C.M.,  
 ... Flaminio. Je me retrouvai soudain tout seul et j'éprouvai un sentiment de  
 ... après l'activité ininterrompue de ces dernières quarante-huit heures. Il s'y  
 ... une véritable satisfaction du devoir accompli. Je me souviens, comme si c'était  
 ... du plaisir ressenti à avoir amenés, sains et saufs, à destination, les agents  
 ... j'étais responsable. Cela vous payait de tous les dangers traversés. Exténué,  
 ... me glisser dans mes draps et mon lit me parut particulièrement doux ce soir-là,  
 ... qu'en réalité il était très ordinaire.

Le nom de Lavoisier me rappelle un épisode, extra-réseau, auquel je fus mêlé. Au  
 ... 1943, celui-ci fit savoir à Debesse que la vie d'un certain colonel Alamichel  
 ... en danger et que ce dernier désirait rallier l'Angleterre. Il nous demanda si  
 ... pouvions nous charger de l'acheminer. J'accompagnai Lavoisier chez Alamichel qui  
 ... habitait une espèce de soupenne dans une vieille maison proche de l'Hôtel de Ville.  
 ... le colonel m'exposa sa situation et me pressa de solliciter auprès du B.C.R.A. l'auto-  
 ... risation pour son départ. Je fis part de cet entretien à Debesse. Nous envoyâmes un  
 ... message à Londres. La réponse fut négative. Le B.C.R.A. mit un veto formel à cette  
 ... opération. Je n'ai jamais su pourquoi.

Le travail augmentait sans cesse à la Centrale radio. Nous arrivions à peine,  
 ... et moi, à assurer le chiffage et le déchiffage des télégrammes. Encore, arrivait-  
 ... souvent que Renée et Guyomard, voire même Alain, nous donnassent un coup de main.  
 ... je parlai incidemment à Alex, avec qui je me sentais plus en confiance qu'avec Debesse.  
 ... se proposa une de ses amies de Lorient qui, étant sinistrée après les bombardements,  
 ... était réfugiée à Paris. Il me la présenta en février, au restaurant "La Pergola",  
 ... avenue du Maine. Elle me fit bonne impression. Je lui dis ce que j'attendais d'elle.  
 ... nous primes rendez-vous pour le 3 mars, à la Rotonde, près de la Muette. Ce jour-là,  
 ... elle accepta mes propositions et elle prit dès le lendemain ses fonctions de chiffreuse  
 ... au B.C.R. Elle devait les garder jusqu'à mon arrestation. J'ai gardé un grand souvenir  
 ... de "Séverine". L'air digne, presque sévère. Des yeux intelligents, un peu durs derrière

ses lunettes. Ponctuelle comme une bonne fonctionnaire, grande fumeuse devant l'éternel prospecteur à Lorient, sinistrée à 100 %, ancienne militante de je ne sais plus quel parti de gauche, d'où le baptême de "Séverine", toujours calme, chargée d'expérience et surrisant quelque peu les hommes. Une belle figure de résistante, à l'action silencieuse, mais combien efficace. Je suis heureux de pouvoir, aujourd'hui, lui rendre témoignage de reconnaissance et d'amitié.

En même temps que le personnel du service direct se renforçait, l'implantation des asiles s'étendait, mais il n'y en eut jamais de trop, car depuis le séjour de Paris, notre Centrale était devenue une des grandes centrales de la zone occupée, ce qu'il appelait un "bloc opératoire". Il y avait aussi celle de "Ronsard" qui eut, je crois, des activités supérieures aux nôtres et la chance de tenir le coup jusqu'au bout.

Ce "Ronsard", de son vrai nom Richard, je devais faire sa connaissance au printemps 1943. Le but de cette rencontre était de rechercher en commun un terrain dans le nord de Paris pour une opération aérienne. Je n'ai pas gardé le souvenir du motif qui nous conduisit à effectuer cette prospection ensemble. Il devait être important pour que deux chefs d'opérations fussent amenés à conjuguer leurs efforts dans la même direction. Quoiqu'il en fût, les terrains visités ne nous plurent pas et nous nous séparâmes. Nous ne devons jamais nous revoir et je crois que "Ronsard" est mort.

Londres me demanda de faire des essais avec un nouveau poste d'émission appelé "Aresne", qui employait la "phonie" et avec lequel, on devait contacter, en direct, les bateaux croisant au large des côtes. On nous en envoya un spécimen et je le mis aussitôt à l'épreuve. Les premières tentatives de liaison eurent lieu chez L'Ange ancien, que nous avions gardé comme asile radio. Le local mis à notre disposition, le grenier du café, se prêtait mal à l'installation d'une grande antenne. Le poste ne parvenait pas donner sa pleine puissance et malgré plusieurs séances, je ne réussis pas à établir le contact.

Quelque temps après, je fis de nouveaux essais dans une ferme près de Caen, appartenant à Monsieur Savart, dit "Nacre". J'entendis une ou deux fois le bateau me répondre et m'appeler; mais c'était trop faible et le système ne semblait pas voué à un grand avenir. J'abandonnai ces expériences qui me faisaient perdre du temps et que je jugeai

... dangereuses.

... dans, coup de tonnerre ! Nous apprenons que Jean Fleuret (Espadon), est... la ligne de démarcation. Je n'ai pas encore parlé de lui, car il n'était pas... directement à notre service. Ce fut une autre des grandes figures du Réseau. Syndic... pilotes de la Gironde, il était le responsable de la zone Sud-Ouest et principale-... port de Bordeaux et ses annexes. Il avait monté un service de renseignements... avait permis, avec son équipe, de porter des coups terribles à l'ennemi, en... torpiller les bateaux allemands qui quittaient la Gironde. Son arrestation... une nouvelle désastreuse pour la C.N.D. Il devait être déporté, rapatrié et... quelques années plus tard.

J'avais fait sa connaissance dans un restaurant de la rue Pergolèse, un jour où... nous avait invités ensemble. Curieusement, cette maison était tenue par un... monsieur et madame Tourret, qui furent déportés pour faits de résistance, mais... je ne l'ai su qu'à mon retour. Espadon était grand et fort; l'oeil vif et rieur, la bouche gourmande, l'accent bordelais prononcé. Il avait l'air d'un brave homme;... bon papa, ce qui ne l'empêchait pas d'être un agent d'une valeur exceptionnelle... le chef d'un sous-réseau efficace dont notre patron faisait grand cas.

Je crois que c'est à l'issue de ce déjeuner, lorsque Espadon nous eut quittés, Remy m'exposa son projet des L.T.A.M.R. et m'en confia la direction.

Après l'évasion de Marty (Jean Cavaillès), nous avions eu - je l'ai dit - plusieurs contacts et il transitait tout son trafic par notre centrale. Puis il partit en Angle-... Claire me présenta alors son successeur, Gérard, qui était aussi un universitaire. C'est de lui que je reçus désormais les messages de "Cohors". C'était un garçon sympa-... tique, très timide et terriblement nerveux. Il avait un intérim très dur à assumer et... toute sa flamme, il eut quelques difficultés à remplir sa mission. Mais remplacer Marty n'était pas à la portée de tout le monde !

au début de mars 1943, je fis un voyage à Arras. Nous avions une opération à monter... pour laisser reposer un peu la région de Lyons, que je me réservai pour le départ... Passy, j'avais chargé Bapaume de me trouver un terrain dans sa région, ce qu'il... avait fait rapidement. Le champ choisi était très bien quoiqu'un peu près de la ville,... dans le lointain, une voie de chemin de fer, dont on apercevait un passage à niveau.

était bien dégagé et le sol était parfait. Je transmis les coordonnées à Londres  
Bapaume s'occupa de recruter l'équipe de réception et de fournir  
l'atterrissage.

Le soir, je pris le train avec Chapelle qui transportait le courrier et trois  
passagers, chacun de leur côté. Ces derniers étaient : le général Beynet, ancien pré-  
sident de la Commission d'Amnistie, son officier d'ordonnance, le capitaine Bouheret  
et l'aviateur, le capitaine Gaujour. Ils étaient confortablement installés dans leur  
voiture sans avoir eu à se soucier de quoi que ce fût. En effet, les agents radios de la  
gare centrale étaient munis de cartes d'abonnement qui leur évitaient les longues files  
d'attente et leur donnaient la possibilité de prendre avec certitude le train de leur  
choix. Trois d'entre eux s'étaient donc installés à des places repérées dans le train  
à l'heure de la partance. Ils n'eurent plus qu'à céder ces places à nos voyageurs lorsque ceux-ci  
furent amenés à la gare par les soins de Farjon, un agent de liaison de l'O.C.M., avec  
lequel nous avions un signal de reconnaissance. A l'arrivée à Arras, Bapaume nous  
attendait et nous emmena chez lui. Les passagers furent conduits directement chez le  
docteur Dufлот, un des agents du cru. Chapelle devait reprendre la direction de Paris,  
sa présence n'étant plus nécessaire.

Vous nous rendîmes de bonne heure sur le terrain, l'opération devant avoir lieu  
à 22 heures. Je fis asseoir mes "émigrants" le long d'un buisson et leur demandai  
de rester silencieux. Plus tard, le général Beynet dira : " C'est la première fois  
qu'un caporal me donne des ordres ! (J'étais quartier-maître radio dans la Marine  
Nationale pendant mon service). A vingt <sup>deux</sup> heures quinze, alors que la lune éclairait en  
plein, l'avion se fit entendre. J'émis les signaux d'usage, auxquels il répondit.  
Il prit son terrain et se posa sans difficulté. A toute allure, j'ouvris la carlingue,  
je fis descendre les arrivants avec leurs bagages, j'enfourmais les trois partants  
avec leurs colis et je donnai le signal du départ. L'avion mit les gaz et décolla  
sans incident. Pendant le temps qu'il était au sol, j'avais eu quelque émotion. L'équipe  
de Bapaume, novice d'une part et follement enthousiaste de l'autre, ne cessait de tour-  
ner autour de l'appareil dont le moteur était en marche et je craignais qu'un de ces  
hommes se fit prendre par l'hélice. Je dis à leur chef de les calmer, ce qu'il fit très  
rapidement, mais j'avais eu chaud.

Trois passagers étaient arrivés. Duboÿs que j'avais connu à Londres et qui venait de la région de la Forêt; l'avocat Simon, celui-là même qui n'avait pu partir en novembre 1942, à Lyons-la-Forêt avec Perrault et avait rallié Londres par mer. Enfin un troisième dont je ne rappelle plus le nom. Probablement s'agissait-il d'un agent ayant pour pseudo nom qui jouera un certain rôle dans l'action clandestine.

Carême les amena à Arras. Moi, je ralliai la villa avec le matériel, dont des appareils radio, dans la voiture du docteur Duflot. Ce dernier ne fut pas très content que je lui fisse transporter les colis et il me dit qu'il n'avait pas été prévu pour cet office. L'incident, si l'on peut dire, fut rapidement clos. La mauvaise humeur n'est pas vite entre gens sincères. Nous nous retrouvâmes tous chez Duflot, où les nouveaux arrivants passèrent la nuit. Personnellement, j'allai chez les Lobbédez avec lesquels je fis plus ample connaissance. Monsieur Lobbédez père, éminemment sympathique, avait été maire d'Arras; madame Lobbédez, méridionale enjouée, était tout sourire; leur fille Huguette, une charmante et fraîche adolescente, aussi enthousiaste que ses parents et son frère aîné. Je félicitai vivement ce dernier pour la réussite et la bonne organisation de l'opération, lui faisant remarquer que c'était la première fois que nous réussissions un atterrissage aussi tôt et que nous avions dû battre le record de la moindre durée au sol: à peine plus de dix minutes entre arrivée et décollage!

Après une bonne nuit chez nos amis, je regagnai Paris avec Duboÿs que j'emmenai chez Janine Vaudreuil qui l'hébergea quelques jours. Les autres avaient leur point d'atterrissage. Le 20 mars 1943, Dutertre et Lanoy firent une opération à la Rouge Mare à quinze kilomètres à l'est de Lyons-la-Forêt. Celle-ci réalisée pour le compte du député de l'Eure, Forcinal, ne fut pas de notre ressort, c'est incidemment que nos deux camarades y participèrent.

Il est évident que ces opérations ne constituaient qu'une de nos activités. Pratiquement, je n'avais pas un jour de repos et, la plupart des dimanches, je les passais seul, quand je n'étais pas en déplacement, à coder ou décoder des messages. Parfois, je trouvais le fardeau lourd, mais, en toute sincérité, ces moments de découragement furent extrêmement rares et dus, sans nul doute, à la fatigue. Jamais, cependant, je n'ai douté du résultat final et, si l'éventualité d'une arrestation ne fut pas exclue,

Je n'étais pas plus troublé que la possibilité d'un accident dans ma carrière d'aviateur. Je continuais donc à agrandir mes secteurs et à allonger la liste des asiles. Fournit "Marco" (Jules Sansin) et j'y envoyai Alain plusieurs fois. Ensuite, il m'apporta à Follope, photographe de Bernay et j'allai faire quelques émissions chez lui dans l'appartement sis au-dessus de sa boutique. Follope était un homme intelligent, courageux qui, en dehors de l'asile qu'il offrait, s'occupait de renseignement. Malheureusement, il devait être assassiné par les Allemands.

Près d'Alençon j'eus un asile qui ne me servit qu'une fois. Ce jour-là, j'étais parti avec "Laurent" (Albert Lévy), agent de liaison d'Alex que celui-ci m'avait prêté. Nous allâmes chez un fermier des environs d'Alençon qu'il connaissait. La ferme était importante et en pleine activité, mais nous passâmes inaperçus et fûmes conduits dans une grange où j'installai mon poste sur un tonneau. En effectuant mes préparatifs, je constatai que j'avais oublié les fréquences à l'hôtel où nous étions descendus. Laurent ne perdit pas le Nord, il emprunta une bicyclette au fermier et fonça vers la ville. Après un laps de temps qui me parut une éternité, seul dans mon grenier, mais qui fut en réalité assez court, mon gars revint porteur des précieuses fréquences et je pus reprendre ma liaison avec un succès complet. Nous regagnâmes nos pénates de nuit, sans être inquiétés.

Londres m'avait donné rendez-vous pour le lendemain matin. Nous étions dans un hôtel plein d'Allemands et, c'est avec cette garantie, que nous tendîmes notre antenne à travers la pièce et que j'appelai mon correspondant avec autant de succès que la ville. Après quoi, nous n'eûmes plus qu'à rentrer à Paris.

Pendant ces deux journées j'avais pu juger Laurent, garçon remarquable par son sang-froid, son initiative et son efficacité; avec lequel c'était un plaisir de travailler. Il appartenait à un groupe d'anciens des chars qui comprenait entre autres : Bob (Faure), Denis (Robert), Coco (Hirsch), Bouboule (Wackherr) et le fermier chez qui nous avions été. C'était une bonne école et ils étaient tous très bien.

Je recherchais toujours des terrains et je fus amené à faire des prospections moi-même, en plus de celles que d'autres agents, tels que Dutertre et Bertin, effectuaient de leur côté. L'une d'elles me conduisit, avec Coco comme chauffeur, aux environs

Les terrains ne manquaient pas en Eure-et-Loir, mais je ne sais plus pour  
 aucun, aucun n'eut mon agrément. Est-ce parce que en Normandie j'étais mieux  
 avant des agents sur place ? Peut-être, car la question de l'asile était  
 En tout cas, celui des environs de La Loupe qui présentait beaucoup d'in-  
 pas retenu faute de refuge aux alentours.

Les déplacements devaient s'opérer, pour moi, de manière à être le moins longtemps  
 absent de Paris. Le travail courant, celui qu'il ne fallait jamais interrompre,  
 s'efforcer d'interrompre au minimum, étant la réception et la transmission des  
 messages, avec leur décodage et leur codage. La plupart des réseaux pour le compte  
 j'organisais ce trafic, employaient en général notre code, c'est-à-dire, nous  
 envoient leur télégrammes en clair et c'était à nous de les chiffrer. D'autre part,  
 nous appartenait également de déchiffrer les communications que nous recevions pour  
 afin de leur restituer un texte compréhensible. C'était un labeur écrasant, un vrai  
 travail de bénédictin et mes deux secrétaires avaient bien du mal à s'en sortir.

Au début de mon séjour en France, j'employai le système de la double transposition,  
 pour clés des poèmes de Baudelaire. Rémy ayant jugé ce code trop facilement dé-  
 cryptable pour des spécialistes et entraînant des messages trop longs, entreprit à  
 nous de confectionner un nouveau code, dont il apporta les éléments lors de son  
 retour en octobre 1942. Je n'expliquerai pas en quoi il consistait, puisque notre  
 patron a abondamment décrit son enfant dans ses mémoires.

J'étais devenu de première force en cryptographie et j'arrivais à reconstituer  
 les grilles incomplètes où il manquait des lettres, presque à tous les coups. Ces  
 grilles défectueuses étaient dues à de mauvaises réceptions soit en raison de l'orage,  
 du "fading", de la faiblesse de l'émission, parfois aussi au manque de finesse de  
 la grille ou même au manque de constance à l'écoute.

Je ne puis dire comment, mais j'avais pressenti plusieurs fois, lorsque des opé-  
 rateurs revenaient d'une mission les mains vides, en invoquant quelques-unes des raisons  
 citées ci-dessus ou en disant tout simplement que Londres n'avait pas dû émettre,  
 j'avais pressenti, dis-je, qu'un certain relâchement se manifestait dans le travail de  
 certains de mes hommes. Oh ! Ce relâchement était bien explicable. Leur action était  
 dure; ils étaient presque tous les jours sur la brèche, partant dès le petit jour pour



... leur trafic, emportant parfois leur poste avec eux, car en dépit de mes efforts, les asiles n'en étaient pas dotés. Leurs jours de repos, ils les passaient bien souvent à la centrale pour nous aider. Leur tension était extrême et ils savaient bien que s'ils étaient pris dans l'exercice de leurs fonctions, il n'y aurait guère d'espoir pour eux. Les radios qui les avaient précédés avaient tous été exécutés par l'ennemi. Par conséquent, si on avait le droit de leur faire des observations, il fallait tenir compte de ces considérations et faire la part du feu.

J'avais un "set" à Paris et je me mis à contrôler le travail de mes radios lorsqu'elles étaient en province. La réception était plus difficile dans la capitale du fait des parasites industriels fort nombreux, mais je fus à même de recevoir du trafic que mes hommes me dirent ne pas avoir entendu, ce qui d'ailleurs était possible, l'écoute pouvant varier avec le lieu et les conditions du moment.

"Aggelos" (Jean Dieutegard), qui était ingénieur radioélectricien et avait des relations dans le milieu industriel radio, m'avait proposé, si je le désirais, d'avoir un récepteur toutes ondes de grande classe pour un prix raisonnable. Je lui en reparlai et le chargeai de l'achat. L'affaire conclue, je demandai à un autre agent, Maurice Lemon du Réseau des P.T.T., de m'apporter l'appareil, qui pesait un poids respectable, dans sa camionnette de service, ce qui fut fait. L'acquisition de ce récepteur et sa présence au B.C.R. me permit, non seulement d'effectuer un contrôle rigoureux du trafic de nos agents, mais encore de capter les émissions dites "en l'air", non reçues par eux et, plus tard, lorsque je fus arrêté, il fut à la base d'un système de défense, que je décrirai le moment venu.

Aggelos me fut présenté par Chapellet en janvier 1943, mais il était déjà au Réseau, ayant été recruté par Dutertre. Il s'occupait également de la réparation des postes. Il nous fournit aussi des renseignements intéressants sur des sorties de matériel de grosses maisons d'électricité; sur l'emplacement et l'activité de certaines stations de radiodiffusion. C'était un homme plein d'idées originales qui n'a pas eu la possibilité de donner toute sa mesure.

Le 18 avril, je fus invité par nos amis Cloche, l'asile "Bell", à assister au baptême d'une de leurs petites-filles, Marielle Chesnais. C'était un dimanche. Pour la première fois, rien ne pressait à Paris et mon déplacement ne représentait que quelques

après l'absence. Je me rendis à Villemeux. La journée fort agréable, fut une véritable  
 pour moi. A l'issue de la cérémonie, il fut décidé que Marielle serait ma  
 "épouse de guerre". Je regagnai la capitale tout ragailardi par ce parfum d'autrefois,  
 qui contrastait si vivement avec ma vie harassante du moment.

Passy qui se trouvait tantôt en province, tantôt à Paris, continuait ses diverses  
 consultations avec des membres éminents de la Résistance, ce que d'ailleurs j'ignorais,  
 et pour moi, il n'était en somme qu'un passager et je ne savais rien de ses occupations.  
 Un jour du même mois, j'allais déjeuner dans l'appartement qu'il occupait rue Bayen.  
 En plus de Passy, Debesse et moi, il y avait un quatrième convive, probablement Shelley.  
 Je rendis compte de mes activités au chef du B.C.R.A.. Je lui soumis l'état de mes  
 besoins; nous dûmes parler des U.C.R. et il me donna des directives.

A quelques temps de là, peu avant son départ, Passy nous réunit dans un restaurant  
 de l'avenue des Ternes. C'était, en somme, un déjeuner d'adieu. Nous étions dans une  
 salle au premier, complètement entre nous. Il y avait là Passy, Debesse, Shelley, Pedro  
 (Pierre Brossolette) et, il me semble d'autres personnes dont le nom et le visage  
 s'échappent. Ce fut à l'issue de ce repas que Passy me réconcilia avec Pedro.

Je n'avais pas à l'origine une grande sympathie pour Pedro. Il avait à son retour  
 de Londres en 1942 émis sur mon compte des jugements définitifs peu aimables et en  
 termes malsonnants, alors que, pratiquement, il ne me connaissait pas, puisque je venais  
 à peine d'arriver. Avec moi-même, il avait été peu courtois à l'occasion d'un contact  
 à Paris. Les motifs de cette attitude devaient être une mission non réussie dont il  
 attendait quelque chose, mais cela faisait partie du jeu auquel nous nous livrions :  
 réussite ou échec étaient les deux termes de l'alternative.. Passy qui était au courant  
 nous mit à table l'un à côté de l'autre. C'était la guerre, le moment n'était pas aux  
 querelles personnelles, il y avait mieux à faire, aussi quand Pedro m'affirma qu'il  
 n'avait jamais rien dit de désagréable en ce qui me concernait, je voulus bien le croire  
 et nous fîmes la paix. Je pensais en le quittant ; peut-être dit-il vrai, ou bien a-t-il  
 compris que son impression première était fausse, ou encore, Passy lui a-t-il imposé  
 cette rétractation. Quoiqu'il en fut, l'incident était clos. Et plus tard, quand je  
 connus le grand rôle que Pedro avait tenu dans la Résistance, quand je sus de quelle fa-  
 çon il était mort, préférant se tuer au lieu de parler, je bénis cette réconciliation  
 avec un tel homme.

J'avais une nouvelle opération à monter: celle qui devait servir à l'enlèvement de Shelley, Pedro, Jargon et un aviateur américain. Cinq personnes et le courrier nécessitaient un double "Lizzie", c'est-à-dire, l'envoi de deux avions Lysander. Passy et moi-même envoyâmes les télégrammes nécessaires et l'accord nous parvint rapidement de Londres. En outre, je choisis "Pamplemousse". La région était favorable et la bande d'atterrissage particulièrement bonne. Dutertre et Lefauve devaient m'assister, ainsi que Calucée et Caboche (A. Mouchalet). En ce qui concerne l'organisation locale, ce furent les deux premiers qui s'en occupèrent.

J'avais réussi à persuader Jargon, dont la conduite ne s'était pas améliorée, de sa possibilité pour lui de retourner en Angleterre. Debesse était d'accord et Passy également. J'avais dit à l'indésirable qu'il pourrait subir un stage lui permettant d'obtenir un poste plus conforme à ses désirs de baroud. J'avais appuyé mon argumentation avec la lecture d'un message que j'avais rédigé moi-même et soi-disant reçu de Londres, le rappelant d'urgence. Réticent au début, il finit par acquiescer. Je crois que cela le sauva de bien des désagréments, sinon du pire. Bien entendu, il ignorait qu'il allait partir avec Passy. Je dois à la vérité de dire que j'appris après la guerre que Jargon s'était très bien conduit ensuite. Il avait trouvé sa vraie voie et je m'en réjouis. Notre travail spécial ne convenait pas à tout le monde, il n'était pas brillant, il fallait savoir s'effacer.

La veille du soir de l'opération, Shelley et le capitaine américain Ryan gagnèrent le wagon où ils passèrent la nuit et la journée. Moi-même, je partis le jour prévu avec Passy et Pedro par le train de Rouen. Jargon qui était dans le wagon, ne nous aperçut qu'à Pont-de-l'Arche où nous devions changer de train et prendre un tortillard. Dès le départ de Paris jusqu'à l'embranchement, j'occupai mes loisirs de voyage à déchiffrer le message que nous venions de recevoir. Caché derrière un journal, ayant l'air de lire des mots croisés et protégé par Passy qui déployait tout grand son propre journal, j'achevai juste le décodage au moment du changement de train pour Charleval où notre chargot nous amena doucement.

Ainsi que convenu avec Lefauve, nous fîmes individuellement un bout de chemin à pied jusqu'au pont de chemin de fer, qui se trouve à environ un kilomètre de la gare, afin de ne pas attirer l'attention. Nous trouvâmes notre ami qui nous attendait

sorte d'un café avec sa camionnette. Tout le monde embarqua et les onze kilomètres jusqu'à Charlevall de Lyons furent vite parcourus.

Passy et Pedro allèrent dîner chez les Vinay où se trouvaient déjà Shelley et Martine. Je me rendis chez Lefauve, où m'attendait Dutertre, avec Jargon. Vers vingt-huit heures trente, un premier voyage fut effectué de Lyons à "Famlemousse", distant dix kilomètres. Shelley et l'américain, ainsi que le courrier, furent cachés dans le buisson qui bordait la face nord du terrain. Quelques-uns vinrent à bicyclette, mais moi bien entendu ! A minuit, tout le monde était en place. J'installai le balise et j'eus un moment d'émotion car j'entendis un bruit de moteur: je crus qu'un des "Lizzie" arrivait, ce qui me fit activer la manoeuvre. Ce n'était qu'une fausse alerte. Vers une heure, une heure et quart - heure fatidique -, un nouveau bruit de moteur se fit entendre. Cette fois-ci, je ne doutai plus, c'était bien le ronflement du Lysander. Je fis le signal de reconnaissance, il me répondit. J'allumai ma première lampe et Dutertre qui était à la base de l' "L", c'est-à-dire à l'entrée du terrain, alluma les deux autres.

L'atterrissage se fit normalement. Une fois la piste remontée, l'avion se stabilisa face au vent. Deux hommes surgirent de la carlingue : Bernard et Parsifal. Le pilote monta de l'appareil et me demanda quelques tuyaux sur le terrain, après m'avoir remis gentiment un petit paquet de chocolat et cigarettes. Passy m'étreignit avant de monter dans l'avion, Pedro en fit autant, les vieilles querelles étaient bien mortes et, il faut bien l'avouer, nous étions tous émus. Mais ce n'était pas le temps des attendrissements et je fis hâter le départ, le troisième occupant, Shelley, étant monté à son tour. Le "Lizzie" décolla facilement avec le fracas habituel. Aussitôt, je fis le signal conventionnel au deuxième appareil en attente qui, après avoir effectué sa prise de terrain, atterrissait impeccablement. Le toit s'ouvrit instantanément et Marty mit pied à terre. Les valises et le matériel furent débarqués en vitesse. Je fis monter l'aviateur américain et Jargon auquel je passai le courrier et les bagages. Un O.K. du pilote et le deuxième "Lizzie" s'envola à son tour dans un bruit de tonnerre.

Nous rassemblâmes les nouveaux débarqués et leurs colis près de la hutte de commandement qui borde la route de Lily à Morgny. "Parsifal" que nous devons appeler "le jeune Parsifal", car avec sa petite moustache et son physique avantageux, il ressemblait un

un acteur de cinéma, "Parsifal" avait perdu son chapeau soufflé par le vent de  
 et il voulait absolument retrouver ce couvre-chef. Nous dûmes lui expliquer  
 n'était pas à des futilités de ce genre et il se rendit à nos raisons en  
 Nous apprîmes bien plus tard que le fermier de la ferme assez proche, intri-  
 sur le raffut des avions, avait fait le matin une tournée dans le champ, y avait  
 des traces de roues et avait retrouvé le fameux chapeau qu'il avait conservé  
 longtemps.

Lefauve donna le signal du départ et toute une caravane à bicyclette s'ébranla  
 sa direction. Moi, l'éternel inapte à ce genre de sport, je refis une fois de plus,  
 le chemin qui me séparait de Lyons accompagné par le fidèle Dutertre qui  
 ne voulait pas m'abandonner. Au milieu du parcours, nous rejoignîmes la caravane. "Par-  
 sifal", je crois, avait crevé et Lefauve réparait. Ils nous dépassèrent bientôt et nous  
 arrivâmes tous à bon port. Une fois encore, les dieux avaient été avec nous. Cependant,  
 quelque temps après, on devait nous parler d'un habitant de Morgny, commune proche du  
 train, qui aurait dénoncé le passage des avions et ... nos machinations, pour autant  
 qu'il pût connaître celles-ci ! À vrai dire, nous n'avons jamais eu aucune preuve de  
 ce fait. Toutefois, nous ne devions plus faire d'opérations dans ce coin. Il valait  
 mieux ne pas tenter le destin qui nous avait été favorable trois fois ...

Nous nous restaurâmes chez Lefauve, pendant que les passagers étaient, comme de  
 coutume, hébergés chez les Vinay. Nous fîmes le tri des bagages et du matériel, afin  
 de n'emporter avec nous que le strict minimum, compatible avec la sécurité. Cela nous  
 valut plus tard une algarade avec Marty qui avait eu de l'argent égaré et qui nous  
 fut accusés de nous l'être approprié. Tout rentra dans l'ordre par la suite, car il  
 ne parla plus de cette histoire qui, sur le moment, m'avait mis fort en colère. Les  
 gens qui arrivaient d'Angleterre n'aimaient pas se séparer de ce qu'ils apportaient et  
 ils ne se rendaient pas toujours compte du danger qu'il y avait pour eux à regagner  
 leur zone d'action munis de choses compromettantes. De notre côté, il nous fallait un  
 certain temps pour remettre leur bien aux intéressés, d'où des petits conflits.

Dès le matin, Lefauve retint des places dans le car de Delaunay qui devait nous  
 conduire à Rouen. Nous occupions la banquette arrière et, harassés par les travaux de

... nous nous endormîmes tous pendant le trajet. Delaunay nous descendit, selon la  
 ... de Lefauve, avant la gare afin d'éviter des regards indiscrets. Nous n'avions  
 ... le train avant quatre heures de l'après-midi et nous dûmes tuer le temps en vadrouil-  
 ... dans la ville. Nous déjeunâmes à la brasserie de la Lorraine. Bernard qui avait  
 ... le départ à grands coups de whisky, se ressentait de ses libations de la veille  
 ... sous l'effet du vin bu à table et de la fatigue accumulés, s'endormit pendant le  
 ... ! Enfin l'heure du train sonna et après un voyage normal, nous débarquâmes  
 ... Saint-Lazare.

Marty qui savait où aller nous quitta et je convoyai Bernard et Parsifal jusqu'au  
 ... Trianon, à la Porte Maillot, où j'avais rendez-vous avec Cavalier qui devait les  
 ... prendre en charge et les conduire dans un asile situé 13, rue Berlioz dont il avait  
 ... la clé. Quant à moi, je regagnai mon domicile où, sitôt rendu, je me couchai épuisé.

Par la suite, Cavalier me raconta l'aventure qui lui arriva après m'avoir quitté.  
 ... est une histoire farfelue dont nous n'avons jamais réussi à élucider le fond. "Cava-  
 ...", qui s'appelle en réalité Georges Labrosse, brillant ingénieur électricien, s'oc-  
 ... cupait du réseau du Sud-Ouest, mais il doublait parfois Debesse à Paris quand ce dernier  
 ... était absent, ce qui arrivait encore assez souvent. Cavalier, donc, avait amené nos  
 ... jeunes gens vers l'asile prévu pour eux. Il alla au 13 de la rue Berlioz, qui était un  
 ... petit hôtel particulier. Il ouvrit la porte sans difficulté et pénétra dans le logis  
 ... avec les aspirants locataires. Quelle ne fut pas leur surprise de découvrir à tâtons,  
 ... car il n'y avait pas d'éclairage, que la maison était en complète transformation! Sans  
 ... fenêtres, sans meubles, les murs nus ! Je ne me souviens plus bien de la suite. Toute-  
 ... fois, je suis à peu près certain que nos garçons passèrent là leur nuit en plein courants  
 ... d'air et que je dus les récupérer dans la dite bâtisse le lendemain matin, ce qui me  
 ... permit de constater la situation invraisemblable où nous les avions mis. Je crois même  
 ... que des ouvriers étaient au travail, mais par une certaine grâce d'état, tout s'arrangea  
 ... très bien et il n'y eut pas de suite à cet incident qui aurait pu se terminer en véri-  
 ... table catastrophe.

Quant à ce qui s'est passé exactement, par qui cette clé, jamais réclamée, nous  
 ... fut-elle remise ? Qui nous donna cette adresse ? Le mystère ne fut jamais éclairci.

cela ne semble pas sérieux, léger, mais il arrivait des confusions dont le hasard était responsable que les hommes. Et ce fut à l'origine de pas mal d'accidents ... Les tâches multiples que nous avions à accomplir, ne nous empêchait pas de nous intéresser à ce qui se passait au dehors de nos frontières. Si l'occupation, avec tout ce qu'elle comportait d'odieux et d'inacceptable, ses brimades, ses spoliations, ses humiliations, était pour nous un stimulant, nous suivions aussi, avec passion, parfois avec inquiétude, les diverses fluctuations des armes amies à travers le monde.

En ce printemps 1943, la situation était plutôt favorable et les succès alliés nous fortifiaient le coeur : Stalingrad délivrée en janvier; la Tunisie, la Tripolitaine libérées, l'invasion de l'Italie pointant à l'horizon. Nous n'avions aucune idée du temps qu'il faudrait pour venir à bout des puissances de l'Axe, mais nous avions confiance. Cela nous donnait plus de forces pour accomplir la mission qui nous était assignée ...

À la lune d'avril également, une opération de parachutage était prévue aux environs de Niort. Écoutons "Bertin" la décrire, car je ne devais pas y assister, laissant, de plus en plus, le soin du parachutage à Dutertre.

"L'asile était fourni par monsieur Bêche qui devait être le député de la région et sans doute le maire de Niort. Le terrain se trouvait à environ douze kilomètres de la ville.

"Deux ou trois jours avant la date de l'opération, je partis en élément précurseur avec notre ami Bêche, alias "Eourguignon", lui annoncer ce qu'il attendait comme une bonne nouvelle. Quarant-huit heures plus tard, contre-ordre, je fus rappelé à Paris et Jacot m'informa que le parachutage primitivement décidé à Niort aurait lieu à Salamiers, sur notre terrain "Salsifis".

"L'asile était chez monsieur Lhermitte, directeur de la Caisse d'Épargne. Devaient participer à l'opération : Dutertre en tant que chef; Olaf, Lefauve, Maury et moi. Pendant quatre jours, nous dûmes rester chez notre hôte sans sortir, attendant patiemment la phrase de la B.B.C. nous permettant "d'aller travailler". Entre temps, Dutertre eut une liaison avec Paris, inquiet de ce que l'opération fût remise au lendemain.

"Enfin le quatrième soir, la fameuse phrase est entendue. Nous fonçons et arrivons au terrain vers vingt-deux heures. À minuit tout était prêt : trous creusés pour enter-

...er le matériel, lampes en place, etc. À cinq heures trente, le jour se leva, rien  
 ...'était passé, nous étions consternés. Tout le monde rentra à Coulommiers, sauf  
 ...utertre et moi qui filâmes sur Paris pour aller aux nouvelles. Je pris le train à  
 ...coulommiers, Dutertre à Faremoutiers. Par une coïncidence curieuse, à Faremoutiers,  
 ...il ouvrit la porte du compartiment dans lequel j'étais monté précédemment. Bien enten-  
 ...du, nous nous sommes serrés la main et congratulés comme s'il y avait des mois que  
 ...ous ne nous étions vus. Cette précaution était d'autant plus justifiée que dans ce  
 ...compartiment, se trouvaient des amis communs."

" À Paris, Jacot nous apprit que l'avion était bien parti d'Angleterre avec son  
 ...chargement complet, mais que, par suite d'ennuis avec un moteur, il avait été obligé  
 ...de faire demi-tour et de regagner sa base. Un message reçu dans la matinée, en plus  
 ...de cette information, lui avait précisé que ce n'était qu'un contretemps fâcheux et  
 ...que le soir même l'opération serait à nouveau tentée.

" Vers 22 heures, comme la veille, nous fûmes derechef à nos postes. Jusqu'à minuit,  
 ...trentait trente de nombreux avions allemands sillonnaient le ciel, effectuant des bombar-  
 ...dements fictifs. Il s'agissait probablement d'appareils basés à Melun-Villaroche.  
 ...heureusement, la sarabande se termine enfin."

" Une heure, une heure trente. Soudain un gros appareil multimoteurs déboucha et  
 ...passa au-dessus de nos têtes à deux cents, trois cents mètres d'altitude. Les lampes  
 ...furent allumées, après que la lettre de reconnaissance eut été envoyée par Dutertre  
 ...et que l'avion eut répondu. Celui-ci tourna alors deux, trois, quatre, cinq, six fois  
 ...autour de nous dans un cercle assez restreint, puis d'un seul coup partit en ligne  
 ...droite et disparût à l'horizon. Nous ne devions plus le revoir. Grande fut notre  
 ...déception."

" La période de lune se terminant, il n'y avait plus d'espoir de réaliser cette  
 ...opération. Le lendemain, nous repartîmes sur Paris le coeur gros. Jacot nous annonça  
 ...alors que l'avion avait fait demi-tour sans rien lâcher, les pilotes n'ayant vu  
 ...qu'une seule lampe rouge (sur trois, dont une blanche)."

" Un petit fait amusant eut lieu au cours de cette opération. La deuxième nuit  
 ...de service, vers onze heures ou minuit, alors que nous étions réunis ensemble, Duter-  
 ...tre et Olaf parlaient tous les deux, lorsque soudain ce dernier partit en avant,



perdant complètement son équilibre. Je m'endormais - dit-il - quelques instants plus tard. Ce petit souvenir prouve à quel point, le métier que nous faisons était exigeant."

Le récit, sans fioritures, montre que les choses n'étaient pas toujours faciles. Il fallait, à tout moment, compter avec les impondérables et lorsque, aujourd'hui, on analyse minutieusement le comportement de ces agents, on est frappé par la simplicité de leurs actions et le courage tranquille avec lequel ils accomplissaient les ordres reçus. Et pourtant, rien n'était gagné d'avance. Quand on pense à ce bombardier anglais qui arrive si peu de temps après les bombardiers ennemis. Quand on pense à ces hommes qui guettent, avec la tension d'esprit que l'on imagine, cet avion qu'ils attendent depuis cinq jours, alors qu'une patrouille allemande peut toujours surgir et les capturer. Evidemment, tout le monde sait cela maintenant et ça n'impressionne plus personne, mais ceux qui ont participé à de telles opérations n'ont pas oublié l'ambiance de ces nuits spéciales qu'il faut avoir vécues pour les revivre dans toute leur intensité. Ils n'ont pas oublié non plus, qu'ils n'étaient pas nombreux à cette époque à faire le pied de grue sous la lune et dans le froid, en l'attente de voir surgir un avion, objet de tous leurs espoirs. Lorsque l'opération réussissait, ils étaient payés de leurs veilles et de leur angoisse, mais quand l'avion n'était pas au rendez-vous ou qu'il ne se décidait pas, pour une raison quelconque, à atterrir ou à larguer son chargement, comme ce fut le cas quatre fois pour nous, la déception était grande et là, on ressentait plus acutairement la fatigue. Et je ne parle pas des pièges toujours en puissance, dans une zone qui appartenait si peu à la France et tant à l'occupant ou ses séides. Tout cela n'a fallu le vivre pour le comprendre et le sentir fortement.

Le même mois, je fus amené à prospecter un asile radio dans le Loiret, à l'est d'Orléans, vers Olivet. C'était un domaine privé géré par deux aviateurs, le pilote, Jules Vinchon et sa femme, la fameuse Adrienne Bolland, dont je fis ainsi la connaissance. Le métier aidant, le contact fut vite établi et le peu de temps que je restai avec eux se passa à parler aviation. On était loin de la guerre ! Je n'eus pas l'occasion de me servir de cet asile qui n'était pas très pratique d'accès.

C'est au cours de ce même mois que Debesse me présenta Robert Bacqué comme radio. C'était un garçon d'une trentaine d'années, de taille moyenne, mince, le cheveu noir,

... sportif et quelque peu sûr de lui. Ancien prisonnier de guerre, récemment rapatrié pour raisons sanitaires, il était professeur de tennis et son protecteur m'en dit grand profit de cette caution, je l'engageai et lui donnai le pseudo de "Tilden". Un opérateur de plus n'était pas à dédaigner et, somme toute, la première impression n'était pas mauvaise.

... arriva. Chaque jour apportait sa somme de travaux : codage et décodage, écoute du trafic, recherche de nouveaux terrains, implantations d'asiles, essais de "phonie" et préparations d'opérations, toutes activités auxquelles je participais peu ou prou, mais qui suffisaient à remplir mon temps plus que je ne le désirais parfois. L'énumération périodique de ces activités semble bien monotone et revient souvent sous ma plume. C'est qu'elles constituaient toute mon existence. On a peut-être l'impression à me lire qu'il s'agit du travail d'un employé bien tranquille, qui va à son bureau tous les matins et effectue, sans complications, sa petite tâche toute tracée d'avance. Ce n'était qu'une apparence. En fait, chaque déplacement comportait un danger et si cela ne se présentait pas quotidiennement à mon esprit, ce danger existait réellement. Je me déplaçais avec des papiers à mon propre nom et je n'avais pratiquement aucune couverture, car je ne savais pas très bien comment concilier les devoirs de ma mission spéciale et le plus ou moins d'attaches qu'une situation, même peu absorbante, m'aurait créées. J'étais un véritable clandestin et je devais le rester avec tous les inconvénients que cela représentait. Ce n'est pas la carte d'inspecteur radio que nos amis des P.T.T. m'avaient livrée qui pouvait y changer grand chose, bien au contraire, la suite devait le prouver. C'est donc dire que chaque fois que je quittais mon domicile pour un voyage en province ou une tournée dans Paris, je n'étais jamais certain d'y rentrer le soir. Or la destinée est une chose si curieuse que pendant treize mois, je devais passer sans encombre à travers toutes les interpellations, tous les barrages, pour finir par me faire arrêter dans mon immeuble !

Je viens de parler de nos amis des P.T.T., c'est le moment de faire leur connaissance. Alex qui était en rapport avec eux, me présenta à Ernest Pruvost, qui était un des responsables de "Résistance P.T.T.". Celui-ci me mit en contact avec plusieurs de nos agents : "Emma", Maurice Canon, Fiquemont.

"Emma" (Simone Michel-Lévy), qui fut une authentique héroïne de la Résistance et

devait mourir décapitée en Allemagne, m'emmena à Caen, afin de m'introduire, par l'intermédiaire d'un autre agent des P.T.T., Le Veillé, et d'un entrepreneur de peinture, René Dubois, chez un fermier de la région, dont la femme allait me servir d'asile et fut baptisée "Maître". C'est chez lui, on l'a vu, que je fis le deuxième essai du poste "radio". Comme l'on sait, ces essais ne réussirent pas et je n'y retournai pas. J'eus plusieurs autres contacts avec Emma au sujet du service et j'aimais travailler avec elle, si remarquable par son intelligence, son courage, sa foi dans notre idéal. Lorsque je la quittais après nos brefs rendez-vous, au hasard d'un café ou d'une avenue, je me sentais encore plus aguerri et j'admirais ce petit bout de femme, fragile d'apparence, mais en qui brûlait un feu intérieur qui rejaillissait, à son insu, sur ceux qui l'approchaient.

D'ailleurs, il faut bien le dire avec force, toutes les femmes qui travaillaient avec nous étaient de la même trempe. Elles couraient les mêmes risques et en avaient conscience. Ce n'était pas par simple caprice qu'elles avaient rallié notre cause. Elles croyaient à la victoire finale; elles aussi pensaient qu'il fallait apporter sa pierre à l'édification de cette victoire, mais elles savaient également qu'il n'était pas certain qu'elles la verraient luire et que le pire les attendait peut-être au retour de la rue. Elles nous ont épaulés de toute leur ardeur et avec toutes les ressources de leur intuition. Dans la situation qui était la mienne, je n'aurais pas obtenu les résultats auxquels je visais, si je n'avais pas eu des aides féminines.

Parmi les agents des P.T.T., l'un des plus précieux fut Maurice Canon. Conducteur d'une camionnette de service, il fut à ma disposition chaque fois que j'en eu besoin. Ce fut lui qui, en ce mois de mai 1943 m'attendit pour effectuer un déplacement dans l'Oise, lors d'une opération qui rata; ce fut encore lui qui m'emmena vers le même terrain au mois de juin suivant pour une autre opération, réussie celle-là. Maurice était un brave garçon, courageux, sûr, qui m'aurait suivi jusqu'au bout du monde. Arrivé en novembre 43, il devait partir à Buchenwald dans le même wagon que moi. Durement éprouvé par les interrogatoires et le voyage, je le descendis dans mes bras lors de l'arrivée au camp où il ne put survivre que quelques jours.

Pruvost et Emma me présentèrent également André Lachaud, surnommé "Junior", véri-

directeur principal des P.T.T. Ce dernier m'amena à Chaville, où il habitait, chez une dame qui accepta de mettre sa maison à notre disposition pour des émissions éventuelles. L'occasion ne me fut pas donnée d'utiliser cet asile, je fus arrêté avant, mais "Junior" me servit. Il devait être lui-même arrêté lors de la grande débâcle de novembre 1943. Il est heureusement revenu du camp où il avait été déporté, mais en assez mauvaise condition physique.

Le mois de mai, qui allait voir le premier anniversaire de mon arrivée en France, ne fut pas plus heureux que le précédent au point de vue des opérations aériennes. Il y en avait une de prévue sur le terrain "Pêche", découvert par Bertin à Gournay-sur-Aronde, dans l'Oise. Ainsi que je l'ai dit, j'avais décidé de laisser Lyons en sommeil, sinon je ne plus l'employer, en raison des bruits mystérieux, vrais ou faux, qui avaient circulé après le départ de Passy. Notre nouvel asile était une ferme, celle de Gaston et Marie Courseaux, un couple au coeur simple, au patriotisme immense. Ils devaient payer tous deux de leur vie leur attachement à la patrie et à la liberté. Déportés, ils moururent dans les enfers concentrationnaires et il est nécessaire de rappeler ici leur sacrifice, car ils furent des purs qui s'offrirent, sans arrière-pensée, pour la dure tâche que nous leur demandions. Au milieu de l'indifférence générale d'aujourd'hui, qui ne souvient encore des Courseaux et de tant d'autres, héros inconnus devenus des martyrs pour une cause bien oubliée. Nous, nous voulons nous souvenir. C'est grâce à eux, à tous ceux - il n'y en avait pas beaucoup - qui ont accepté de nous aider dans ces heures difficiles et dangereuses, que nous avons pu accomplir nos missions. Sans eux tous, nous aurions échoué presque toujours. Il est bon de le souligner, il est bon de le répéter pour exalter la mémoire de ces gens qui n'espéraient rien, sinon voir leur pays libéré du sinistre occupant.

J'avais confié à Dutertre le soin de l'opération. Il était convenu que je n'arriverais sur les lieux que pour la phase ultime, après avoir écouté la phrase fatidique de la B.B.C. Maurice Canon m'attendait rue Chardon-Lagache, prêt à m'emmener immédiatement suivant le signal reçu.

Il s'agissait d'un double Lysander. Pour autant que je m'en souvienne, les passagers étaient Cordier, pilote à Air France que je connaissais; Berthier et Pal (Christian) membres d'un autre réseau et Dutertre lui-même, qui partait à Londres faire un stage de qualification.

Ce soir-là, la réception fut désastreuse. En dépit de mon cadre directionnel, je réussis pas à séparer la B.B.C. du brouillage allemand et la phrase que j'attendais me parvint hachée et défigurée. Je l'interprétai mal et je compris que l'opération était remise. J'allai aviser Canon qui rentra chez lui.

Or, il se trouva que la phrase indiquait que les avions viendraient cette nuit-là ! Ils arrivèrent effectivement, mais comme c'était moi qui devait apporter les lampes de balisage, Dutertre ne put faire atterrir le premier "Lizzis" qui se présenta, en dépit des feux de fortune qui n'inspirèrent pas confiance au pilote. Cette erreur aurait pu avoir de grosses conséquences. Une nouvelle fois, je laisse la parole à Bertin qui faisait partie du comité de réception.

"Deux avions Lysander doivent se poser pour débarquer des passagers et en embarquer. Tout le monde est en place chez Gaston à la date fixée pour l'opération, celle-ci devant avoir lieu le soir même. Jacot doit nous rejoindre vers vingt-trois heures, directement en voiture, apportant avec lui les lampes de balisage et le courrier."

"Vers vingt-trois heures, sous la conduite de Gaston, nous gagnons à travers champs le terrain situé à environ quinze cents mètres de son domicile. Jacot n'est pas encore au rendez-vous au moment où nous arrivons; il n'y viendra pas. Nous l'attendons en vain toute la nuit, faisant un tas de suppositions qui toutes d'ailleurs, heureusement, s'avèreront fausses. La raison de sa non-venue, que nous apprendrons seulement le lendemain, est qu'il n'a pas bien entendu la phrase de la B.B.C. concernant notre opération, le brouillage étant trop fort. Vers minuit trente, les deux Lysander se présentèrent au-dessus du terrain. Sans lampes, nous ne pûmes qu'assister impuissants aux évolutions des deux avions pendant trois quarts d'heure. Toutes les deux minutes, les pilotes envoyaient les lettres de reconnaissance, à laquelle nous ne pouvions même pas répondre. Nous essayâmes bien, en désespoir de cause, de remplacer les lampes par des "bûchers" de journaux auxquels nous mîmes le feu. Cette imprudence ne servit à rien. Néanmoins, par la suite, Dutertre apprit de la bouche d'un des deux pilotes, que ce soir-là il se serait posé si les distances entre les feux avaient été respectées."

"Vers deux heures du matin, il nous fallut regagner le grenier de Gaston pour terminer la nuit. Tous les passagers étaient consternés et principalement notre ami Dutertre qui ne cessait de répéter: "C'était la chance de ma vie. Jamais une telle

opération ne se représentera ! " Il devait tout de même s'envoler un mois plus tard, le 17 juin 1943 de ce même terrain."

Lorsque je sus le lendemain que les avions étaient venus, je n'étais pas content de moi, évidemment. A priori, ce n'était pas entièrement de ma faute. J'avais écouté attentivement la B.B.C. et, je m'en souviens, le brouillage était au maximum. Je ne pus reconnaître correctement l'émission anglaise dans le charivari qui l'entourait jusqu'à la couvrir entièrement. J'aurais dû prévoir une autre écoute par Marc ou madame Cazelles. D'autre part, j'aurais dû donner à Dutertre ou Bertin les lampes de balisage; c'eût été valable également dans le cas où un incident m'eût empêché d'atteindre le terrain. Je pensais à tout cela après coup, mais j'en fis mon profit. Il faut dire que j'apprenais quelque chose à chaque opération. Là, il y eut des lacunes qui auraient pu déterminer une catastrophe. Une fois encore, les dieux furent avec nous, il n'y eut pas de suites et nous pûmes rattraper cet échec. Mais je le considérais, non pas comme un accident de parcours, mais pour ce qu'il était en réalité, c'est-à-dire, un défaut de mon organisation et je pris des précautions pour que cela ne se renouvelât pas.

Mai tirait à sa fin. Je voyais venir, avec une sorte d'angoisse, la date du 28 qui était l'anniversaire de mon propre parachutage. Je ne sais pourquoi, pendant quelque temps, je craignais de ne pouvoir atteindre cette date. Un peu de superstition peut-être, mais surtout une grande fatigue due à la tension nerveuse consécutive à mes diverses responsabilités. Il y avait bientôt douze mois que j'étais sur la brèche. Je n'avais pris aucun repos. Le service devenait de plus en plus lourd, car il s'agrandissait, sans que je puisse me reposer vraiment sur Tilden, en qui je n'avais pas une confiance absolue. Il était un opérateur correct, mais je ne trouvais pas en lui l'étoffe d'un adjoint qui m'eût déchargé d'une partie du fardeau, quitte à engager un autre radio. D'autre part, Guyonard, plutôt meilleur spécialiste, n'avait pas, lui non plus, les qualités requises pour cette fonction. Faute de mieux, c'était Tilden qui, en quelque sorte, était mon second. J'étais mieux servi du côté opérations aériennes avec Dutertre, Lafauve et Bertin, hommes sûrs, sérieux et connaissant leur affaire.

J'avais pensé un moment à demander mon rappel temporaire au B.C.R.A. Je me dis

je me précipitai à Londres de le faire et j'abandonnai cette idée.

Malgré la date fatidique survint. Il ne se passa rien et je repris confiance, confiance même, car le sursis allait être de courte durée.

## Chapitre VIII

## La fin d'une mission

juin arriva. Un des mois les plus chargés de mon calendrier d'homme libre. Il y eut un trafic radio auquel nous eûmes beaucoup de peine à suffire. Je recherchai de nouveaux asiles et, aussi, de nouveaux opérateurs, espèce rare !

J'eus plusieurs rendez-vous avec Alex pour des questions de service. Ce fut au cours d'une de ces rencontres que je fis connaissance avec Jean-Bart (Jacques Feuillet). Je ne travaillai pas avec lui, mais je devais le retrouver à Buchenwald.

Je ne sais plus qui m'avait présenté à "Norbert" (Yves Masiée). Ce dernier était un haut cadre de la B.N.C.I. Chef d'un réseau, il fut une grande figure de la Résistance qu'il servit sans défaillir jusqu'à sa mort.

J'allai en sa compagnie au Raincy voir un agent d'assurances qui ne me fit pas une excellente impression, tant il me parut bizarre et farfelu. Cependant, il nous indiqua un asile à Villemomble, que nous baptisâmes "Castille", car il se situait dans une certaine rue Blanche. Je crois me rappeler que le maître de maison était agent de police. Il fut arrêté et déporté, il ne revint jamais. Quant à Masiée, il eut une fin atroce. Pris par les Allemands, il fut exécuté à Arbonne, en forêt de Fontainebleau, dans les circonstances rapportées par Rémy dans ses Mémoires.

La nouvelle implantation d'asiles que je m'efforçais de mettre au point m'obligeait à de nombreux déplacements. Je laissais plus de latitude à Tildier, en ce qui concernait le radio, tout en le supervisant soigneusement car, compte tenu des réserves énoncées plus haut, si je ne trouvais pas grand chose à critiquer dans son action proprement dite, son comportement était loin de me satisfaire. On ne sympathisait pas avec lui comme avec les autres camarades et les femmes, Séverine, Marc, Renée lui reprochaient son attitude orgueilleuse, son espèce de morgue. Il lui manquait cette sorte d'étincelle qui faisait que tous les membres de notre groupe communiaient dans le même idéal et lui,



... qui faisait partie de ce groupe, ne parvenait pas à s'y intégrer. Tilden est maintenant mort, je ne veux pas charger inutilement sa mémoire, mais j'aurai l'occasion de revenir à lui dans d'autres circonstances.

Le 10, Londres m'informa qu'une nouvelle opération d'atterrissage serait effectuée par "Pêche", pour la lune à venir, c'est-à-dire, quelques jours plus tard, ainsi qu'un parachutage sur le terrain de Niort. Cette dernière était nommée : "Ambroise et Sylvie". Un deuxième parachutage était également prévu à Lyons-la-Forêt, sur un nouveau terrain, situé près des Taisnières, au-dessus du village, loin de nos emplacements habituels. Tout cela faisait du travail en perspective.

Le 12, j'envoyai Bertin à Gournay-sur-Aronde prévenir notre ami Gaston qu'il devait s'appêter à recevoir du monde. L'opération aurait lieu à partir du 13 juin. Je fis partir Dutertre et son co-équipier "Maury" (Morigeaud) et cette fois, je lui remis les lampes de balisage et lui communiquai les signaux de reconnaissance. Avec Maury, Gaston et moi-même, cela était bien suffisant pour le travail à faire. Je le chargeai de me renvoyer Bertin dont j'avais besoin pour Niort. Personnellement, je me mis à l'écoute de la B.B.C., prévenant madame Cazelles, à qui j'avais donné un cadre, d'être bien attentive et de noter la phrase reçue. Le fidèle Maurice Canon m'attendait avec sa camionnette des P.T.T. à l'entrée de la rue Chardon-Lagache. Ce soir-là l'opération fut reportée au lendemain. Le suspense commençait.

Qui se souvient de ces écoutes à la radio ? Je ne parle pas de l'écoute de tout le monde, mais si l'on s'appliquait à entendre la B.B.C., le fait de l'avoir manquée ne constituait pas un drame en soi; mais je parle de notre écoute à nous et je veux en souligner l'importance et la difficulté. L'importance, puisque toutes nos opérations étaient basées sur ces fameuses phrases incompréhensibles pour les non-initiés, mais pleines de sens pour nous qui étions dans le secret. On a vu précédemment, comment la mauvaise interprétation d'une de ces phrases avait fait manquer notre opération d'atterrissage du mois de mai. C'est qu'il fallait peu de chose pour modifier leur sens caché. Un mot à la place d'un autre, un singulier à la place d'un pluriel, de petits changements qui, certes, ne passaient pas inaperçus pour les oreilles des spécialistes, mais

... n'était pas la tâche facile dans le brouillage ennemi incessant, que l'emploi de ce genre de parvenait pas toujours à éliminer ou tout au moins à réduire. Et ces chances, parfois insignifiants, il fallait les percevoir sans commettre d'erreur, car une erreur annonçait quelque chose de différent pour la même opération et le succès de celle-ci reposait d'abord sur la bonne réception d'une suite de mots qui étaient l'exécution ou de non-exécution. Et c'est là qu'intervenait la difficulté.

Dès le début de mon séjour en France, je m'étais arrangé pour avoir un récepteur de radiodiffusion de type commercial, doublé d'un cadre, afin de pouvoir écouter d'abord les anglais. Il faut souligner qu'au coeur de Paris, c'était du sport, car les allemands brouillaient nos amis d'une manière fort efficace. Lorsque Olaf entra dans mon service, j'utilisai ses compétences et je lui fis fabriquer une quinzaine de cadres de précision, afin d'en doter plusieurs de nos agents à Paris et dans les asiles. J'en gardai un pour moi et dans mon P.C. d'Auteuil, j'étais assez satisfait des résultats obtenus. Il y avait tout de même des jours où nous n'arrivions pas à séparer l'émission anglaise de brouillage qui la couvrait et lorsque l'on était spécialement à l'écoute d'une certaine phrase, on tremblait à l'idée qu'on ne l'entendrait pas bien, que l'issue d'une affaire quelconque en dépendrait à coup sûr. Je sais que ces phrases étaient émise à des heures différentes. C'était une chance supplémentaire de les capter, mais cela ne supprimait pas le brouillage et on n'était pas toujours disponible pour avoir l'oreille aux aguets à toutes les heures de diffusion. Sans compter que la phrase émise à 21 heures pouvait avoir un autre sens que celle émise à treize heures ...

Le 14 juin, la phrase tant attendue passa. Je n'ai pas besoin de souligner combien j'étais vigilant lors de cette réception. C'était à vingt-et-une heures que la B.E.C. recevait les messages personnels du soir. Aussitôt le message reçu, je dégringolai l'escalier et fonçai vers la voiture de Maurice, stationné cent mètres plus loin. Au passage, j'avertis discrètement madame Gazelles qui me confirma ma réception. La camionnette partit aussitôt à Gournay-sur-Aronde qui se trouvait à quinze kilomètres dans le nord-ouest de Compiègne.

La nuit était belle, le parcours s'annonçait comme devant se dérouler sans incidents. Nous eûmes cependant une émotion. Le pont qui traverse l'Oise à l'entrée de Pont-Sainte-Françoise avait sauté, probablement pendant la campagne de France, et nous l'ignorions.

Les camarades qui avaient été chez Gaston avaient rejoint Gournay par chemin de fer. Mais, on peut trouver une lacune. Il aurait fallu reconnaître la route à l'avance; mais, outre le danger de déplacements supplémentaires, je n'avais pas le temps matériel de le faire.

Un jeune indigène, pas encore couché, nous renseigna aimablement et nous évita le détour. Cela ne faisait pas trop notre affaire, car nous étions déjà juste; mais il n'y avait pas d'autre manoeuvre à tenter. Nous finîmes par rattraper la bonne route. Maurice appuyait tant qu'il pouvait sur l'accélérateur et nous arrivâmes à la destination. Madame Courseaux nous dit que tous les gens étaient déjà sur le terrain et nous nous précipitâmes sur le chemin. Nous débouchâmes bientôt sur l'immense camp où devait s'effectuer l'opération. Je me souviens, comme si c'était hier, de ma première impression: que de monde! En effet, il y avait là cinq passagers, plus le comité de réception, ce qui avec nous faisait une dizaine de personnes. J'étais assez rodé pour n'avoir aucune inquiétude. Le premier "Lizzie" se présenta bientôt et atterrit sans difficulté. Des passagers descendirent. J'aidai madame Grenier, la femme du député communiste, Fernand Grenier qui, lui, avait déjà rejoint Londres avec Rémy, à embarquer. Elle était relativement dodue et je dus la pousser pour qu'elle puisse grimper dans l'avion. Je ne sais pas qui s'installa avec elle. La carlingue fermée, je donnai le signal du départ qui s'effectua normalement et ce fut au tour du deuxième appareil d'atterrir. Le même cérémonial s'accomplit, Dutertre montant à son tour, ainsi que Cordier et un autre. Bientôt nous restâmes seuls sur le terrain, les nouveaux arrivants et le Comité, ce qui faisait encore sept personnes. Nous nous hâtâmes de regagner l'asile de Gaston. Le courrier fut chargé dans la camionnette de Maurice. Avant de repartir, j'inspectai les valises qui devaient être rapatriées quelques jours plus tard, pour voir s'il n'y avait rien de dangereux et je mis de côté l'une d'elles où il y avait des postes. Puis je repris la route de Paris avec Maurice. Le retour se fit tranquillement sans alerte. Les autres devaient rallier la capitale par le train.

À propos de Bernard Cordier, je dois dire que ce nom avait retenu mon attention. Je me suis tout de suite demandé si c'était le jeune pilote que j'avais vu débiter à Paris en 1938 sous la férule de Lafannechère? Hélas! je n'avais pas le temps

... la question et je remis à plus tard le soin de trouver une réponse. Toute-  
 ten dit deux mots à Dutertre qui me confirma que c'était bien lui. Les nécessités  
 dirent que, si je lui adressai la parole, ce ne put être que pour un oraire  
 moment. Le moment est été mal choisi pour renouer connaissance et s'attendrir ...

Il faut avoir vécu de tels instants pour savoir qu'il n'y avait plus aucune place  
 dans l'émotion. Deux avions aux moteurs puissants, se succédant à cinq minutes d'inter-  
 valle dans l'ambiance de la clandestinité, la tension d'esprit qu'imposait le bon dérou-  
 lement et la réussite de l'opération, ne prédisposaient pas aux épanchements. Une stricte  
 discipline s'imposait et y manquer pouvait être fatal.

J'ai su, après la guerre, que Bernard Cordier était entré aux F.A.F.L.; qu'il avait  
 parcouru le ciel de France à la recherche des trois points lumineux qui lui indiquaient  
 les terrains où des hommes pleins d'espoir l'attendaient ardemment.

Rendu à la vie civile, il reprit sa place à Air France où il devint chef pilote.  
 Mais un jour, pour des raisons qui ne regardent que lui, il entra dans les ordres et,  
 maintenant, il exerce son ministère quelque part dans l'ex-Congo belge, au Zaïre comme  
 on dit désormais. Il pilote le petit avion de la congrégation.

Revenons à notre récit. Je fus déposé à l'entrée de la rue Chardon-Lagache et  
 Maurice regagna son domicile. J'étais content. Tout s'était bien passé, mais il s'agis-  
 sait pour que la conclusion fut parfaite de savoir si tout le monde était bien arrivé  
 à Paris et, aussi, de faire reprendre les bagages. J'appris bientôt que tous nos gens  
 avaient fait bonne route et qu'il n'y avait pas eu d'arrièr-choses. Je décidai de laisser  
 les colis un certain temps en sommeil pour ne pas attirer l'attention sur les Courseaux.

Quelques jours après eut lieu l'opération de parachutage à côté de Lyons-la-Forêt,  
 ce lieu dit, La Bosse. Comme il n'était question que de matériel, j'avais chargé Lefaube  
 de s'en occuper. Aidé de Caducée et de Caboché auxquels s'était jointe Simone Journet,  
 sœur de Caducée. Lefaube mit son dispositif en place et attendit l'avion. Un orage  
 violent éclata, mais nos amis restèrent stoïquement sous le déluge et attendirent en  
 vain toute la nuit. L'avion ne vint pas. On apprit plus tard qu'il avait été abattu en  
 passant la côte.

Le 22 juin, je retrouvai Bertin à la brasserie La Lorraine, Place des Termes où

attendait en compagnie de Lefauve, Maury et Bapaume, lequel, je ne sais plus pour quelle raison, n'avait pu aller à Londres où je désirais l'envoyer pour qu'il effectue, avec Dutertre, un stage d'opérations aériennes. Bertin me mit au courant de la réussite du parachutage de Niort où il était allé avec Lefauve. Comme j'avais pleine confiance en lui, je lui demandai de partir le lendemain, avec Molitor au volant de son gazogène, pour récupérer les bagages entreposés chez Gaston. Il accepta simplement comme il acceptait toutes les missions. C'était un des garçons les plus sûrs de l'équipe. Calme, prudent, discret, décidé, il réunissait le maximum de qualités que l'on pouvait exiger d'un homme pour le genre de tâches délicates auxquelles on l'employait. Il partit le 23 juin vers Gournay et sa destinée ... Mais je lui redonne la parole une dernière fois, car il est celui qui peut le mieux nous dire ce qui s'est passé exactement pendant cette trop fameuse journée.

" ... Donc, le 23 juin, nous partîmes vers huit heures, comme prévu, de la Porte de Maillet. Molitor est au volant. Senlis est bientôt dépassé. En arrivant à la hauteur du camp de concentration de Royallieu, près de Compiègne, je ne peux m'empêcher de plaindre tout haut les pauvres types qui se trouvent à l'intérieur, aux mains des Allemands. Je suis loin de penser que deux heures plus tard, mon sort ne sera guère plus enviable.

" A Compiègne, court arrêt chez madame Dutertre pour nous permettre de récupérer la bicyclette restée chez elle à la suite de la dernière opération. Nous arrivons chez les Gaston peu après dix heures trente. Sa femme nous reçoit très gentiment comme toujours. Elle nous apprend que Gaston vient de partir pour les champs, il y a cinq minutes. Je saute sur mon vélo et le ramène quelques instants plus tard. Il s'empresse de nous remettre le matériel, soit trois postes émetteurs et quatre valises de vêtements. Les postes radios étaient cachés dans ses ruches. Bien entendu, il nous invite et insista pour que nous restions à déjeuner. Je n'étais pas loin d'accepter, car les repas chez les Courseaux étaient en général excellents et fort copieux, ce qui n'avait rien de désagréable en cette époque de restrictions. Molitor refusa net; il désirait rejoindre Paris au plus vite, car, dit-il, si Jacot voyait arriver une heure sans que nous soyons de retour, il s'inquiéterait sérieusement, lui ayant assuré que nous ne ferions que l'aller et retour. Ironie du sort, Molitor ne parviendrait à Paris qu'en fin de soirée, après bien des péripéties. Quant à moi,

seulement le 26 juin et dument encadré à l'intérieur d'une "traction avant" de la  
 estapo qu'il me serait permis de revoir la capitale. Déjà, à cette époque, les gang-  
 sters avaient jeté leur dévolu sur ce type de voiture ...  
 Nous quittâmes Gournay vers onze heures trente. A quelques kilomètres de Creil,  
 deux Feldgendarm nous obligent à stopper. Contrôle des papiers, regard à l'intérieur  
 du camion. Ils aperçoivent les valises et m'obligent à les ouvrir. Peu m'importe, elles  
 doivent contenir que du linge et des vêtements. Hélas ! De l'une d'elles s'échappe  
 une quantité de paquets de gauloises. Ce fut le début du drame. En effet, les Allemands  
 grimperent dans le véhicule et fouillèrent toutes les valises. Dans l'une d'elles, au  
 lieu de vêtements, ils trouvèrent un poste émetteur. Palabres, discussions, dans un  
 langage composé surtout de gestes. Ce manège dura trois quarts d'heure. Molitor mettra  
 à profit ce temps pour s'enfuir. Heureusement, quand les gendarmes se rendront compte  
 qu'ils sont joués, il sera trop tard. Molitor avait réussi à se faire embarquer par  
 un camion d'ouvriers français. Dès cet instant, je compris que mon sort était réglé,  
 à moins d'une occasion propice permettant ma propre fuite. Je n'y comptais guère, les  
 Allemands étant rendus méfiants par le départ de Molitor.

Il ne me restait plus qu'à réduire les dégâts au minimum, en évitant de compro-  
 mettre mes amis et le Réseau. Je crois pouvoir dire aujourd'hui que j'y suis parvenu.  
 Cela est une grande satisfaction pour moi. Je dois avouer que cela était relativement  
 facile, étant seul arrêté et ne pouvant en conséquence être contredit lors de mes  
 interrogatoires.

Et voilà ! Bertin raconte cela comme si c'était un banal fait-divers ! Certes,  
 à l'époque, c'en était un. Tous les jours, des résistants se faisaient coincer, un peu  
 partout. Mais quand on connaît la suite de ces sortes d'aventures, on s'aperçoit que  
 ce fait-divers était d'importance et qu'il se terminait presque toujours tragiquement.

Il faut aussi remarquer le ton du récit : tout simple comme le narrateur. Il y a  
 également une belle démonstration de l'esprit de camaraderie qui régnait alors chez nous.  
 Un coéquipier s'enfuit, cela ne va pas arranger ses propres affaires. Qu'importe, un  
 des du Réseau a échappé à l'ennemi, c'est l'essentiel et il trouve le moyen de dire  
 que cela va l'aider pour les interrogatoires, ce qui d'ailleurs est vrai, mais il aurait  
 pu déplorer cette fuite qui risquait d'aggraver sérieusement son cas. Il aurait pu le

resser, mais ce n'était pas sa tournure d'esprit. Bertin n'a rien dit. Il connaissait pourtant plusieurs d'entre nous. Il avait des adresses, mais personne n'a été inquiété. Grâce à son silence, la machine a continué à tourner. D'autres ont agi comme lui, si ce n'est pas souligné son comportement, c'est d'abord parce que sa conduite a été sans reproche et, ensuite, parce qu'il a été mon premier agent arrêté.

Au soir de ce jour, j'étais très inquiet de n'avoir pas vu Molitor au rendez-vous que je lui avais donné. Lui, si ponctuel et à cheval sur les ordres, avait sûrement un motif grave pour ne pas être présent. Je ne voulais pas envisager le pire. De toutes les façons, il me fallait attendre au lendemain pour être fixé.

Le 24 juin, j'allai déjeuner "Au rendez-vous des Chauffeurs", boulevard Delessert, petit restaurant aujourd'hui disparu, qui nous servait un peu de lieu de rencontre lorsqu'un contact régulier était rompu. J'étais avec Alex. J'y retrouvai Molitor qui me fit le récit des événements qu'il venait de vivre.

Après avoir sauté dans le camion qui passait près du sien, il avait quitté assez rapidement celui-là pour ne pas compromettre son sauveur providentiel. Après avoir demandé l'asile à un curé de paroisse qui le lui avait refusé, il avait, pour je ne sais plus quelles raisons, dû traverser l'Oise à la nage, pour se retrouver, après un peu de temps et de grandes émotions, le soir ou le lendemain à Paris. Son frère François, étudiant en médecine avait reçu la visite des Allemands et notre ami s'était réfugié chez Valdetta de Schoen, fille de la Princesse, notre asile de Thierville.

J'étais heureux de le revoir, on s'en doute. Quand un des nôtres échappait aux mailles du filet tendu par la Gestapo ou autres, c'était une petite victoire. Je lui conseillai de se "mettre au vert" et de couper toutes relations avec le Réseau, ce qu'il fit. Par la suite, il devait réussir à passer en Angleterre où il rencontra Rémy et continuer à servir très brillamment la France Libre.

Mais si la présence de Molitor me remplissait d'aise, j'étais angoissé pour Bertin. Certes, il connaissait relativement peu de choses du Réseau, malgré tout il avait travaillé avec pas mal de camarades et si les Allemands arrivaient à établir exactement la nature des activités de notre ami, son cas serait grave. Bertin adopta une méthode de défense qui laissa le Réseau complètement dans l'ombre. Il fut discret comme il avait toujours été et réussit, malgré de nombreux interrogatoires, à sauver les meubles.

pendant déporté et, heureusement, il eut la chance de revenir de la grande...  
 ...il mérite, c'est un homme sur le courage duquel je ne tarirai pas, mais le...  
 ...pas récompensé comme il le méritait. Il n'est pas le seul, hélas ! Mais...  
 ...et une autre histoire...

...cette arrestation ne me privait pas seulement d'un agent valeureux et efficace,  
 ...un matériel précieux. A ce sujet, je n'ai jamais pu élucider un problème  
 ...longtemps tenu à coeur. J'avais, on s'en souvient, inspecté les bagages des  
 ...arrivants avant de rejoindre Paris, dans la nuit du 14 au 15 juin. J'avais mis de côté  
 ...casses compromettantes en me proposant de les faire reprendre ultérieurement, comme  
 ...j'avais fait en d'autres occasions. Quant aux postes, je les avais nettement séparés  
 ...le reste, afin que Molitor pût les cacher spécialement dans son camion. Il n'y aurait  
 ...pas dû y avoir de "set" dans une valise, non plus que des cigarettes et j'ai toujours  
 ...soupçonné les passagers, qui se trouvaient encore chez Gaston après mon départ, d'avoir,  
 ...chacun en ce qui le concernait, repris son bien, afin d'être certain de l'avoir plus tôt.  
 ...j'avais déjà eu des histoires de ce genre en d'autres circonstances, on l'a vu avec  
 ...Marty. Les agents que l'on envoyait n'aimaient pas se séparer de leurs affaires, crai-  
 ...nant toujours de ne pas les récupérer tout de suite et, même, quand il s'agissait de  
 ...certaines choses, de ne pas les revoir. Je ne peux pas m'expliquer autrement cet  
 ...accident de parcours. Le poste et les cigarettes n'auraient pas dû se trouver là. Même  
 ...aujourd'hui, j'en suis persuadé.

...autre conséquence de la disparition de Bertin, je dus mettre le terrain "Pêche"  
 ...et son asile provisoirement à l'index par mesure de précaution. Nous dûmes aussi nous  
 ...préoccuper de la sécurité de son père, le docteur Arbeltier, ancien député de Seine-et-  
 ...Marne. Les événements allaient se précipiter et m'empêcher de débrouiller plus avant  
 ...toutes ces questions.

Le 26, j'eus un rendez-vous avec Masiée pour une question d'asile. Le 27, je revis  
 ...une dernière fois Molitor et son frère toujours réfugiés chez Valdetta et qui songeaient  
 ...sérieusement à gagner l'Angleterre. Le soir, je dînai chez Marc et rentrai à mon P.C.  
 ...pour travailler.

Le 28 juin au matin, je vis Janine Vaudreuil qui m'annonça l'arrestation de sa  
 ...sœur, consécutive à la présence d'aviateurs américains chez elle. Elle supporta le coup



toujours de courage et n'abandonna pas la lutte pour autant. Je lui donnai rendez-  
 vous les jours suivants. Puis je déjeunai avec Emma à la Brasserie de Passy. Nous  
 nous sommes au point le transport d'émetteurs dans de nouveaux asiles. Nous ne devions  
 plus nous revoir. C'est toujours avec une émotion profonde que j'évoque la figure  
 d'Emma. Sous son apparence si frêle de petite bourgeoise se cachait une énergie  
 et, aussi, un désir de servir sans égal. Rien ne la décourageait, ni les longues  
 missions à accomplir, ni les appareils radio à convoier, ni les renseignements à recueillir.  
 Ce jour de juin 1943, elle ne savait pas encore qu'il lui restait peu de mois de  
 liberté devant elle. Arrêtée au début de novembre de la même année, sur la dénonciation  
 de Tilden, elle devait connaître le martyre infligé par Masuy à ses victimes et prendre  
 le chemin de l'Allemagne pour ne jamais en revenir. Aujourd'hui, qui se souvient de vous  
 Emma, que les Nazis ont assassinée le 13 avril 1945, alors que la libération était  
 proche ? Chère Emma qui aimiez tant la vie, mais qui avez préféré la mort à la servi-  
 tude, je ne vous oublierai jamais.

Je noter qu'au soir de cette journée, j'étais invité à dîner chez Simonne et Jean  
 Bernais, fille et gendre de nos amis Cloche. On va voir que ce dîner n'eut pas lieu  
 et qu'ils m'attendirent en vain.

Après le déjeuner, je rentrai à mon P.C. J'avais du travail. Il y avait un trafic  
 considérable à écouler ce jour-là. Tilden, Guyomard, Alain étaient partis en province  
 à expliquer avec Londres. Perrine était allée aider ses parents à la ferme. Moi-même,  
 je fis une chose que je ne faisais pratiquement plus depuis longtemps, je pris le  
 radiotéléphone et j'entrai en communication avec nos amis d'outre-Manche. Des messages  
 urgents m'avaient obligé à effectuer cette liaison et il fallait qu'ils le soient vrai-  
 ment, car il n'était plus dans mes habitudes de travailler à Paris.

Séverine était là, accomplissant méthodiquement et avec conscience sa tâche de  
 infirmière. Vers seize heures, ma cousine Renée, mon agent de liaison, arriva et nous  
 surprit que deux hommes semblaient garder la porte de l'immeuble. Je finis une trans-  
 mission en cours. A seize heures trente, la concierge, madame Cazelles qui, on le sait,  
 nous était toute acquise, monta pour me dire que la Gestapo était là et que tout le pâté  
 de maisons était cerné. Pendant qu'elle regagnait sa loge, Séverine, Renée et moi embal-  
 lâmes les dossiers du service radio que je voulais essayer de sauver; je fis également

... tous les "quartz". Les deux femmes descendirent le tout à la cave, par  
 ... services qui n'était pas encore examiné par les Allemands et je les rejoignis  
 ... tard, après avoir inspecté une dernière fois les tiroirs et camouflé, pour  
 ... Les appareils radio que je laissais à regret derrière moi. J'emportai  
 ... pistolet "Colts" que je cachai dans la cave entre deux canalisations électriques.  
 ... les retrouver après la guerre !

... dans la loge de l'immeuble avec la concierge et Renée; Séverine attendait  
 ... hall d'entrée. J'avais déjà étudié les possibilités d'évasion: elles étaient  
 ... faibles. J'avais d'ailleurs examiné la question avant ce jour-là et je savais que c'était  
 ... des faiblesses de mon domicile. Je détruisis un carnet d'adresses codées que je  
 ... sur moi et Renée m'aïda à mâcher les feuillets compromettants. Je lui remis une  
 ... de cent mille francs que je possédais pour les besoins du service.

Le hauptmann qui dirigeait la perquisition apparut tout à coup un paquet à la  
 ... Je reconnus celui des "quartz". Mon coeur se serra, c'était le coup dur. Ils  
 ... bien été dissimulés à la cave, mais l'approche des policiers n'avait pas permis  
 ... les planquer soigneusement et ils furent rapidement découverts. En moi-même, je  
 ... pensai que ce serait miracle si nous échappions à ce traquenard.

Dans la loge, un individu était là qui se lamentait d'être bloqué dans la maison  
 ... évidemment, personne ne pouvait sortir. Ses explications étaient assez embarrassées  
 ... il n'avait pas l'air franc. Il ne fut pas retenu. Plus tard, j'appris par madame  
 ... qu'il habitait en face. Elle l'a toujours soupçonné de l'avoir dénoncé et  
 ... être à la base tout au moins de son arrestation, mais la preuve n'a pas été faite.

Je reçus l'ordre d'aller dans le hall où je retrouvai Renée, Séverine et quelques  
 ... de l'immeuble que l'on avait fait descendre de chez eux. Tout doucement, je  
 ... rapprochai de la porte pour essayer de voir ce qui se passait dans la courette qui  
 ... séparait du portail du dehors. Soudain, je vis mon autre secrétaire, Marc, qui  
 ... s'apprêtait à entrer dans la souricière. L'émotion m'étreignit, je ne dis pas un mot,  
 ... soldat montait la garde. Nos yeux se rencontrèrent, je regardai fixement l'arrivante,  
 ... regard dut être éloquent, elle se détourna et reprit son chemin. Heureusement, le  
 ... fonctionnaire n'avait rien compris à cette scène, en apparence si simple et qui pourtant  
 ... était un drame à elle seule : un de nos agents était sauvé du guépier !

Après le Hauptmann m'interrogea. Je racontai une vague histoire, l'officier  
 me regarda. Je m'assis sur le rebord d'une jardinière avec Séverine et René. Je fis  
 derrière moi un couteau anglais qui se trouvait dans ma poche. Je faisais le  
 pour paraître calme en dépit d'une consommation intense de cigarettes qui tra-  
 versait une certaine fébrilité. Mes nerfs étaient à rude épreuve; je pressentais qu'il  
 y avait un piège d'espoir de m'en tirer et cela représentait pour moi l'effondrement  
 d'un service si patiemment monté, qui était, pour ainsi dire, tout moi-même et dont  
 dépendait en grande partie la vie de mon Réseau et même de beaucoup d'autres. C'était  
 de moi. Un autre reprendrait la tâche, mais à ce moment précis, je ne voyais que la  
 catastrophe et tout en devisant aussi tranquillement que possible, sans avoir l'air de  
 le connaître, avec mes deux collaboratrices, le désespoir était en moi.

Des policiers en civil arrivèrent en renfort, c'était une véritable invasion. Un  
 des nouveaux arrivants me fouilla et trouva sur moi ma carte d'inspecteur de la Radio-  
 Diffusion Nationale dont j'avais oublié de me défaire. Cette carte qui m'avait servi  
 plusieurs fois dans mes déplacements, sera, pour une certaine part, dans mes futurs  
 déboires. Le policier avait dû faire un rapprochement entre cette carte et les "quartz"  
 que j'eus l'impression que, désormais, je faisais figure de suspect. Je redevins plus  
 calme, le destin était en marche, une autre sorte de lutte allait commencer : essayer  
 de sauver sa peau sans compromettre un seul camarade. La perspective était rude; mais  
 j'avais confiance comme toujours. J'avais presque la certitude de réussir là, comme  
 j'avais réussi, pendant treize mois, à mener à bien ma mission. Mais à cette belle  
 annonce se mêlait beaucoup d'autres sentiments devant le gouffre inconnu qui s'ouvrait  
 sous mes pas, ne me laissant pas d'être épouvanté par les jours à venir, où j'aurais  
 dûment à défendre ma vie.

On m'emmena au septième étage, dans l'appartement de Claire, absente, où se trou-  
 vait le secrétariat de "Cohors", réseau de Cavallès. La porte était brisée et les  
 choses dans un désordre indescriptible. On me montra un tas de photographies d'hommes  
 et de femmes que je déclarai ne pas connaître, ce qui, à un ou deux visages près, était  
 la stricte vérité. On me compara avec quelques épreuves, on m'interrogea sommairement,  
 j'eus l'air de m'occuper de résistance.

Nous redescendîmes et cette fois-ci, je fus emmené par mes gardes du corps. En

passant dans le vestibule, je vis Renée et Séverine mêlées aux autres locataires. Je vis celui qui les ignorait. Nous partîmes pour la rue des Saussaies où se trouvait le centre de la Gestapo. Le sentiment de l'irréparable était en moi, j'étais devenu complètement indifférent.

Rue des Saussaies, je subis un premier interrogatoire d'identité. Là, j'avouai, de l'air le plus piteux, faire du marché noir et j'expliquai ma présence rue Chardon-Lagache, en disant que je cherchais des appartements à louer pour les signaler, contre rémunération, à ceux qui en avaient besoin. Mon truc n'était pas fameux, mais je n'avais pas encore établi un plan de défense et je m'efforçais surtout de gagner du temps.

Ce soir-là, les choses n'allèrent pas plus loin et, tard dans la nuit, je fus conduit à Fresnes.

